

PROLOGUE

Je me nomme Jean Jenquet, un alias pratique depuis que je suis devenu détective privé, privé de licence de travail pour cause d'incompétence. Je ne vous dirai pas que j'ai 80 ans parce que vous allez me croire à la retraite. Par contre, je vous jure que toutes les enquêtes que j'ai inventées sont vraies puisqu'elles sont de ma création. N'allez pas croire pour autant que je suis créationniste. Je me targue d'être de la lignée des évolutionnistes, même si je n'ai pas évolué au rythme que j'aurais souhaité. À vous de l'évaluer. Mais avant de vous parler de mes enquêtes, laissez-moi (sans abandonner votre lecture) vous raconter comment cette vocation m'a choisi.

Péripéties cubaines

À l'automne 1999, je collabore à un organisme qui œuvre à l'international et qui fait partie du collège où je suis enseignant en méthodes de recherches en sciences humaines. Une prédisposition à une position d'enquêteur. Grâce à un budget de recherche de quelques milliers de dollars, je profite des vacances de Noël pour m'inviter à un congrès qui se déroule à La Havane. Une invitation que je n'ai pas refusée. Évidemment mon but premier consistait à profiter de vacances sur le bras du gouvernement québécois grâce aux installations du gouvernement cubain. Je visais également à perfectionner mon espagnol en participant à un congrès sur l'éducation. Entre le moment où ma participation au congrès fut acceptée et mon départ, fixé au 9 janvier, ce fut le départ de ma femme qui a été confirmé. Elle n'a pas passé le bogue de l'an 2000. Dix ans d'investissement dans un couple qui est devenu sans intérêt. Je deviens illico un EX à l'âge de 55 ans. Mais j'avais l'habitude devenant un EX pour la quatrième fois. C'est dans cet état d'esprit que je me

rends à Cuba. J'ai tout noté de mon voyage car je devais remettre un rapport succinct de mon séjour afin de me faire rembourser les frais occasionnés. En voici la teneur.

Dimanche, 9 : J'arrive dans le stationnement de l'aéroport de Mirabel près de Montréal.

Oups! Le stationnement extérieur est loin de la porte d'entrée. Comme Mao, je fais une longue marche. Lors de mon arrivée à l'aérogare, je constate que j'ai oublié mon coupon de stationnement dans l'auto. J'y retourne. Le temps file. Je dois rencontrer un confrère devant le kiosque du voyageur Caribe Sol. Je suis seul. Deux heures d'attente inutiles.

Mon avion ne peut attendre. Je file. Bien installé dans mon siège d'avion, je sors mon livre de passe-temps, puisque j'ai beaucoup de temps à passer. Je prends mon stylo.

Oups ! Il coule. Je jette l'encre ; ce qui ne m'arrête pas. Je passe mon livre à mon voisin qui le dévorait des yeux et le temps passe.

Arrivé à La Havane, je traverse les douanes incognito, ce que je suis et je retrouve le représentant de Caribe Sol qui m'indique d'aller attendre les autres congressistes à l'autobus 223, face à l'aérogare. Gare aux indications ! Après 20 minutes d'attente, je reviens vers mon point de départ et je remarque un deuxième autocar numéroté 223 où de nombreux congressistes m'attendent. Je me présente. Je ne m'attendais pas à un accueil chaleureux malgré la chaleur cubaine. Effectivement, ce fut froid. Je me rends alors compte que je suis l'unique représentant de mon groupe, les autres s'étant regroupés entre eux. On arrive à l'hôtel, dans le quartier des ambassades. Il n'y a plus de place à l'Ambassador. On nous envoie à l'hôtel qui se trouve juste à côté. On me donne la chambre 321. Je m'y rends, accompagné de ma carte magnétique qui a pour objectif de me servir de clé. Mais elle ne fonctionne pas pour cause de démagnétisation. Je reviens au lobby de l'hôtel et me rend à ma nouvelle chambre, la 320. Ma nouvelle carte

magnétique ouvre la porte. Je défais mes bagages. Je suis défait. Je me couche puisqu'il faut que je me lève dans à peine trois heures.

Lundi, 10 : Je me réveille à 6 h 30, juste à temps pour empêcher mon réveil de sonner à 6 h 35. Douche tiède, ce qui me laisse froid, toilette rapide et départ à la recherche de la cafétéria. Je la trouve, mais seulement après être retourné dans le premier hôtel qui n'a pas voulu m'accueillir la nuit précédente. À 7 h 00, j'attends l'ascenseur pour me rendre au lobby. Cinq minutes plus tard, les portes de l'ascenseur s'ouvrent et 10 larges sourires m'accueillent et se tassent pour que je puisse y pénétrer. On descend, on descend, on descend trop. Il y a trop de monde. L'ascenseur est coincé, les sourires disparaissent et je sens mes pauvres 72 kilos de trop. Dix minutes d'attente avant la délivrance et quelques 20 degrés de plus nous permettent finalement de voir le jour.

7 h 20, je vois la file de personnes qui attendent l'autobus et je ferme la file. L'autobus file vers le lieu du congrès et 20 minutes plus tard, tout le monde descend et je fais partie du monde. Toute la file entre, sauf moi. Je n'ai pas ma carte de délégué. J'explique qu'il faut que j'entre pour m'inscrire et on m'explique que c'est ailleurs qu'il faut que j'aille parce que je suis à l'école où on donne des cours. Je dois me rendre au Palais des Conventions qui est juste à côté. Alors je m'en vais juste à côté et j'y arrive, 45 minutes plus tard. À Cuba, le temps et la distance n'ont pas la même valeur qu'au Québec.

Quatre étages, 30 salles et 30 minutes plus tard, je trouve l'endroit où doivent s'inscrire les quatre Canadiens, dont un seul Québécois, et les 2000 Brésiliens. Heureusement, il est tôt et la file ne comprend pas plus de 75 personnes, ce qui fait qu'en peu de temps, (deux heures trente), j'ai pu payer mon inscription, recevoir mon reçu et apprendre que je devais me rendre à la sala 12 pour recevoir ma carte de délégué. Je m'y délègue. Je retrouve avec plaisir mes 75 compagnons de file qui attendent leur carte. Deux heures plus tard, les

technicalités sont complétées et mon estomac me fait penser qu'il existe. La cafétéria est facile à trouver et j'y retrouve une cinquantaine d'estomacs qui font la file. Rien d'appétissant. Alors, un sandwich jambon-fromage fera l'affaire.

Je redécouvre le débarcadère des autobus qui nous ramènent à l'hôtel. Les autobus y seront une heure plus tard et j'apprécie la quiétude de ma chambre 320. Je vérifie la suite de l'horaire. 16 h 00, départ de l'hôtel pour le théâtre Karl Marx pour la cérémonie d'ouverture. Je retrouve avec plaisir ma file et deux autobus plus tard, ma file file vers le théâtre. En arrivant, on nous place en file puisque nous sommes près de 7000 congressistes et qu'il n'y a que trois portes. Le discours d'ouverture est prévu pour 17 h 30. Pendant 90 minutes, se suivent les cris de ralliements des 600 Mexicains, les olés des 400 Colombiens et des chansons des 2000 Brésiliens sous les encouragements des 1500 Cubains. Je n'essaie même pas de représenter le Québec. Le Ministre de l'Éducation nous souhaite la bienvenue et nous explique le système d'éducation cubain dans tous ses détails... qu'il arrive à résumer en moins de trois heures. On refile pour la sortie, on refile pour notre autobus. Enfin à l'hôtel où on refile pour le souper. Un bon repas devrait nous remettre en forme, mais mon subconscient m'apprend à cet instant précis que je viens d'entreprendre une diète sévère qui risque de durer une bonne semaine. Pas de file pour sortir de la cafétéria, ni pour entrer dans ma chambre, ni pour prendre une douche ni pour me coucher. Il est 21 h 30 et je m'endors comme si j'avais travaillé toute la journée. Et dire que les ateliers ne sont pas commencés. Je dors en rêvant aux files... mais en espagnol. Cola... cola... cola !

Mardi, 11 : Je me réveille à 6 h 30, juste à temps pour empêcher le réveil de réveiller mon voisin de la chambre voisine à 6 h35. Je suis en sueur. Douche, lavage de tête pour en améliorer l'apparence et trois Tylénols pour en améliorer la solidité. Je repars à la

cafétéria. Un œuf froid, une rôtie froide qui me laissent froid, un café chaud et je me sens d'attaque. C'est avec plaisir que je constate que ma file m'est fidèle. Je la suis jusqu'à l'autobus et je reste dans l'autobus après le premier arrêt. Cette fois, je me rends au palais des Conventions en autobus. Ce que peut faire l'expérience !

J'ai prévu me rendre à la salle 2 pour le symposium sur l'enseignement des valeurs. Je passe devant la porte 5, la porte 4, la porte 3 et j'entre à la porte suivante, qui est déjà ouverte. Très grande salle. Certainement plus de 500 personnes pourraient y entrer avec des fauteuils rembourrés, des tables pour prendre des notes et un microphone pour intervenir. Le grand luxe. Je m'installe par terre puisqu'il ne reste plus de places assises. Ce fait constituera une expérience supplémentaire qui se résume à savoir qu'on doit arriver au moins 30 minutes avant l'atelier si on veut avoir droit aux fauteuils. Après une demie-heure d'écoute attentive sur un sujet très intéressant, je doute du fait que je sois dans la bonne salle. Je sors et je constate qu'il y a deux portes no 3. Logique, il y avait bien deux autobus 223. Finalement, je retrouve ma porte no 2 et mes valeurs. J'en ai manqué une partie, ce qui est de valeur. Mais dès mon entrée dans la salle, une belle inconnue m'accoste et me demande d'où je viens. Venant du Québec et son seul représentant, j'intéresse cette journaliste de Radio Havana à qui j'accorde une entrevue. Je ne peux lui donner mon appréciation de l'atelier, n'y ayant pas encore assisté.

Dans l'organisation de ce congrès, on ne sait pas que les Québécois mangent tôt. Eux mangent à 13 h 00. Je constate que la nourriture au Palais des Conventions doit provenir de notre hôtel et ne convient pas à tous les palais. Rebonjour à un sandwich jambon-fromage. Tout en mangeant, ma prévoyance légendaire, connue de moi seul, me donne encore raison. J'ai dans mon sac un beau petit paquet de papiers-mouchoirs qui s'avèrent très utiles. Mon nez semble vouloir démontrer aux latinos comment l'eau d'érable coule

au printemps. Ces charmants petits papiers mouchoirs viennent donc, aux 10 minutes, caresser mon museau. Pas amusant. Mon nez se vide au même rythme que mon petit paquet de Kleenex. Je prends alors bonne note d'aller refaire des provisions en arrivant à l'hôtel. 18 h 00, fin des ateliers et 7000 personnes se dirigent vers le point d'embarquement des autobus. Et ces Cubains, si prévoyants, nous envoient des mini-bus de 20 passagers. Ma file et moi prenons le dix-septième autobus et arrivons à l'hôtel à 20 h 00. Je pars m'acheter des kleenex et je fais trois grandes découvertes : uno, les Cubains n'ont jamais le rhume puisqu'ils ne se mouchent jamais; secundo, comme ils n'ont pas besoin de kleenex, ils n'en vendent pas; tertio, j'ai la grippe. Je retourne à ma file à la cafétéria. Trente minutes plus tard, j'entre dans la cafétéria. Je vais jeter un œil au buffet. Cinq minutes plus tard, je sors de la cafétéria. Une barre énergétique, c'est si bon et ma valise en contient. Les douanes ne les ont pas vues.

Vivement ma chambre. Douche, radio, dodo. Il est 21 h 00. Je ne sais pas si l'air conditionnée a cessé de fonctionner ou s'il a plu dans ma chambre, mais je me réveille à 2 h 00 tout trempé. Je n'ai pas l'air en condition. Au cas où ce soit vraiment la grippe, je prends trois aspirines et mon dernier Drixeral. Comme mon nez continue à être entaillé, je fais de mon rouleau de papier de toilette mon fidèle compagnon de table de nuit et je change de lit. D'ailleurs, je me demande bien pourquoi il y a deux lits pour un seul chambreur. Demain, j'irai m'acheter des aspirines. Je dors profondément, tout en me levant aux 10 minutes pour rassurer mon rouleau de papier de son utilité.

Mercredi, 12 : Je me fais réveiller par mon réveil à 6 h 35 qui ne veut pas que je dorme jusqu'à 6 h 40. Douche, toilette et je pars pour la cafétéria. Ma file y est mais moi je ne file pas. Un bon café ça réveille.... mais comme je n'ai pas dormi... Je suis maintenant très familier avec ma file et mon trajet en autobus devient routinier tout comme mes

portes d'atelier. Aujourd'hui, c'est la 3. Je vérifie les deux no 3. C'est la première. Il y fait froid comme dans un frigo. J'en ai des frissons. Pourtant, il semble bien que les latinos ne frissonnent pas, eux. Ce devrait être moi l'habitué au froid. 13 h 00, file, cafétéria, sandwich. Plus de pain que de viande et pourquoi toujours y mettre une maudite tranche de cornichon ? Je mange la viande. 16 h 00, je fausse compagnie aux congressistes et à ma file. Un taxi me ramène à mon hôtel. Dès mon arrivée, je vais m'acheter des aspirines. Ah oui, j'oubliais, Cuba manque d'aspirines. Mon expérience s'enrichit. À Cuba, il ne faut pas faire de fièvre. Malheureusement, ma fièvre ne le savait pas. Une petite sieste, un brin de conversation avec mon rouleau, qui commence à être au bout de son rouleau, et une douche froide pour ne donner de la force. Quel adon ! Il n'y a plus d'eau chaude. Je pars en espérant souper. Rebonsoir à ma file... ou mes files ? Après 10 minutes de file, elle se dédouble, devient imprécise, les murs bougent et je décide que ma file ne veut pas de moi. Ne voulant pas l'offusquer, je retourne lentement à ma chambre en me disant que sauter un repas était bien la seule chose que je pouvais sauter dans mon état. 19 h 00, dodo. Après 12 levers pour cause de mouchage, 5 pour boire de l'eau et 4 pour prendre une pastille, je suis au bout de mon rouleau. Je me lève à temps pour empêcher mon réveil de me réveiller. Je me roule hors du lit.

Jeudi 13 : Douche, lavage de tête, toilette, mouchage. Je m'habille, mouchage, je me déshabille. Une bonne bouteille d'eau pour le petit déjeuner et une barre énergétique pour le déjeuner. Quels délices ! Et, après tout, il n'y a sûrement rien d'intéressant aujourd'hui au congrès. Et ce sera vrai puisqu'il y manquera le seul représentant québécois. 9 h 00, Yoé, ma camarera, est toute surprise de me voir encore au lit. Très perspicace, et avec une expérience médicale certaine, elle me dit que je dois être malade. Je lui explique que j'ai cherché des aspirines partout et que je n'en avais pas trouvées. Elle m'a dit d'attendre.

"Espera". L'espoir est revenu. Elle revient avec un sac plein de toutes sortes de pilules que les maudits touristes laissent à toutes les femmes de chambre parce qu'à Cuba, c'est connu, il n'y a pas de médicaments. Elle trouve des aspirines, me les donne et me dit que sa mère, qui est médecin dans l'hôtel va venir me voir. Ce qui arrive 15 minutes plus tard. Elle confirme mon propre diagnostic, j'ai la grippe et je fais de la fièvre. Comme tout médecin qui se respecte, elle m'ordonne de garder le lit et de boire de l'eau. Elle ne connaît pas les barres énergétiques. J'ai passé toute la journée dans l'atelier lit en faisant la file avec mon rouleau et ma bouteille d'eau. J'ai réussi à m'endormir vers les 15 h 00, ce que le téléphone m'a confirmé en me réveillant. Ma femme de chambre voulait savoir si j'allais mieux. Je ne me suis pas rendormi. Elle m'a apporté mon repas dans ma chambre. Comme à l'hôtel ! Et quel souper merveilleux : pas de file pas de sandwich, seulement des noix, deux petites crèmes glacées et de l'eau. On voit bien que le bonheur est dans les petites choses. Heureusement qu'au bulletin de nouvelles de 20 h 00 on a fait un résumé des ateliers. J'ai pu, ainsi, confirmer que ce jeudi n'avait pas été une bonne journée pour le congrès. Par contre, je me suis assuré que mon per diem sera honoré quand même à mon retour.

Vendredi 14 : Mes voisins dans la chambre voisine sont déjà debout et il n'est pas encore 6 h 30. Je me suis procuré un réveil absolument pour rien. Dernière douche froide avant de partir pour la cafétéria. Un café noir, ce matin et quelques fruits. Je dois réhabituer mon estomac à la nourriture. C'est la dernière journée du congrès. Le programme indique que la principale activité sera la conférence du Ministre des Affaires Extérieures de Cuba. Il y aura aussi la cérémonie de clôture, mais sans plus de détails. Mon expérience me ramène à ma file et à la porte de la salle no 1. Il est 8 h 00, les portes ouvriront à 9 h 30 et le ministre parlera à 10 h 50. Moi, je serai assis dans un fauteuil à l'avant de la salle qui

contient 1500 personnes. L'expérience ! Pour combler l'attente, je me lie d'une amitié profonde, qui durera trois heures, avec un professeur de l'université de La Havane.

Puisque cette conférence devrait être la dernière conférence intéressante de la journée, je décide de l'enregistrer in extenso, quitte à décharger les batteries de mon appareil ciné. Je les rechargerai ce soir. Décision qui amena les résultats escomptés. 13 h 00, tentative de repas. Leur petit gâteau était bon. Mais à 5.50 \$ US je l'ai trouvé cher. Je leur laisse mon assiette et je me paie une gâterie : un Coke. 13 h 30, je rejoins ma file à l'embarquement d'autobus qu'on identifie toujours comme le point de débarquement. Il faudrait qu'ils se fassent une idée. J'ai eu l'impression de me retrouver dans les hôpitaux québécois alors que le temps d'attente a été de deux heures avant qu'on voit se poindre les autobus.

Surprise! Mon expérience a oublié de m'avertir qu'on ne retournait pas à l'hôtel, mais qu'on se rendait directement au théâtre Karl Marx. Ma gorge me rappelle, à ce moment, qu'il n'existe pas que des virus informatiques et que j'ai laissé mes médicaments à l'hôtel. Bon, que peut-il arriver de pire ? 15 h 40, on arrive au théâtre. Sept milles délégués qui s'enfilent dans les trois portes. Une surprise nous y attendait. C'est FIDEL lui-même qui fera le discours de clôture. Quelle joie ! Mon cœur ne fait qu'un tour et ma tête qu'une réflexion : Jym, ta batterie est à terre. Tu ne pourras enregistrer le moment le plus inoubliable de ta vie. 17 h 00, il commence à parler. 21 h 00, il arrête de parler en annonçant une augmentation de salaire de 30% pour les professeurs de Cuba. Il faudra que j'en parle à mon Premier Ministre. Et 6999 congressistes qui refont la file pour aller vers le centre des conventions pour le lunch de fermeture et une soirée dansante. Et un congressiste qui retourne à son hôtel en taxi. Ce soir, pas de file au restaurant et en plus, ils n'ont rien préparé pour leur seul client québécois et seul client.

Samedi, 15 : J'ai oublié de me réveiller pour empêcher mon réveil de me réveiller. Alors il l'a fait. Que faire de cette journée libre ? Ah oui, me moucher car hier, la journée de clôture n'était que pour le congrès et non pour ma grippe. J'en profite pour compléter mon rapport de voyage afin de rendre jaloux mes confrères qui vont m'envier un si beau voyage. Après un copieux petit déjeuner (deux biscuits et deux cafés), que j'ai pris sans ma file qui elle, est entrée à 3 h 00 dans la nuit suite à sa soirée dansante, je décide de visiter Cuba.

Une petite promenade dans le lobby me fait rencontrer ma représentante de Caribe Sol qui me fait penser que j'aurais dû confirmer mon vol de retour la veille. Augmentation de ma pression. Remontée à ma chambre via les escaliers pour gagner du temps sur les ascenseurs. Douze tentatives pour confirmer mon retour, puis un retour d'appel me confirme que je n'avais pas besoin de confirmer. Je me prépare donc à un retour vers mon passé. J'entame un nouveau rouleau. Je prévois des provisions pour le retour en avion. Opération bagage et je fais place à la routine. Petite file et je file dans le rues de La Havane. N'oublions pas que le but premier de mon voyage était de passer de belles vacances sur le bras du gouvernement.

Dimanche, 16 : 8 h 00, lever grâce aux rayons du soleil. Le réveil dort dans ma valise. Mouchage, crachage, douchage et lavage de tête pour me donner le goût d'un bon petit déjeuner qui ne sera pas encore au rendez-vous. Je ne file pas, ce qui va bien avec l'absence de file. Les latinos sont déjà retournés dans leurs pays respectifs. J'achète des cadeaux pour ma camarera qui me demande de lui poster trois lettres. 11 h 30, je quitte ma chambre. 11 h 32, je quitte ma carte magnétique. 11 h 45, je quitte l'hôtel. Une journée sans histoire. Le retour à la maison sera toute une histoire. Comme ma future ex-

femme s'apprête à me quitter, les caisses s'emplissent et s'empilent. Cette fois, c'est elle qui file.

Lundi, 17 : De retour chez moi, je constate, en relisant mes notes, que ma calligraphie est incompréhensible. Je décide donc de transcrire mon rapport sur informatique. 13 h 15, je me mets à l'ouvrage. 14 h 15, j'ai la moitié de mon rapport bien écrit. Je fais une sauvegarde sur ma disquette. Elle est saturée. Mon ordinateur m'indique qu'une erreur est survenue et que le programme va s'éteindre. Cela m'éteint. 14 h 17, je me remets à l'ouvrage. Je me mouche et je me dis que je suis vraiment un gars patient. Je réussis finalement à finaliser mon rapport. Une vraie réussite puisque vous venez de le lire.

CHAPITRE 1 : UNE MISE À LA RETRAITE VOLONTAIRE

Que vais-je faire de ma vie ? Ma femme vient de me quitter. Mon plan de retraite m'invite à quitter mon emploi, ce à quoi j'acquiesce. Spécialiste en méthodes de recherches et avec toute l'expérience que je viens de vivre dans les files, tout en demeurant parfaitement incognito, je me dis que je devrais compléter mes revenus de retraité en proposant mes services comme détective privé. Évidemment, pour éviter l'impôt, je vais faire cela privément sous un pseudonyme. Je pourrais m'appeler Jean Quête. Faisons une recherche sur Internet. Oups ! je ne peux pas. Il y a déjà un détective qui porte ce nom. Bien sûr, ce n'est qu'un personnage dans des livres pour enfants, mais il faut tenir compte des droits d'auteur. On me connaîtra donc sous le pseudo de Jenquet.

Je m'installe

Un divorce coûteux et une ordonnance judiciaire m'obligent à quitter le domicile ex-familial. Je délaisse ma ville pour migrer dans un village internationalement connu de ses 1234 habitants : St-Jean D'Épîles. Vivement un bled où tout le monde se connaît, s'entraide et partage ses émotions sans aucune muraille de gêne, ayant souvent les mêmes gênes. Une nouvelle vie débute pour moi.

Le village ne comporte qu'une rue principale portant le nom de Rue Principale. Elle est l'épine dorsale où confluent quelques artères secondaires cabossées où résident les résidents. Une petite église sans curé, une école buissonnière comportant deux classes élémentaires, un hôtel nommé *Le Repère* qui me servira de repaire et un bordel *La Poule Mouillée* au premier étage de l'hôtel. Leurs font face : le bistro *À la Pointe du Couteau* l'édifice municipal abritant la mairie et la gendarmerie puis le vieil édifice du journal *La Dépêche*.

À peine installé au second étage de l'hôtel, j'y rencontre mon voisin de chambre un certain Hocquet, jeune journaliste dans la vingtaine au journal *La Dépêche*, qui se hâte de prendre de mes nouvelles pour ses nouvelles. Grand gaillard à l'allure insignifiante, ce qui se confirme dès l'ouverture de sa bouche qui énonce des propos décousus. Cheveux blonds hirsutes qui n'ont pas connu le shampoing récemment, lunettes rondes cachant des sourcils soucieux et reposant à demi sur un nez aquilin. Grassouillet et mal vêtu, ce type m'apparaît sympathique. Découvrir pire que soi vous valorise. Une amitié naît illico. Hocquet m'apprend que très jeune il avait appris à écrire mais peinait à bien lire. Au fil de toute sa formation primaire il rêvait de devenir journaliste. Il entra au journal très tôt comme camelot puis plus tard il fut attiré au ménage des bureaux et promu comme commissionnaire. Depuis peu, on lui confie parfois la rédaction d'articles sur les faits divers. Un contact important qui pourrait m'être utile dans mes enquêtes.

Le lendemain de mon arrivée au Repère, je fais connaissance de Chiquita, une charmante demoiselle de 20 ans qui en paraissait 20. Spécialisée dans les services de massage érotique au bordel *La Poule Mouillée*, j'en suis tombé follement amoureux malgré les 35 ans qui nous séparaient. Un coup de foudre nullement partagé. J'ai compris également qu'elle logeait dans la chambre en face de la mienne. La pudeur m'empêche d'en faire une description trop détaillée mais ses seins jaillissaient allégrement d'un bustier rose camouflé sous une blouse transparente. Un bijou plaqué or surmontait son nombril. Une minijupe couvrait à peine la courbure de ses fesses dodues et appétissantes. Des longues jambes en émergeaient pour se prolonger jusque dans des escarpins haut perchés. Je pense qu'elle a les yeux bleus et les cheveux d'un blond tout surnaturel.

Pendant les 25 années qui ont suivi mes péripéties cubaines, j'ai accepté toutes sortes d'enquêtes que les autres enquêteurs refusaient de prendre vu leur peu d'intérêt.

Évidemment, j'ai été en quête d'enquêtes. Pour m'assurer de combler ce besoin, je les ai toutes acceptées gratuitement ce qui n'a pas augmenté mon capital financier. Je ne me suis jamais rendu compte que leurs comptes-rendus déridaient mes confrères et que personne ne les prenait au sérieux.

Si vous vous attendez à lire des péripéties policières, arrêtez votre lecture ici. Ce serait un crime de continuer et une occasion pour moi d'enquêter sur ce crime. Par contre, si vous avez encore un peu d'imagination, la suite devrait vous intéresser.

CHAPITRE 2 : DÉBUT DES ENQUÊTES

Sur ma carte d'affaire, il n'est pas indiqué que je suis détective privé puisqu'on m'a privé de ce titre, vu mon incompetence. Je ne suis pas comme ces héros, ex-policiers célèbres qui, à l'heure de leur retraite, ouvrent leur bureau privé avec une belle secrétaire sexée, ou ultra-compétente qui lui rappelle qu'il est déjà divorcé. Elle seule connaît aussi la cachette de ses bouteilles de bourbon et de ses cigarettes. Moi, je ne fume plus, ne bois plus et aucune femme n'accepte de tenir mon secrétariat. Une chance, puisque je travaille de ma chambre d'hôtel. Comme mes finances sont au beau fixe, je n'accepte pas n'importe quelle enquête, sauf celles qu'on me présente, ce qui fait que, présentement, je suis en quête d'enquêtes. Mais il y a plusieurs crimes que j'ai brillamment résolus et je suis résolu en à résoudre d'autres. En attendant le prochain crime, je vous fais le bilan de mes dernières enquêtes qui ont connu la gloire de ne pas faire l'objet d'articles dans les journaux comme La Dépêche. Tout comme les causes de l'UPAC¹, mes enquêtes n'ont pas franchi la barre du Barreau. Donc je parle d'affaires en cours et non en cour. Ma première enquête vous donnera le ton de mon travail.

Tomber dans le panneau

Quelle chance ! Dénicher le coupable d'un homicide. La victime fut trouvée près du panneau indiquant la sortie 217 de l'autoroute 55, qui, pour une fois, n'était pas fermée pour cause d'une troisième reconstruction. Cette première découverte a donné le ton à mon enquête. Un taon gisait sur la chaussée, chaussé d'aucun soulier, ce qui m'est apparu normal pour ce type d'animal ailé. En reconstituant la scène, j'en ai déduit que la victime volait du sud au nord, profitant d'un vent de dos. En utilisant ma loupe, pour ne pas

¹ UPAC Unité permanente anticorruption au Québec

louper d'indices, j'ai remarqué que l'impact avait été violent et que la victime portait des marques sur l'ensemble du visage. J'ai estimé sa vitesse à 25 km/h, ce qui était inférieur à la limite permise sur cette portion de l'autoroute. La portion qui restait de la victime était aussi limite pour procéder à une identification positive. Je me suis alors demandé quelle mouche l'avait piquée. Puis en levant les yeux vers le panneau ayant causé la mort, j'ai constaté qu'un membre d'un gang de rue ou un écologiste ou un poète y avait inscrit en grosses lettres : **"Oh taon, suspends ton vol !"** J'en ai conclu que le taon était tombé dans le panneau². Comme je ne pouvais pas arrêter le panneau, j'ai arrêté mon enquête. Elle est tombée à l'eau. Le vrai coupable est Alphonse de Lamartine qui dans son poème *Le Lac* a écrit : *Ô temps ! suspends ton vol*. Tout un émoi pour un mot mal orthographié. J'ai clos mon enquête en soulignant que le taon était analphabète.

Une célébration s'imposait. J'ai quitté mon bureau, euh ma chambre, et je suis descendu jusqu'à La Poule Mouillée où ne m'attendait pas Chiquita. Son bordel était bordélique. Une menue salle d'attente et quatre cagibis où s'activaient des mains expertes. La tête de Chiquita émergea de la salle no 3 qui était libre. Je suis entré. Pour ne pas déranger ma voisine pendant son travail, je lui ai payé un massage complet sans complet ni complaisance. Aucune réaction quant à mon histoire de taon, elle n'a rien compris à mon enquête. Ma libido comblée, mes bourses et ma bourse allégées, je suis retourné au bureau afin de mettre par écrit une autre enquête que je souhaitais être publiée dans le journal de Hocquet. Je prends le temps de bien consigner cette enquête particulière.

Le temps passe

Cette enquête portait sur une femme qui projetait de tuer le temps. Alors le temps me pressait de le protéger. Il n'y avait pas une seconde à perdre. Mais comme le temps c'est

² Cette histoire véridique m'a été rapportée par une source non identifiée qui n'a pas identifié sa source

de l'argent, plus je procédais avec minutie plus j'enrangeais les profits. Mais comme je travaille bénévolement, pas de temps à perdre. Il ne faut pas oublier que l'ennui rend la perception du temps bien plus longue que la même durée occupée à faire quelque chose. Mais si cette tueuse de temps arrivait à ses fins, que se passerait-il ? Plus de temps, donc plus d'argent. On a ici un problème mondial depuis la mondialisation du commerce. Einstein a eu beau dire que le temps était quelque chose de très relatif, ça n'a aucune relation avec mon enquête. Je me suis alors rendu à la prison de Trois-Rivières où plusieurs prisonniers font du temps. Aucun n'a voulu me donner d'indice sur la tueuse de temps. Ils attendaient d'avoir fait leur temps. Je suis sorti juste à temps pour voir que le temps se morfondait et que la pluie s'annonçait. En retournant à St-Jean-D'Épîles, j'ai rencontré des trappeurs pour qui c'était le temps de la chasse. Qui de plus renseignés que des trappeurs pour attraper au collet ma tueuse inconnue. Ils m'ont souligné plusieurs suspectes, mais rien qui collait à la mienne. Dans mes souvenirs, les femmes qui voulaient tuer le temps avaient de la vaisselle à faire, du linge à laver ou à repasser, des bambins à changer, enfin toutes ces choses futiles nettement moins prenantes qu'une bonne bière devant un match de hockey, mais avec lesquelles elles arrivent quand même à tuer le temps. Alors, j'ai cherché de ce côté. Ma tueuse ne faisait aucune de ces tâches. Impossible à repérer. J'ai alors décidé de ne pas perdre mon temps et de laisser le temps faire son œuvre. Avec le temps, on est certain qu'il saura se venger. Chacun a le temps de finir à temps quand son temps arrive. En fin de compte, c'est toujours lui qui gagne. À chercher la tueuse de temps, j'avais perdu mon temps.

J'ai proposé mon texte à Hocquet mais son rédacteur en chef, M. Lecocq l'a refusé. Ne faisant ni une ni deux, mais trois, j'ai proposé une autre enquête concernant une pagaille dans un poulailler.

Ob Ovo

Tôt le matin, je me rends chez une villageoise qui élève des poules pondeuses. Pendant qu'on discutait de l'importance de ne rien faire, un bruit suspect s'élève du poulailler. Je me dirige diligemment vers la provenance de cette pollution sonore. Impossible de reconnaître la cause de ce brouhaha. Comme c'est mon métier de protéger la veuve et l'orphelin, je prends charge de protéger la première d'autant qu'elle n'a pas eu d'enfant ! J'approche du poulailler en me demandant comment commencer l'interrogatoire : l'œuf ou la poule ? Comme la poule a déjà pondu, elle ne répond pas. Je me tourne vers l'œuf pour obtenir sa version. Ce dernier invoque le deuxième amendement de la constitution aviaire pour avoir le droit d'être fécondé. L'œuf se base sur des écrits d'Horace, un siècle avant J.C. qui a dit "Ob Ovo", c'est-à-dire : tout part de l'œuf. Il exige la présence d'un coq. Je passe du coq à l'âne pour lui faire comprendre que sa fécondation est impossible puisqu'il est déjà de ce monde. Simple principe chimique. L'œuf éclate en larmes, prisonnier de sa coquille. Je résiste à ses pleurs. Si l'œuf se brise, je n'en ferai pas un plat. Pas question de me brouiller avec la paysanne. Puis, mon regard aiguisé amène mon œil droit aux confins du poulailler où un chaton s'est pris la patte gauche dans une maille de la clôture. N'écoutant que mon courage et les miaulements du félin, je le libère. Cette découverte, à l'origine du brouhaha, clôture mon enquête. Est-ce que Hocquet pourrait en faire un entrefilet ?

Hocquet me reçoit dans sa chambre. J'aurais pu lui parler de la mienne vu que le mur nous séparant a des oreilles. Mais rien ne vaut le contact humain. Je lui explique mon enquête dont la teneur est reçue froidement. Son rédacteur en chef n'est pas chaud aux enquêtes farfelues à moins qu'elles n'émergent du chef de police du village. Nous en profitons pour déguster une bière sans alcool et sans goût tout en approfondissant nos

connaissances l'un de l'autre. Hocquet a appris que je vivais grâce à mon fonds de pension d'enseignant. J'ai su que mon voisin vivait de l'aide sociale et que ses revenus au noir à La Dépêche complétaient maigrement ses avoirs. J'ai compris que je n'aurais droit qu'à une seule bière. La prochaine conversation devrait avoir lieu chez moi.

Il était une foi

Après un copieux déjeuner, copié sur celui de la veille, je me rends au bureau qui est situé à quelques pas de ma table de cuisine, vu que je suis un adepte du travail à domicile fixe.

La journée commence par un tintement de la sonnette de la porte d'entrée. Je me dis qu'un visiteur arrive puisqu'on n'utilise jamais cette sonnette pour annoncer son départ.

Sûrement pas un rodeur défiant mon système d'alarme. J'entrouvre la porte à un homme d'une soixantaine d'années. Ses cheveux auraient été grisonnants, s'il n'était pas chauve. Un collet romain l'entoure. Fouillant dans mes souvenirs d'enfance, j'en conclus que c'est un prêtre. Pourquoi vient-il voir un détective privé ? Une cause de pédophilie ? Je tente de me rassurer. Je ne peux pas l'intéresser à mon âge. Je ne les intéressais pas même jeune. Il se présente : l'abbé Cabochon, vicaire du curé Bouchon. Presque en pleurs, il me supplie de l'aider à retrouver son bien le plus précieux. J'hésite à prendre son affaire en main (pas de double sens svp). Un examen dans mon horaire : rien. Je regarde ma liste de tâches à faire. Une seule : me trouver une enquête à enquêter. J'accepte l'affaire. Je discute du prix. Mais le vicaire est mal pris. Il souhaite me payer avec les résultats de sa quête dominicale. Je lui réponds qu'avec 12 dollars, je ne ferai pas une enquête très élaborée. À la vitesse d'une limace, je rapièce notre différence d'honoraires. Il accepte alors de me faire un chèque de 20 dollars. Je lui consacre 11 minutes et lui remets un reçu de charité.

Je prête alors mon oreille gauche à l'écoute de ses malheurs. Habitué aux litanies, il me récite les siennes : accroc au vin de messe pétillant dans lequel il ajoute quelques gouttes de grenadine ; plusieurs petits vols de monnaie dans les quêtes dominicales ; deux enfants illégitimes dont il doit payer pension à deux paroissiennes différentes suite à quelques aventures torrides. Je constate alors que j'ai bien fait de me détourner de la prêtrise quand j'étais jeune. Je lui demande d'en venir aux faits ; ses 11 minutes arrivant à terme.

Quel est ce bien perdu si précieux pour lui consacrer 20 dollars ? Un coffret, des bijoux, des clés, son animal favori : chat, chien, toucan ?

Candidement, il me supplie de l'aider à retrouver la Foi. Elle l'a quitté au gré des flots de la vie n'étant plus ancrée sur les enseignements du Seigneur. Aucune trace de pédophilie. Je lui conseille d'en parler à son curé qui a plus de compétence en la matière. Quand à mon aide, ce sera pour une autre fois.

Une fois l'abbé parti, je descends à La Poule Mouillée afin de partager cette histoire avec Chiquita tout en profitant de ses services. Il y a longtemps que je ne me suis pas senti aussi proche de la gent féminine. Pendant ses massages, elle écoute attentivement le récit de mes aventures. À croire qu'elles sont intéressantes. Elle me raconte son enfance où son père l'initiait aux joies du sexe avant même qu'elle ait l'âge d'aller à l'école. Elle se souvient que sa mère en profitait pour se saouler afin d'oublier les coups reçus par son mari. Dès ses 13 ans, Chiquita avait fugué profitant de la protection d'un gang de rue dont les membres profitaient de son corps. Dès ses 18 ans, la tenancière de La Poule Mouillée l'a prise sous son aile, la droite, afin de la libérer de ses bourreaux. Elle est maintenant libre de pratiquer honorablement son métier de prostituée. J'en suis tout ému et tout mou.

Amnésie

Récemment, j'ai aidé une femme amnésique à retrouver la mémoire. Ce ne fut pas une tâche facile puisqu'elle ne se souvenait d'aucun indice lui permettant de transformer sa mémoire morte en mémoire vive. Voici le verbatim du rapport que j'ai produit en rapport avec cette affaire.

Premier lundi de pandémie. Je me trouve au centre hospitalier pour une prise de sang visant à déceler le virus à sa racine. Elle, elle attend depuis 17 heures dans la salle d'urgence afin d'être examinée pour une blessure à l'occiput dont elle espère survivre. Sa beauté me frappe tel un ouragan. Je l'examine pendant 17 secondes, m'assoies à ses côtés, le gauche en premier, puis ensuite le droit, un cérémonial qui me permet une meilleure vue en plongée dans son chemisier. Dix-sept minutes plus tard, je me présente : Jean Jenquet, détective privé à votre service. Elle me répond par des larmes aux confins de ses pupilles ; ce qui m'alarme. Demandant son nom, j'apprends qu'elle ne s'en souvient pas, sa mémoire l'ayant bannie. J'offre de l'aider (ce qui est le but même de mon métier). Un silence ouaté pèse sur la pièce et Sacha (on apprendra son nom plus tard) n'entendait que les lointains battements de son cœur. Mon métier exige de l'intelligence. Je lui demande, de mon air patibulaire, si elle a un téléphone intelligent. Elle ne le sait pas. Avec sa permission, je fouille son sac à main. Quinze minutes plus tard, j'ai en main l'objet recherché dans un écrin de soie décoré d'une fleur rose. Utilisant le pouce de l'inconnue, je réussis à déverrouiller ledit appareil. Une musique composée de trois quintes m'indique qu'il est prêt à délivrer son contenu. Je reconstitue son patrimoine et le drame de cette beauté fatale. Quand même curieux de se servir de l'historique de sa page Facebook pour faire l'historique de sa vie.

Facebook me dévoile des faits troublants. Je me dois d'aider cette belle inconnue. Rien ne nous enhardit plus que le trouble des autres. Ses ennuis ne commencent pas à sa

conception, heureusement. Je rappelle à son souvenir un mariage avec un Apollon de visage mais dont le sexe ne l'a pas longtemps satisfaite. En réalité, il s'est fait la belle quand il a appris que les seins de sa belle n'étaient pas sains et qu'une tumeur, dont parfois tu meurs, y avait trouvé refuge. La pauvre s'est retrouvée seule. Elle fit alors la rencontre d'un homme gentil, prévenant et doux qui se transformait en monstre lorsqu'il prenait un verre. Comme il avait toujours un verre à la main, la joue gauche de la dame porte des marques très visibles de ses sévices. Au fur et à mesure que je lui rappelle ces faits, mon amnésique réécrit son histoire. Elle se souvient maintenant avoir frappé son conjoint avec un arrosoir décoratif en tentant une défense à ses attaques. Elle a même pris une photo de lui, gisant de façon définitive dans une mare de sang orangée. Elle sait qu'elle devra faire face à la justice.

Voulant s'assurer d'avoir les moyens financiers pour assurer sa défense, elle se rend au casino en misant sur sa bonne fortune. Mais la roue ne tourne pas en sa faveur. Elle consacre ses derniers dollars au bar du casino dans l'espoir d'oublier ses malheurs en s'enivrant. Elle a oublié qu'il faut rester prudent en traversant la rue. C'est en quittant le trottoir qu'elle voit le macadam lui monter au visage. Un bon samaritain la recueille et la dépose à la salle d'urgence.

C'est ainsi, et grâce à ma perspicacité légendaire, que Sacha se souvient de son nom et que la mémoire lui revient entièrement. Elle me remercie de mon aide et me demande si elle peut m'engager dans une cause qui lui tient à cœur. Je pense immédiatement qu'elle souhaite que je l'aide à la débarrasser du corps infect de son mari gisant dans son appartement. Quelle n'est pas ma surprise quand elle me dit : "Aidez-moi à tout oublier". Facile. J'ai moi-même oublié la raison de ma visite à l'hôpital. Ah oui : ma piqûre vaccinale contre la Covid. Ce fut une cause sans effet. Je retourne alors chez moi.

Journée faste aujourd'hui. Je célèbre ma première année de retraité et de mon arrivée à St-Jean-D'Épîles. J'en profite pour inviter mes amis Hocquet et Chiquita pour un bon repas au bistro *À la Pointe du Couteau*. Aucune réservation nécessaire. Les lundis soirs, il y a toujours une des quatre tables libre de clients. Un bistro vieillot où les tables vacillent selon le poids des couverts. Les chaises grincent sous le poids des convives. Évidemment, celle de Hocquet se manifeste davantage. On commande un repas gastronomique : de la poutine au foie gras. Un délice que le palais de Hocquet ne peut se payer. Je lui en fais cadeau. Par contre, je ne vois pas la nécessité de défrayer le repas de Chiquita vu que le tenancier lui en fait cadeau. J'en conclus qu'il est également un client du bordel. Pour meubler la conversation, je leur narre une de mes dernières enquêtes. Ne pouvant dire non, ils sont toutes ouïes.

Famille recomposée

Un jour, j'ai reçu par la poste un mandat d'enquête, vide de mandat-poste. Une enseignante, dont je tairai le nom, s'inquiétait du prénom des enfants provenant de la famille Letendre. Elle avait deux de leurs enfants inscrits dans sa classe : Louis-Notaire et Jean-Leprêtre. Une loi au Québec précise que les parents doivent donner des prénoms décents à leurs enfants. Le ministère de la Famille m'a donc chargé de vérifier auprès des parents la raison de ces prénoms incongrus. Une rencontre avec monsieur Letendre fut impossible. Cet homme, bourru et colérique, n'a pas accepté la visite d'un mandataire gouvernemental prétextant un complot de l'État pour contrôler ses citoyens. J'ai donc rencontré son épouse Marie-Madeleine Laliberté en l'absence de l'époux. En expliquant le motif de ma visite je craignais semer la terreur chez la dame. Non, sa vie ne bascula pas. Dès mes premières questions, la dame avait déjà une armature complète d'explications

cousues de fil blanc au moyen d'un tricotin intellectuel efficace pour expliquer ses motifs quant aux prénoms de ses enfants.

Celui de Louis-Notaire remonte à quelques années alors qu'elle recevait Me Louis Larue, notaire lui proposant de faire son testament. Ils couchèrent volontairement ses dernières volontés sur le matelas. L'imbécile de Letendre n'en sut jamais rien, bien que surpris par la naissance de Louis-Notaire. Prise de remords et de honte, Marie-Madeleine, telle une pécheresse, alla à la confesse. Le curé Bouchon s'empressa d'accueillir sa confession et connaissant la facilité pour cette femme à pécher, lui proposa des visites pastorales à domicile pour lui éviter les flammes de l'enfer. Deux semaines plus tard, le curé se rendit au domicile conjugal. Brandissant un bouquet de coquelicots en guise de camouflage et constatant que Letendre était absent, il prit la Laliberté par les sentiments et par derrière. Malchanceuse, Marie-Madeleine accoucha de Jean-Leprêtre.

Je fis mon rapport au Ministère en confirmant que les prénoms sont des plus communs et rappellent de doux souvenirs à la mère. Un an plus tard, j'ai dû compléter mon enquête au sujet d'un nouvel enfant du couple prénommé Jean-Quête !

Chiquita se moque de moi. Elle me demande combien d'enfants illégitimes j'avais semés au cours de ma vie. Je n'en sais rien, lui dis-je. De mémoire, j'ai une fille avec ma première femme. J'en ai élevé 2 avec ma seconde épouse, 2 avec la troisième et 2 avec la quatrième. Mais ces enfants venaient avec la dot. Quant à mes infidélités, je préfère n'en rien savoir. Regardant Hocquet, je lui fis promettre de ne pas écrire ces confidences dans son journal. Mais s'il veut une primeur, il peut raconter une de mes aventures les plus célèbres... du moins, pour moi.

Rouge de timidité

Alphonse, ayant à peine atteint l'adolescence, ne cessait de rougir à cause de sa timidité. Agoraphobe en plus, il n'osait sortir de sa demeure. En fait, il n'avait jamais tenté une sortie pour visiter son quartier, appréhendant tous les dangers extérieurs.

Un jour, prenant conscience que des curieux jetaient un coup d'œil dans son logis, il prit panique et logeât un appel à mon bureau. Je pris rendez-vous avec Alphonse, chez lui évidemment. Euh ! La discussion se fit à travers une vitre. Pas question pour Alphonse qu'on partage son intimité d'autant plus qu'il vivait nu, ne pouvant revêtir aucun habit. Tout son corps vira au rouge écarlate sous mes regards ! Ce que la timidité peut faire. Je recherche alors la cause de cet inconfort. Sachant que parler de ses peines, c'est déjà se consoler, Alphonse me raconte que depuis sa naissance, il se sent épié. Une situation peu rassurante quand on est au bord d'une véritable peur de sortir de chez soi. Ce que la scopophobie peut amener. Je trouve alors une solution brillante. Qui l'eut crû ? Je me rends chez un détaillant et achète un rouleau de pellicule autocollante translucide. J'ai la certitude que cela mettra Alphonse à l'abri des regards indiscrets. Je parvins à installer la pellicule ce qu'on ne verra sur aucune pellicule puisque la scène ne fut jamais filmée. Depuis ce temps, Alphonse, ce n'est pas un hasard, vit une vie moins stressante à l'abri des regards étrangers. Il ne me reste plus qu'une seule énigme à résoudre : Qui a bien pu donner le nom d'Alphonse à un poisson rouge ?

Victoire ! Mon enquête trouve écho dans La Dépêche. Hocquet obtient une promotion au poste de responsable des chiens écrasés et on lui permet de publier quelques-unes de mes enquêtes avec l'approbation de M. Lecocq. Je vais fêter cette bonne nouvelle à La Poule Mouillée. Chiquita, toute heureuse pour moi, me fait un prix d'ami. Une baisse de prix pour une baise d'ami. Mais je ne suis certes pas son homme idéal.

L'homme idéal

Je viens d'accepter le contrat d'une dame demandant de lui trouver le mari idéal. Ma cliente est une femme effrontée mais très attirante de 34 ans. Mesurant un mètre sept et pesant à peine 50 kilos, elle a des mensurations à faire plaisir à toutes les mains, même informes. Je me mets au travail au rythme d'une cigale et après une semaine de recherche sur les sites de rencontres, je lui présente un adonis. Un beau gars d'un mètre quatre-vingts aux yeux bruns pétillants et aux cheveux noirs. Il a le même âge que ma cliente. Il est certain que sa beauté va plaire. Même un homosexuel s'y plairait. Ce n'est pas peu dire. La relation dure à peine trois semaines. Un nuage plane sur le couple. Ma cliente n'en peut plus de voir les autres femmes n'avoir d'yeux que pour son dieu. Non pas qu'elle soit jalouse, mais seulement égocentrique. Je repars donc à la chasse à l'homme idéal. Une recherche dans un club d'hommes divorcés me permet d'isoler un spécimen qui passe facilement inaperçu en société mais qui a l'avantage d'avoir un portefeuille bien rempli dont plusieurs cartes à son crédit. Les quelques années de plus que ma cliente sont vite oubliées avec les quelques dollars de plus qu'il a à lui offrir. Moins d'un mois plus tard, retour de la cliente, dépitée. Elle constate que son nouveau copain a un portefeuille très diversifié, sans gouffre, mais qu'il fait des placements avec d'autres femmes lors de ses voyages d'affaires. Ça ne faisait pas l'affaire de ma cliente. Je lui demande alors de me fournir un indice sur le genre de gars qu'elle souhaite fréquenter. Mystère! Elle me balbutie tout bas à l'oreille qu'elle adorait une vie dangereuse avec un hors-la-loi. Je me rends alors dans un café de mafieux : *le Batracien*, où je m'assoie au bar. Mon arrivée coupe le son aux occupants assis aux tables. Les yeux fouillent le silence, scrutent les bas-fonds comme s'ils veillaient, désertant le monde, tout à la fois ici et ailleurs. Je demande au serveur s'il ne connaîtrait pas un tueur à gages, célibataire. Deux minutes plus tard, je me retrouve entouré de cinq hommes avides qui me fournissent leur carte

d'affaire. J'ai pourtant affaire à des tueurs anonymes. Je leur montre la photo de ma cliente ainsi que son adresse et avant même de pouvoir leur expliquer ce que cette dernière recherche, les tueurs se sont déjà envolés. La craignent-ils ? Je me rends alors chez ma cliente pour lui faire part de ma déconvenue. Je la trouve, gisant sur son lit à baldaquin, criblée de cinq balles. Mes tueurs ont cru que je souhaitais sa mort. Ils viennent de me priver de mes honoraires. Heureusement que mon fonds de pension arrive à subvenir à mes besoins.

Je raconte cet échec à Hocquet au cours d'une partie d'échecs que je remporte élégamment. J'adore ces parties avec mon ami depuis que je sais qu'il ne sait absolument pas jouer à ce jeu. Il consent à ses défaites en échange d'une bonne bière désalcoolisée que je lui offre gratuitement en échange de mes victoires. Chiquita, un café décaféiné à la main, surveille chacun des mouvements de nos pions en se promettant un jour de prendre la place de Hocquet et de me mettre en échec. Elle a le droit de rêver.

Notre partie est interrompue par des coups à la porte. Le chef de police, M. LaPolice, me fait remarquer que ma sonnette ne sonne pas. Sachant que je suis un as-détective, il veut me confier une affaire urgente.

Une auto-mortalité

Il paraîtrait qu'une personne de 77 ans ait tenté de mettre fin à ses jours en utilisant le suicide. Les deux policiers du village sont indisponibles étant appelés sur les lieux d'un grand rassemblement d'anti-masques manifestant en faveur de la propagation de la Covid-19. Je fus donc chargé de cette enquête morbide. Voici mon rapport tel que remis aux forces de l'ordre.

Le suicidé ayant appelé lui-même les services hospitaliers, j'en déduis qu'il ne doit pas avoir succombé à la tentation et qu'à mon arrivée chez lui, il sera hospitalier, sinon il aurait été hospitalisé. Comme il s'agit d'une urgence, je prends le temps de me doucher et de me faire la barbe au cas où une future veuve prenne le goût de partager son veuvage de façon joyeuse. Puis, j'utilise quelques instants pour m'assurer que mon chat puisse se nourrir adéquatement pendant mon absence. J'arrive rapidement à la porte du prétendu suicidé. L'index sur la sonnette m'indique que celle-ci fonctionne bien, ce qui me fait penser à réparer la mienne. Aucun visage dans la fenêtre de la porte puisque je me trouve devant une porte pleine. Impossible donc de voir qui vient me répondre. Comme dans les films, j'aurais pu utiliser un outil pour crocheter la serrure, mais je l'ai laissé à la maison. J'en suis quitte pour saluer la personne qui m'ouvre sans peine une porte sans pêne. Je remarque immédiatement que l'homme a de la peine puisqu'il pleure à chaudes (je n'ai pas vérifié leur degré de chaleur) larmes, ce qui m'alarme. Un ami du suicidé ? Un conjoint ? Ni l'un ni l'autre. J'ai devant moi le suicidé bien en vie. Aucune trace apparente de blessures mortelles. Je lui demande s'il va bien. Il me répond : "oui malheureusement". Il m'explique que sa vie ne tient qu'à un fil, sa femme l'a quitté avec son meilleur ami qui, trois jours plus tard, la lui a ramenée. Il ne sait que faire avec son ex ex depuis qu'il a refait sa vie avec une future ex, fâchée du retour de la première ex. Il m'avoue : "je n'ai jamais trompé ma femme, je me suis juste trompé de femme". Il fit une première tentative en ingurgitant un flacon de médicaments qui s'avéra contenir trois pilules de vitamines C. Puis, il tenta la strangulation sans succès. Plus il se serrait le cou, plus ses forces l'abandonnaient. La pendaison fut impossible n'ayant aucun support pouvant le supporter. Il se tourna vers la noyade afin de noyer sa peine. Peine perdue. Aucune réussite possible dans une douche. Il avait entendu parler des gens qui se coupaient les veines. Pas de

veine. Aucune lame de rasoir digne de ce nom. Étant rémunéré sur une base horaire, je demeure près de lui pendant trois heures, lui prêtant mon épaule pour assécher ses larmes et mouiller ma chemise. À mon départ, il a retrouvé la joie de ne pas mourir. Trois semaines plus tard, en lisant la nécrologie, j'apprends qu'il a quitté cette terre, victime de la Covid-19. J'aurais aimé aller au salon funéraire mais je n'ai pas pu, relevant moi-même de ce même virus. Et dire que je viens de lui sauver la vie.

Pour la première fois depuis que Chiquita est entrée dans ma vie et moi en elle, elle m'invite chez elle. Sa chambre est identique à la mienne. Une mini-cuisinette comportant un mini-frigo et un four micro-ondes jouxtent un simple lit simple qui accompagne un fauteuil qui fait face à un petit ordinateur. Une petite salle d'eau et une mini-douche complètent l'appartement minimaliste. Heureusement qu'elle n'y accueille pas ses clients. Elle ne m'a donc pas invité comme client. Conséquemment, je conserve mes vêtements. Elle est paniquée. Elle pense que sa chambre est envahie par des araignées.

Arachnophobie

Dans mon métier d'enquêteur, je me retrouve souvent face à des personnes qui se disent saines d'esprit. Heureusement que mon rôle ne consiste pas à leur donner raison. Chiquita me demande d'enquêter sur les causes de sa phobie. Elle est arachnophobe. Elle me dit qu'elle est anxieuse en apercevant des toiles. Cela l'empêche de surfer sur Internet depuis qu'elle sait que c'est une toile informatique. Tout un défi à l'horizon ! La seule façon que j'ai trouvée pour déceler la cause qui occasionne sa peur fut d'utiliser l'hypnose. Une autre de mes armes secrètes. Je l'ai endormie grâce aux vibrations de quelques pensées sinueuses (une technique personnelle). Je lui demande de régresser dans le temps. Elle se retrouve 200 ans en arrière. J'apprends ainsi qu'à cette époque, elle était une mouche. En allant se nourrir dans les restants d'un festin de faisan aux poivrons, offert par le célèbre

écrivain Chateaubriand, transgressant ainsi toute bienséance, la mouche s'est prise dans une toile d'araignée. Après plusieurs réincarnations (il faut y croire, bien sûr), elle reconquiert le présent comme jeune dame, jolie et ayant peur des araignées. Je la réveille d'un claquement de doigts. Un prince l'aurait embrassée. Mais je ne suis pas un prince et avec @Meetoo, il faut faire attention à qui on embrasse pour ne pas être embarrassé ou emprisonné à perpète. Je lui apprends ce qui cause sa peur et elle m'apprend qu'elle réussit, de nos jours, très bien sa recette du Chateaubriand au vin rouge. Me demandant si je connais un moyen de la débarrasser de sa phobie, je lui réponds que je n'ai pas réponse à tout et que je préfère l'honnêteté en lui disant ne posséder aucune solution à son malheur. Ma réputation est en jeu. Mon cœur chavire. Puisque je n'avais rien à faire, je l'invite au cinéma Zéphir où on présente le film Spiderman. Une guérison miraculeuse. Je ne l'ai pas débarrassée de ses araignées, mais maintenant, elle ne les craint plus. Notre amitié grandit.

CHAPITRE 3 : UN CALME DÉSARMANT

Une fille du tonnerre

Un appel d'urgence clignote sur mon répondeur depuis quatre heures. Je reste de marbre, ayant mis hors d'usage la sonnerie de mon téléphone filaire afin d'éviter les nombreuses offres non-sollicitées de cartomanciennes exotiques ou de vendeurs de kimonos. J'ai confié la tâche de prendre et de régurgiter mes appels à mon fidèle répondeur. En émergeant d'un sérieux travail de récupération au moyen d'une longue sieste, je me décide à écouter l'unique message retenu par mon secrétaire numérique. Un homme, impotent selon la voix entendue, demande de l'aide afin de retrouver la source d'un coup reçu au cœur alors qu'il se trouvait au milieu d'un concert offert par le chœur l'Orphéon. Par chance, le client a laissé un numéro de téléphone pour le rejoindre. Comme il y a urgence, je compose une chanson sur un air connu de moi seul. L'avenir confirmera que cette œuvre insipide demeurera inédite. Retournant l'appel au client, je tombe, sans me blesser, sur le répondeur de ce dernier. Les appels indésirables font plusieurs victimes. Particulièrement celles qui leur répondent. Par répondeur interposés, je et une certaine Rose-Aimée établissent le contact. On a ici la preuve qu'il ne faut pas se fier au ton de la voix, particulièrement quand on a affaire à un transsexuel. Un rendez-vous est pris pour le lendemain afin de faire la lumière du jour sur le problème de monsdame.

—Voici mon problème, de me raconter le client : la semaine dernière sous les projecteurs du stade de foot, j'ai reçu un coup direct au cœur. Une femme magnifique se tenait devant moi. La tête altière, les épaules droites, les seins au garde-à-vous et des jambes à faire marcher n'importe quel gibier, ce fut le coup de foudre immédiat. Ce que j'ai fait, s'appelle, je crois, aller se mettre dans la gueule du loup. Mon cœur battait à tout rompre.

Elle tenait dans ses bras l'objet de ma convoitise. Mes yeux ne pouvaient quitter ses yeux bleus, ses oreilles brunes et pointues et sa petite langue rose. Je la voyais, couchée dans son petit sac de voyage rose porté en bandoulière, toute jeune encore. Une petite chatte siamoise à ne pas en douter. Ma main droite s'est avancée prudemment pour flatter la chatte, si attirante. J'ai imploré pour la tenir dans mes bras. Sa propriétaire me l'a confiée pour 10 secondes. Une éternité. Et les deux belles disparurent. Comment les retrouver ?

Fidèle à moi-même, ce qui est plus facile que la fidélité dans mes mariages, je lui propose de passer une annonce dans le journal à l'intention des belles inconnues. Il suggère le texte suivant : "Madame et sa siamoise, si vous lisez cette annonce, sachez qu'il y a un disciple d'Éon de Tonnerre qui a eu le coup de foudre pour votre chatte. Si vous êtes une cruciverbiste, vous connaissez Éon. Sinon, je suis la fille à la voix masculine qui a tenu votre chatte entre ses mains la semaine dernière. J'aimerais vous retrouver pour un partage de bons moments, votre chatte et moi. Si vous n'avez pas lu cette annonce, laissez tomber ma demande." Elle ne l'avait pas lue. Je n'ai pas été rémunéré.

Une enquête qui me touche droit au cœur ayant moi-même un chat siamois nommé Mozart qui me suit depuis 18 ans. Il garde mon lit, surveille mes enquêtes et mes fréquentations. Mais, depuis peu, il file un mauvais coton. Sa neuvième vie désire s'envoler.

Le triangle

Il était une fois un instrument de musique faisant partie d'un orchestre symphonique amateur. Sûrement pas le plus populaire des instruments ni le plus sensuel. Un simple triangle pendu à un poteau d'acier ravaudé. On ne lui a jamais demandé de jouer un solo puisqu'il se contente d'accompagner les autres bruits de l'orchestre. Par contre, il est un spécialiste de la musique puisqu'il ne joue qu'une seule note. Au diable la mélodie. Ce

soir, il donne un concert symphonique d'une durée de 90 minutes. Il est très fébrile. Cela fait trois jours qu'il partage sa note avec moi, le nouveau percussionniste avec qui il perfectionne sa passion depuis une semaine. Enquêteur et retraité, je connais ma partition par cœur et je sais que je donnerai juste une note juste. Ce matin, je me suis pratiqué devant le miroir de mon armoire antique. Plus l'heure approche, plus le trac s'empare de l'instrument. Je lui essuie doucement le front avec une lingette de crainte de le blesser. Le concert commence. Tout l'orchestre est en feu. Les violons compétitionnent avec les contrebasses alors que les violoncelles bercent les flûtes traversières. On a un public mesquin composé de prisonniers victimes de mes enquêtes. Ils n'apprécient pas la gratuité de ce concert mais doivent se plier aux ordres de leurs geôliers. Plus le temps passe, plus le triangle espère son entrée en scène. Puis, le grand moment arrive. J'étends la main vers lui, attrape le cordon qui me permet de le tenir au bout de mon bras et, utilisant une petite crapaudine, caresse mon triangle d'un léger câlin. La note vibre, aigüe. Tous les autres instruments répondent à l'unisson. Juste une note juste. Voilà la contribution qu'on lui a demandée pour ce concert. Toute une responsabilité ! La foule se lève et le nourrit d'un silence évocateur. J'en profite pour coucher mon triangle dans un bel étui en peau de panda roux afin d'en protéger la beauté et préserver sa qualité sonore. Je ne le sais pas encore, mais il vient de donner son dernier concert.

Hocquet et Chiquita pleuraient à chaudes larmes devant cette belle note que je venais de leurs offrir. Nous avons terminé la soirée au bistrot devant quelques bières sans alcool.

J'ai aussi payé la note.

Histoire presque vraie

Il n'y a jamais de petites affaires pour un gentillet enquêteur chevronné en manque d'affaires à classer. Le service de police me pressa de l'aider dans la disparition d'un ara. Vous avez bien lu, un perroquet. Je ne le répéterai pas. Ce bel animal de compagnie a faussé compagnie à son propriétaire, le maire Lemaire. Pendant la canicule estivale (il n'en existe pas hivernale), ce dernier a ouvert la fenêtre de son bureau pour l'aérer mais c'est l'oiseau qui a pris l'air. Il n'a pu revenir vers son maître qui avait refermé la fenêtre pour faire taire les bruits de la circulation. Depuis ce temps, on recherche la gent aviaire errant à l'aventure. En ce jour de l'Action de Grâce, il eut été plus facile de retrouver un glouglou.

Le maire exige des résultats rapides ; ce que les forces de l'ordre ne peuvent promettre étant syndiquées. Cet oiseau est exceptionnel. Il parle et il peut répéter des secrets que la Justice aurait intérêt à connaître. La rumeur voudrait que des pots de vin (on ne mentionne pas le cépage) débordent dans les goussets du magistrat lors de l'attribution de contrats publics. Le maire est dans tous ses états. Une pétition secrète de 20 signatures, provenant d'ingénieurs et de compagnies de construction, exige du village qu'il mette tout en œuvre pour retrouver le fugitif.

Je rencontre le premier magistrat pour en connaître plus sur les habitudes de son animal indiscret. C'est mon confident, de me dire le maire. Je lui confie des secrets que même mon confesseur, le curé Bouchon, n'entend pas. Il vient souvent avec moi au McDo pour déguster un café lors de mes rencontres privées en préparation de contrats publics.

Plusieurs mafiosi trouvent cela hilarant et ne se gênent pas d'en rire. Certains promènent leur chien en laisse, d'autres leurs chats en poussette, moi je suis accompagné de mon ara.

Ne me fiant alors qu'à mon instinct d'enquêteur chevronné et en me basant sur les indices fournis par le propriétaire, je me dis que je dois réfléchir à la situation. Je me rends au

McDo pour une pause-café. Le hasard veut que sur le premier banc libre, un ara cherche son maître. Quel plaisir de pouvoir converser quelques heures avec lui... Je le ramène ensuite chez son maître. Les yeux pétillants de soulagement en vertu du retour de son ara, mon client est aux oiseaux. Il le fut moins la semaine suivante quand le chef LaPolice lui passa les menottes. J'avais bien noté toutes les informations que ce témoin privilégié m'avait confiées ce qui conduira certainement à une commission d'enquête sur la corruption municipale et la démission probable du maire.

Évidemment, Hocquet s'empare de l'histoire et ajoute des détails savoureux provenant d'une source anonyme. Ce soir là, Chiquita arrive tard dans la soirée devant satisfaire un maire qui voulait se soulager des tensions occasionnées par mon enquête.

Une filature bien planifiée

Une journée hors de l'ordinaire ! Ce matin, mon agenda me présente une page annotée. Habituellement elles sont vierges, mais celle-ci m'indique qu'une enquête m'attend. Je m'assure qu'une erreur ne se soit pas glissée par un malheureux hasard. Nenni. Je reconnais bien mon écriture oblique avec ses lettres en symétrie. Comme le temps file, je file m'habiller en fonction d'une filature exigée par une compagnie d'assurance. Quand j'entreprends un tel travail, je me prépare méticuleusement contre vents et marées. Je fais le tour de l'unique station-service de St-Jean -D'Épîles afin de faire le plein de sans plomb pour assurer la mobilité de mon auto. Tout un choix ! Jonah LaPolice me rappelle constamment l'importance de ne pas y mettre du plomb vu que c'est mauvais pour la santé mais le super, ça plombe mon budget. La bonne essence tombe sous le bon sens. Puis, je fais le plein de mon téléphone en le raccordant à un fil en dépit qu'il soit sans fil. Parce qu'en pleine filature, je ne dois pas perdre le fil parmi les entrelacs de nouvelles et de messages via Messenger. Ensuite, je le mets en mode *ne pas déranger*. Normal, puisque

je serai en plein travail. Je me dérobe ainsi à toute cassure dans mon enquête. Je m'assure que la caméra active est bien celle à l'arrière du téléphone, sinon je prendrais un autoportrait. Je passe ensuite par le dépanneur pour me procurer du fromage, des chips, des fruits, de l'eau pétillante et de la gomme. Il ne faut pas avoir mauvaise haleine pendant une poursuite où on est hors d'haleine. Et puis, je me déguise en homme ordinaire car c'est celui qui passe le plus inaperçu. Je m'en aperçois quand je me retrouve en société où personne ne remarque ma présence. Évidemment, je traîne mes jumelles qui me permettent de me tenir loin de la scène à observer. Il y a donc beaucoup moins de risques que ma cible me prenne pour cible quand je fais mes mots croisés afin d'agrémenter ma séance de filature. Le temps file plus vite. Cette dernière réflexion me fait penser de ne pas oublier d'apporter mon livre de mots-croisés, celui avec les solutions à la fin. Je serai ainsi certain de solutionner quelque chose aujourd'hui.

La filature débute. Bon, elle aurait débuté si je n'avais pas oublié l'adresse du suspect. De retour au bureau, je croise mes nouveaux chatons, Jonah et Luney, qui quémangent leur nourriture. Je jette un œil à mon ordinateur qui se morfond et je constate que j'ai un message. C'est mon agenda qui me souligne que je dois avoir commencé une filature il y a une heure. Jonah s'amuse à faire valser une photo oubliée sur la table de cuisine. Je la lui enlève. C'est celle de mon suspect. Pour rattraper le temps perdu, je ramasse l'adresse avec adresse et retourne à ma filature. Évidemment, pas de danger de me perdre. Je ne suis quand même pas une fleur de nave. La voix du GPS me conduit directement à quelques deux cents mètres de la résidence de mon suspect. Je suis maître de la situation. Heureusement que j'avais emporté la photo de l'employé. Je l'emploie pour m'assurer que le suspect qui se trouve dans mon champ de vision est bien le bon mec et que je n'ai pas une vision. Les assurances de son employeur mettent en doute le double lumbago dorsal

qui handicape son ouvrier depuis 17 mois. Je dois démontrer que sa santé lui est revenue et qu'il peut marcher droit.

Une enquête de routine pour un Jenquet au nirvana ce qui suscite la jalousie de ses confrères. Le tuyau des assurances se confirme : le supposé handicapé est bien chez lui, regardant la télévision. Ma montre indique 11 heures. Mon téléphone également ainsi que le tableau de bord de l'auto. L'horloge grand-père du suspect indique la même heure en temps universel. J'en déduis qu'il est 11 heures. Le temps pour une petite sieste avant que la filature se poursuive. Je mets mon œil gauche dans le formol et le droit en veille. Pas question de me faire surprendre et de tomber sur un bec.

Assis dans ma voiture, jumelles aux yeux, je lorgne ses déplacements au travers la fenêtre de son salon. Le suspect se lève, va au réfrigérateur et se prend une grosse bière. J'étire le bras et prends ma bouteille d'eau. Je ne sais pas quelle émission il regarde, mais il ne bouge pas de son siège. J'en profite pour lire mes journaux sur Internet. Midi. Il se lève, reprend une bière et un salami. Comme j'ai le nez creux, j'anticipais ce geste. Puisque que ventre affamé n'a pas d'oreilles, je n'entends rien. J'en profite pour manger. Hésitant entre un fromage et des fruits, je coupe la poire en deux. Treize heure trente. Je le vois se lever de nouveau, retour au frigo qui lui remet une autre bière. Je termine ma bouteille d'eau. Il se rassoie devant l'écran de télévision dont il me fait écran. Moi, je suis captif de mon auto, poirautant entre la poire et le fromage. Finalement, à 18 h 09, ma cible se lève, revêt un manteau, ouvre la porte et sort de son domicile. Pour ma part, j'ai oublié d'apporter un manteau, ce qui ne m'empêche pas d'ouvrir la porte de l'auto et d'en émerger. Ma cible se colle au trottoir en ma direction. Je ne mets pas mes verres fumés. Je les ai oubliés à la maison et je n'en ai pas besoin pour passer incognito. Je marche vers lui, imitant un ado avec son téléphone ne regardant pas où il va. Mais mon suspect ignore que je suis en train

de filmer sa démarche. Pas question de faire litière d'une chose si cruciale dans mon enquête ni de lâcher la proie pour l'ombre. Trois minutes d'une preuve irréfutable que je vais pouvoir montrer à l'assureur. On voit le quidam marcher lentement, souvent obligé de se tenir sur les poteaux qu'il rencontre sur son chemin, titubant avant d'entrer au dépanneur. Y mettant toute la gomme, j'ai juste le temps de remarquer que son haleine aurait besoin d'une gomme, vu qu'il est assez gommé. Je décroche le cocotier. Mon rapport conclut que cet homme a tellement de difficulté à déambuler qu'il a forcément un problème de dos auquel il doit faire face avec assurance.

Hocquet me félicite pour une filature si réussie. Il espère surtout soutirer quelques informations croustillantes pour son journal. Je ne le déçois pas. Il se dépêche d'écrire un article pour La Dépêche en omettant de citer ses sources. Pendant ce temps, je rends visite à La Poule Mouillée où Chiquita m'attend avec lubricité et impatience. Le maire Lemaire ayant quitté le village, elle a perdu un client et a besoin de ma contribution monétaire pour payer son loyer. Mon grand cœur ne peut laisser une jolie femme dans la misère.

CHAPITRE 4 : RECHERCHES INFRUCTUEUSES

Témoin recherché

Toute une surprise ce matin ! Le nouveau maire M. Labonté, me demande de retrouver un témoin. N'ayant jamais effectué ce type d'enquête, mon taux d'échec est de 0 %. Pas question de jeter mon bonnet par-dessus les moulins. Il m'explique que la cliente est jolie. Je le croirai quand je la verrai. Inutile de prendre sa parole au pied de la lettre. En la rencontrant, je m'enthousiasme. Sa beauté me catapulte au deuxième ciel.

Elle me raconte sa situation, un vrai purgatoire, voire un enfer. "Je me suis mariée lors d'une cérémonie sans cérémonie devant les membres de ma famille et des amis.

L'événement s'est déroulé à notre chalet. Norbert et moi vivions en concubinage depuis 20 ans. On voulait officialiser notre union. Mon père m'a servi de témoin mais on ne sait que dalle du témoin de mon époux : un pur inconnu rencontré dans un chemin égaré. La cérémonie fut brève, simple et ambiguë. Mon père a pu renouer connaissance avec sa première femme, ma mère et les enfants de sa deuxième épouse, mes demi-frères. La noce dura trois jours grâce aux victuailles apportées par tous et chacun. Le porc effiloché accompagné d'une bonne bière québécoise, la Boréale, ont satisfait la gourmandise de mes convives. Mes invités s'évaporèrent au rythme de la disparition des effets de l'alcool et de la nourriture. Mon père partit le premier, ne prenant aucun spiritueux. Mon mariage s'est également dissout trois jours après la cérémonie alors que mon époux est parti en voyage de noces avec une des invitées. Par contre, le témoin de Norbert n'est pas encore au courant que le marié s'est fait les voiles. Il faut le retracer d'urgence puisqu'on lui a confié la tâche de déposer le document officialisant le mariage à l'état civil. "

J'ai en main la vidéo de la cérémonie. Je procède à son analyse détaillée. Effectivement, le mariage a eu lieu dans les lieux décrits. Des cris de joie fusionnent lors de la fusion des

lèvres annonçant que les deux oui ont été prononcés. Je remarque que l'un fut plus net que l'autre. Sur la vidéo, on voit aussi que la mère de la mariée a la larme à l'œil. Un souvenir de son propre mariage ou une alarme des événements à venir ? Le père de la mariée prend son rôle au sérieux. Il faut dire qu'il semble avoir l'habitude des mariages. Finalement, j'aperçois le témoin du marié. Un grand sec à lunettes qui lorgne vers sa voisine qui a mis ses seins en évidence pour la noce. Je demande à ma cliente si elle se souvient du nom du témoin. Nenni ! Elle me présente un cahier dans lequel est inscrite la liste des cadeaux reçus et de leur donateur. J'y retrouve le nom et l'adresse dudit témoin. Je m'y rends, lui apprends que le mariage doit être oublié, n'étant pas consommé post-cérémonie. Je lui souligne, à tort, que j'ai un droit de préemption sur ledit document. Il me le remet sur le champ. Le document retrouve les mains de ma cliente qui s'en sert pour alimenter le foyer de son foyer déserté.

Mon taux de réussite dans la recherche de témoin vient de passer à 100%.

Bien étendu sur mon lit, protégé par mes gardes-du-corps préférés : mes deux chats je suis dans l'attente d'un appel à l'aide via mon téléphone. Mon répondeur m'a signalé qu'un client souhaitait me confier une affaire d'une importance capitale et qu'il me rappellerait plus tard. Et le moment est venu à l'instant même où mon téléphone sonna.

Gardeducorpsinc

Non, je ne suis pas en manque de travail même si je consacre quelques heures au yoga et au triangle. J'ai demandé mon inscription à une agence de protection rapprochée présentement à cours de main-d'œuvre puisqu'elle compte sur les retraités de plus de 70 ans ne souffrant pas d'arythmie pour combler ses besoins. Elle fait appel quelques fois à moi en cette période de confinement covidien. Aujourd'hui, je dois protéger une grande vedette québécoise relativement âgée contre une menace d'invasion de domicile. Pas de

chance à prendre ; je me dote de plusieurs armes protectrices : une veste en Kevlar, deux grenades, un fusil Taser, des menottes, un masque antivirus et du poivre de cayenne pour épicer ma vie. Je rejoins ma cliente dans son loft au 45e étage d'une tour à condos.

J'analyse soigneusement le corps que je dois protéger et constate que si ses seins étaient cotés en bourse, ils seraient plus riches que moi. Pas question de dire sur la place publique que ma cliente me reçoit habillée de son seul parfum : une crème à l'aloë vera. J'aurais préféré le Chanel no 5. Ce sera un secret entre elle et moi. J'installe mes armes de protection et m'assoie dans un fauteuil inclinable face à la porte de son condo. Je suis dans l'attente de l'ennemi. Tout le monde sait que la patience est une qualité essentielle pour tout détective privé qui se respecte. Je le sais, j'en suis privé. Après 12 heures de veille, entrecoupées de 5 heures de siestes et de 2 visites aux WC pour changer l'eau des olives ; j'en viens à la conclusion qu'aucun intrus ne fera intrusion chez ma cliente ce soir. Je lui en fais part. Elle est d'accord. En voyant mes menottes, elle me suggère de les essayer. Pas question de les lui passer. C'est donc moi qui vais me sacrifier. Menottes aux poignets je m'introduis dans ma cliente. Échange de fluides fluides et de baisers pendant qu'elle s'éclate le teston lors de ma performance. Après trois jours de surveillance et de protection, l'agence Gardeducorpsinc conclut que le danger est sûrement passé et met fin à mon contrat. Le surlendemain, j'apprends que ma cliente vient d'être transportée à l'hôpital, en danger de mort. On lui aurait injecté un virus mortel et on recherche le coupable. On me questionne puisque je suis le dernier à l'avoir vue vivante. Je jure que personne n'a pénétré dans le condo en ma présence. Je me demande si j'aurais dû préciser ma relation intime mais on ne me l'a pas demandé. Tout en dégustant une tartiflette, je prends le temps de tuer un âne à coups de figues pour transmettre mon rapport à l'agence afin de recevoir mes honoraires. Je dois ensuite prendre plusieurs jours de congé pour

soigner une infection covidienne avant de me remettre au travail. Je vais offrir mes services pour trouver le coupable de son infection à la Covid.

De retour du centre de vaccination contre la Covid-19, une surprise m'attend. Mes amis m'invitent au bistrot pour célébrer le cinquième anniversaire de mon arrivée à St-Jean-D'Épîles. Ils ne le savent pas, mais je deviendrai sexagénaire demain. Le hasard veut qu'il y a toujours 35 ans qui me séparent de Chiquita. Pas moyen de faire gratuitement de rapprochements amoureux. Quant à Hocquet, il ne vieillit pas et demeure un demeuré aux chiens écrasés. Mais, pour la première fois, je n'ai pas à défrayer la note du repas. J'en ai profité avec deux portions de poutine qui pesèrent lourdement dans mon estomac, ruinant mon sommeil.

Des drames désopilants

De retour d'une nuit mouvementée à parcourir le vaste monde de mes rêveries, je me lève du bon pied, le droit. L'autre suit. Une chance, j'aurais pu tomber de Charybde en Scylla. Suit ma routine quotidienne : lire mon journal pour être au courant de tout. Si on me questionne, pas question de donner ma langue au chat surtout que les miens ne mangent que des croquettes. J'apprends qu'aux États-Unis, dans une prison texane, on conduit un brave meurtrier à la chaise électrique. Je ne sais pas s'il est au courant que sa semaine commence mal. Un autre article souligne que plusieurs personnes sont à l'article de la mort suite à une attaque covidienne dans un CHSLD. Une tache sur le bilan gouvernemental.

Un appel de LaPolice fait appel aux services de mon agence pour une tuerie sur la colline parlementaire de Québec. Le drame serait survenu près de la forteresse militaire. Sa palissade et ses hérauts attirent les touristes français au moment même où la pandémie les repousse. Semble-t-il qu'un militaire fou, qui aurait perdu la raison, a fait perdre la tête à

deux de ses victimes qui sont mortes sur le coup. Le tueur, qui avait des idées noires, a utilisé une arme blanche : un sabre servant à sabrer le champagne mais sans aucun bouclier pour se protéger. Je me suis renseigné sur les antécédents familiaux du suspect pour découvrir que si sa mère n'avait pas eu d'enfant, il est probable que ces meurtres n'auraient pas eu lieu. Je me demande si la mère ne devrait pas être accusée de complicité avant le crime.

Je me rends au manège militaire afin de vérifier si le suspect a un passé qui aurait pu alarmer l'armée vu qu'il était armé d'une arme létale. Un général me répond qu'en général, il ne répond pas aux questions des civils. Il spécifie qu'il est véridique d'affirmer que le nombre de morts dans l'armée augmente particulièrement en temps de guerre.

Ayant besoin de ses conseils, je donne rendez-vous à Hocquet dans un restaurant de Québec et nous tenons notre réunion sur le trottoir puisque la pandémie nous en interdit l'entrée. Je me contente d'un petit discours. Il s'agit d'une de mes forces. Quand je n'ai rien à dire, je suis bref. J'ai toujours cru que les discours les moins longs étaient les plus courts. Le restaurateur est venu nous servir. J'ai commandé un café crème sans crème. Il m'a répondu qu'à cause de la pandémie, il n'en avait pas. Il m'a alors proposé un café lait sans lait. Un mariage indigeste. La mise en commun de tous les indices recueillis loin des lieux du crime nous permet d'en arriver à la conclusion que l'assassin est vraiment fou. Si le gouvernement n'a pas les moyens de défrayer les soins en santé mentale, comment fera-t-il pour payer nos honoraires ? Unanimement, j'ai décidé d'abandonner cette enquête peu payante.

Hocquet file le parfait bonheur. C'est la première fois qu'il sort de son village pour participer à une de mes enquêtes. Il ne m'aide pas vraiment mais je ne suis pas obligé de lui répéter les événements pour qu'il puisse écrire ses articles. De retour au village, je

tente de rejoindre Chiquita mais elle est occupée à s'occuper du chef de police qui subit une cure de déstressage. Bordel ! Il faut bien que le bordel du village serve à tout le monde, sans discrimination. Et puis, un chef de police doit veiller à ce qu'aucun client ne maltraite les filles de joie du village.

Batteur de femme

Pas question de jouer les Cassandres en vous apprenant la réussite de ma dernière enquête à moins que ne vous fassiez preuve de scepticisme. Vous n'êtes pas du genre à croire que le Père Noël est un ogre ou un confrère du Père Bouchon. Ce serait la cerise sur le gâteau. Je viens de terminer une brillante filature d'un présumé batteur de femme qui venait d'apprendre qu'il ne pourrait plus prendre sa femme puisque cette dernière s'est fait la malle. Il l'a mal pris. Voici les événements tels que je les ai vécus.

Enfilant mon pardessus, je file le suspect. Au lever du jour, il se lève du banc de parc entouré de plants d'eucalyptus où il a passé la nuit, tel un itinérant. Il se dirige vers son domicile fixe, grimpe l'escalier en colimaçon et pénètre dans son logement. Quelques minutes plus tard, une valise s'extirpe dudit logement, accompagnant une dame possiblement en fusil (le calibre du fusil n'est pas spécifié). Je demeure aux aguets, immobile telle une statue sur son socle pendant huit heures espérant que le suspect refasse apparition. Il ne le fait pas. Je décide courageusement de prendre une marche, puis quelques marches, ce qui me conduit au haut de l'escalier. Je n'ai aucun mandat m'autorisant à démolir la porte mais celle-ci me facilite la tâche, n'étant pas fermée. Aucun boum révélant mon intrusion. Je pénètre dans l'entrée à pas de loup enlevant mes souliers afin de ne pas salir le tapis, pour me rendre compte qu'il n'y a pas de tapis. Je hèle le suspect qui ne me répond pas. Cela m'offusque décuplant mon sens d'observation. Sachant que sa présence n'est pas absente, je me rends dans la chambre à coucher. Je le

vois, bien étendu dans le lit, tenant avec sa poitrine un couteau de boucher laissant couler une rivière de sang. Il n'a pu l'essuyer, ses mains étant reliées par des menottes aux montants du lit et les pieds ligotés au pied de ce dernier. On lui a aussi énucléé les yeux qui pendent hors de leur orbite. Il ne peut plus voir la scène du crime ni ses poissons rouges dansant un lent tango dans leur aquarium. Ne pouvant rien pour la victime, je retourne sur mes pas en prenant soin de remettre mes chaussures. Autre randonnée dans l'escalier et retour en auto vers le bureau. Une enquête facile qui mène à une conclusion évidente : un suicide.

La Poule Mouillée fait peau neuve. La maquerelle a pris sa retraite et Chiquita hérite du poste. Elle décide alors de racheter le fond de commerce du bordel même si elle a peu de fonds en banque. Heureusement que le gérant de la banque connaît bien Chiquita, la fréquentant hebdomadairement. En retour de son silence, il accepte de fournir à Chiquita la somme nécessaire à l'achat du bordel. Sera-t-elle moins fréquentable ?

Une fausse nouvelle

Ma mère, dont je ne sais pas où est son âme, me disait à tous les soirs en venant me border : "fais de beaux rêves." Voilà la racine des fausses nouvelles. Si vous aviez connu ma mère, vous auriez su que l'entrée en matière de ce texte sonne faux et tourne en rond. Ma mère n'a jamais prisé border ses enfants ce qui ne m'empêchait pas de gamberger à de beaux rêves. J'ai donc vécu de très nombreuses nuits à faire des cauchemars ce qui a nui à mon sommeil du juste.

La vieillesse ayant fait son nid dans mon corps, je profite de l'intervalle entre deux jours sans enquête pour imaginer les rêves que j'ai manqués dans ma jeunesse. Souvent, je me retrouve dans la peau d'un détective privé, un demi-sel dans la famille des détectives de fiction. Dans mes rêves, de magnifiques femmes m'enlacent et avec qui je deviens

grandiloquent. Mon sexe flasque se redresse sans chercher à s'esquiver. À mes côtés, l'orchidée perd de sa magnificence. Malheureusement, l'aube cognant à ma porte (la sonnette d'entrée étant toujours hors d'usage), je me réveille, boudiné dans un slip trop étroit, pour accueillir une nouvelle journée. Mes chats se tiennent à mes côtés faisant l'âne pour avoir du son et m'invitent à lire sur mon cellulaire un nouveau message secret (puisque je ne l'ai pas encore lu). Il concerne un fait énigmatique qui se serait déroulé pendant que je rêvais. Une femme aimait tellement les films policiers qu'elle aurait passé toute la nuit à visionner une série de tueurs en série sur Netflix. N'ayant pu se réveiller au matin, vu qu'elle n'avait pas dormi, elle se rendit quand même au travail, dans sa cuisine. (On apprendra plus tard qu'elle fait du télétravail). Trois heures plus tard, son écran d'ordinateur la voit devant lui, la tête reposant sur son corps affaissé. Elle serait morte de fatigue. Elle aurait partagé sur Twitter qu'un tueur la poursuivait. Elle deviendrait sa treizième victime. Un chiffre malchanceux. On me demande de vérifier la véracité de ce récit. Prenant mon courage à bras le corps (seul câlin que je puisse me permettre en ce temps de pandémie), je m'inscris à Twitter. Ce site est infecté de fausses nouvelles provenant d'un type dont le nom me rappelle quelqu'un, un certain président américain, ami d'Élon Musk. Je retrouve miraculeusement le tweet de la dame en question dont le nom m'est inconnu puisqu'elle ne l'a pas dévoilé. Je me rends chez la dame, la réveille mettant fin à son rêve et mes chats me lèchent le visage, mettant fin au mien.

Une journée de repos bien mérité. J'en profite pour lire un article de mon ami Hocquet dans La Dépêche. M. Lecocq lui avait demandé de couvrir la cavale de plusieurs vaches laitières. L'article se lit comme suit :

En cavale

Notre journaliste Hocquet se trouve à St-Sévère où se déroule un drame comique.

L'action débuta à la brunante du 22 juillet alors que Gertrude, une grassouillette vache laitière, pénétra inopinément dans l'étable et aperçut son cavalier, Starbuck, monter Églantine la petite nouvelle en lui susurrant des *Je t'aime* à n'en plus finir. Cette dernière implora Gertrude de ses grands yeux tristes. "Ce n'est pas de ma faute." dit la génisse en gémissant. Starbuck quitta la scène les queues entre les jambes, penaud mais non repentant bien qu'il en ait pris pour son rhume. Il savait qu'il venait de perdre Gertrude mais, ne dit-on pas qu'une de perdue, dix de retrouvées ?

Gertrude décida de se venger. Elle consacra sa nuit à ameuter ses congénères taures les incitant à faire la grève du lait. Elle invoqua que la situation allait de mal en pis. Au lever du jour, elles furent 26 à lever le camp. Profitant que la porte de la clôture se trouvait béante, elles prirent le champ au chant des geais bleus.

Le soir venu, elles se retrouvèrent au milieu d'un champ de maïs grand comme 10 terrains de football. Cette nourriture fraîche et naturelle invita le troupeau à y élire domicile.

Pendant ce temps, Starbuck n'osa dévoiler ses torts au cultivateur en révélant la raison de la fuite de ses taures ; un péché qu'il ne confesserait qu'au curé Bouchon. Le cultivateur, aux abois, partit avec son chien d'arrêt qui aboyait sans arrêt. Ils cherchèrent les bêtes toute la nuit sous un ciel étoilé alors que la noirceur nuisait à leurs recherches.

Les jours et les semaines passèrent alors que Gertrude et les siennes se trouvaient au paradis. Un enfer pour les cultivateurs du village. Ceux-ci demandèrent l'aide de leur syndicat qui prit une semaine pour demander un avis au Ministère de l'Agriculture. Ce dernier affirma qu'un tel problème ne relevait pas de son incompétence. Les cowboys du célèbre Festival de Saint-Tite lancèrent une battue sans succès. Que faire ?

La journée commence tôt, en cette fin de novembre, dans le rang Saint-François-de-Pique-Dur. J'y circule présentement en voiture apercevant quelques vaches paisiblement installées le long de la route. Prenant mon courage à deux mains et mon cellulaire de l'autre, je rejoins le propriétaire des vaches en lui indiquant leur repaire. Il me conseille d'attendre quelques jours afin qu'elles retournent d'elles-mêmes à leur étable puisque la nourriture commence à manquer et qu'un manteau de neige recouvre déjà le sol.

Les évadées songent d'ailleurs à reprendre leur vie antérieure et Gertrude à pardonner à Starbuck. Elles n'ont pas oublié la chaleur de leur étable malgré ces cinq mois de cavale. Retourneront-elles au bercail ? À suivre dans une prochaine édition.

Je déteste quand une enquête n'aboutit pas. Il faudra que j'en glisse un mot à Hocquet. Mais je n'ai pas le temps. Ce midi, je rencontre ma psychologue pour la cinquième fois. Grâce à ses conseils je vais me débarrasser de ma claustrophobie, mon seul défaut, selon moi. Adeptes de Freud, il me demande de remonter dans mon enfance pour détecter la source de ma phobie. Elle passa rapidement sur ma période intra-utérus qui ne serait pas une source crédible. Pourtant, moi j'avais hâte d'émerger de ma mère.

Une glacière chaleureuse

Il était une fois un magnifique garçon aux cheveux blonds bouclés qui, profitant de ses vacances préscolaires, (à peine âgé de quatre ans) s'amusait à jouer à la cachette avec ses trois copains. Des amitiés incroyables imposées par l'absence de concurrence. Ils n'étaient que quatre gamins dans ce bled perdu aux frontières du village. Jeunesse heureuse où on apprivoisait à la dure la pauvreté. À cette époque, les enfants savaient vivre à l'extérieur sans craindre les étrangers. Il faut dire qu'aucun d'eux ne parcourrait les chemins de terre. Même le Père Noël ne s'y aventurait pas. L'histoire débute un mardi matin dès le départ des vieux pères pour l'usine. Le jeune Jenquet raconte.

__J'étais attiré par l'arrivée de la modernité dans notre cuisine. Un frigo tout neuf trônait dans la pièce, conservant miraculeusement les aliments au froid sans qu'on soit obligé d'y mettre de la glace. Évidemment, pour lui faire place, mon père avait mis la glacière sur le perron arrière, espérant la vendre. Malheureusement, Kijiji n'existant pas encore, le meuble y demeura soumis aux caprices des nuages et aux fientes des pigeons. Je me souviens très bien de son apparence et si j'avais eu un téléphone intelligent, j'aurais pu prendre une photo et l'inclure dans mon histoire. Elle était construite en bois et comportait deux parties superposées. Le compartiment du haut était conçu pour recevoir un gros morceau de glace, d'un poids d'environ 30 livres qui, en fondant, envoyait de l'air froid dans la partie du bas, où était placée la nourriture.

Je jouais dehors et je devais trouver une bonne cachette pendant qu'un ami, les yeux fermés et la tête appuyée sur un tronc d'arbre, comptait jusqu'à 10 (maximum qu'il savait compter). Dénicher un endroit sûr et pouvant me mettre à l'abri des regards n'était pas aisé. Je m'introduisis à l'intérieur de la glacière. La porte bien fermée m'a procuré une cachette introuvable. C'était la première fois que je l'utilisais pour me soustraire aux regards d'un chercheur mais personne ne m'avait mis au courant que la porte ne s'ouvrait que de l'extérieur. C'est ce qui arrive quand on n'est pas expert en glacières. Ce jour là, j'ai gagné vu qu'on ne m'a retrouvé qu'une heure plus tard. J'ai alors su qu'on pouvait avoir chaud dans une glacière. Mon petit doigt me l'a dit! Mais trop tard. Je peux donc dire Il était une fois... parce que je ne m'y suis jamais caché par la suite. Pas par peur, mais parce que la glacière a été vendue. Depuis, je souffre de claustrophobie ce qui limite mes présentes enquêtes. Bien oui, Jenquet a déjà eu quatre ans.

CHAPITRE 5 : RÉMINISCENCES

Hocquet a demandé à Wikipédia de m'inscrire dans ses pages. Il souhaite que mes exploits et ses propres articles soient partagés mondialement. Il s'est fait passer pour mon frère jumeau chargé de rédiger ma biographie. Un gros problème surgit. Il parle de jumeaux et de frères alors qu'en réalité plus de 30 années nous séparent et que nous n'avons pas les mêmes parents. On ressemble aux Dupondt dans Tintin : ni frères ni jumeaux. Même Hergé publiait de fausses nouvelles. Oui, Dupondt est bien orthographié. Mais comment reconnaître un mot mal orthographié dans le Larousse ? Voici comment Hocquet décrit ma naissance dans Wikipédia : La vie de Jenquet commence le 1^{er} juillet 1945. Date mémorable pour lui puisque, pour la première fois, il met le nez (et le reste de son corps) hors de sa génitrice. Il émerge en homme, blanc et tout rose. Tout pour réussir sa vie ! On date alors le début de l'existence jenquetoise, ce qui est faux puisqu'il existait sous forme embryonnaire depuis déjà 37 semaines. Et oui, il aurait dû naître un 24 juin, fête du Québec. Premier conflit avec sa mère qui a préféré attendre à la Fête du Canada pour accoucher. Pour se venger, il deviendra indépendantiste.

Pas facile de résumer l'enfance de Jenquet. Tout se joue avant cinq ans, dit-on. Il consacre une première année de dépendance à remplir ses couches et à vouloir, en vain, téter les seins de sa mère. S'ajoutent quelques mois dédiés à l'apprentissage de la marche quadrupède puis bipède. Il développe également ses talents d'orateur, passant du areu au babillage puis aux gazouillis. Les mots deviennent fluides. Pas question d'avoir un chat dans la gorge. Une chambre pleine de jouets et des parents qui lui laissent la liberté d'explorer tous les recoins de la maison en feront un spécialiste du débusquage d'aventures et de découvertes. Il souhaitait tellement voler de ses propres ailes qu'il a fait

une première tentative de libération dès l'âge de 13 mois. Placé devant une grande fenêtre invitante, il a enjambé la bassinette, poussé la moustiquaire, évité un parapet inexistant et, comme un oiseau, il s'est envolé. Son premier vol a connu le même sort que celui d'un oisillon. Il est tombé au sol. Une vraie tuile. Il n'aurait pas dû faire cette tentative à partir d'un deuxième étage, à quelques centimètres d'une gouttière rouillée et pendante. Premier apprentissage : un crâne peut se fracturer. Il a alors passé le reste des vacances d'été à l'hôpital.

Précoce, Jenquet flirte avec sa petite voisine de quatre ans, Renée Tousignant. Un amour des plus platonique qui se terminera par une séparation douloureuse. Quelques jours avant le début de l'année scolaire, les parents de Renée décident de changer de ville et la petite, contre toute attente, opte pour les suivre. Mademoiselle Grenier, sa première maîtresse d'école est gentille, cela lui plaît. À cette époque, les maîtresses étaient très jeunes. Donc dans toute leur beauté (quand elles étaient belles, on exclut donc mademoiselle Pontiac, sa deuxième maîtresse). Pendant ces années, il comprend qu'il suffit de bien écouter pour apprendre et de cadénasser sa bouche pour ne pas se faire intimider. Il y fera ses premières recherches : trouver le sens caché des mots et sa place dans les rangs des élèves. Il deviendra un grand enquêteur débusquant tous les mystères qui lui seront confiés.

Timide en faisant connaissance de sa première maîtresse, Jenquet revient à la maison avant la fin de sa première journée d'école. Il s'est même perdu sur le chemin du retour. Une caractéristique qui deviendra permanente. Pas facile l'école. Pas besoin de faire beaucoup d'effort pour ne rien apprendre. La journée commence par quelques prières tirées du Nouveau Testament. Puis, on apprend à devenir un homme de lettres... Au

moins 26 qu'on doit bien écrire et bien former. Une fois les mots bien écrits, il faut apprendre à les lire.

Âgé de huit ans, Jenquet fait une découverte étonnante. Un nouveau meuble trône dans le salon de ses parents : un téléviseur. Il comprend rapidement son usage y apprenant tous les mystères de la vie via les westerns américains. Son cœur bat la chamade en voyant quelques chastes étreintes d'acteurs malhabiles. Un stand up comique américain l'aurait fait rire à gorge déployée s'il avait compris la langue de Shakespeare. Évidemment, il regarde ses émissions tout en dégustant un repas préparé par sa mère : une omelette western (Note de l'auteur, avant qu'on m'en exige la recette : cette omelette se compose de trois œufs violemment battus, lait et fromage. Une fois cuite, on ajoute des lanières de poulet ou de jambon). Jenquet en profite pour résoudre sa première énigme en démontrant que l'œuf est venu avant le poulet dans cette recette.

Une première enquête

Wikipédia nous apprend aussi que Jenquet profite de son adolescence pour épier les représentants du pape qui lui enseignent au séminaire. Enfin ! Une première mission importante. Il y consacre trois longues années avant de conclure que la prêtrise ne fait pas partie de son plan de carrière. Il met alors un bouchon sur cette voie de sortie. À l'âge de 14 ans, il pousse la curiosité jusqu'à expérimenter un épisode de mort clinique en tentant de se suicider et faisant un tour dans le tunnel. Il voulait savoir si Dieu existait donc, il est allé vérifier. Cette tentative de quitter la Terre constitue un autre échec pour lui. Il en revient annonçant que Dieu n'existe pas et qu'il n'y a pas de lumière au bout du tunnel.

Wikipedia exige plus de concision et de célérité dans la bio de Jenquet. Hocquet s'exécute : Jenquet est diplômé en sciences politiques, fut marié quatre fois, a engendré

une seule fille, a occupé cinq fonctions et a pris sa retraite comme professeur à l'âge de 55 ans. Depuis, il rêve de résoudre des enquêtes. Voilà pour la concision !

Le facteur me livre une lettre inattendue. Mon gouvernement augmente mes revenus de pension en me signifiant que je suis officiellement un retraité ayant droit à sa pension. 65 ans bien sonnés. Je suis sonné. Je n'ai pas vu les ans passer. Heureusement, Chiquita n'a toujours que 35 ans de différence avec moi. Ce matin, elle m'annonce qu'elle ne se consacre plus qu'à la gestion de son bordel et me présente une nouvelle venue : Vénus. Une jeune nymphette de 20 ans qui complète son groupe de prostituées, euh ! De masseuses, à La Poule Mouillée. Je prends un coup de vieux. Mais je n'ai pas le temps de m'apitoyer. Hocquet m'attend à La Dépêche. Je lui ai promis l'exclusivité d'une de mes célèbres enquêtes.

Un départ non désiré

Désiré Labrosse, après avoir bu comme une éponge, se réveille avec un mal de bloc terrible. Il regarde à sa gauche afin de caresser sa compagne d'un soir. Elle a disparu. Ce n'est pas une compagne du matin. Il n'y a plus que son chat tigré. Il aurait préféré commencer sa journée sur une meilleure note que celle qu'il trouve sur sa table de nuit. Aucun merci pour les 200\$ qui s'y trouvaient. Difficile de digérer un tel affront. Dès 9 h 05, il prend rendez-vous avec moi. Une rencontre est prévue au Jardin des Tilleuls pour le vendredi suivant. En voici un bref résumé.

Jenquet : Bonjour M. Labrosse. Quel est votre problème ?

Désiré : Il y a trois dodos, je me suis permis quelques excès et en tentant de me lever, je n'ai pu le faire. Mon corps refusait de se tenir à la verticale au moment même où les murs se mirent à danser. Je me suis alors souvenu que j'avais oublié les quelques instants passés avec une escorte. À mon réveil, je croyais ma dernière heure venue. Je me suis

empressé, lentement, de téléphoner au 911 qui m'a référé au 811 qui m'a mis en contact avec une clinique de médecine familiale. Comme je n'ai plus de famille, on a transféré l'appel à un centre d'appels de médecins itinérants qui font des visites à domicile. Je l'ai reçu le soir même.

Jenquet : Vous m'avez appelé parce que vous vous sentiez menacé. Pour l'instant, je ne constate pas de dangers imminents.

Désiré : Quand le médecin est arrivé, je me croyais à l'article de la mort. Je lui ai raconté ma déception amoureuse et le prix qu'elle m'a coûté. Il a diagnostiqué un problème de cœur couplé à une situation érectile difficile et un ralentissement des fonctions du foie une fois toutes ces bières ingérées.

Jenquet : Rien dans ces propos ne relève de problèmes dangereux.

Désiré : Le médecin m'a annoncé qu'il trouvait triste que je doive quitter cet appartement à la fin du mois. Je ne me pensais pas au seuil de la mort. Je ne dors plus depuis ce temps. Si ce n'est pas un problème existentiel, qu'est-ce que c'est ?

Jenquet : Je vais rencontrer ce médecin afin d'avoir l'heure juste sur la question.

Quelques jours plus tard.

Jenquet : M. Labrosse, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

Effectivement, vous devrez quitter votre logement dans la quinzaine. Le médecin étant propriétaire de l'édifice, il en reprend possession pour y loger sa fille bien-aimée. Cette dernière a mentionné qu'elle a passé récemment une nuit dans ce logement plus accueillant que son locataire. La bonne nouvelle concerne votre santé qui est excellente et le demeurera si vous réduisez votre consommation d'alcool et surveillez mieux vos fréquentations féminines.

Chiquita pouffe de rire en lisant cette histoire dans le journal. Elle se garde bien de dire que cette escorte travaille pour elle depuis peu. Il s'agit bien de Vénus.

Le vol du bourdon

Une affaire des plus compliquée vient d'échoir sur mon bureau. On me demande de résoudre le vol d'un bourdon. Hoquet offre de m'aider. Il se dit expert en bourdon depuis qu'il s'est fait piquer par des guêpes. Quand le bourdon perd son dard, il meurt. Il me confirme aussi que le bourdon n'est pas le mâle de l'abeille. J'arrête ce verbiage en lui ordonnant, avec quelques sacres, d'occire ces intrus piqueurs. Peu fier de moi, je me rends à l'église afin de me confesser au curé Bouchon lui expliquant que la cause de mon ire était le vol du bourdon. Comme pénitence le confesseur me demande de faire l'amour et non la guerre aux insectes. Puis, il se lève subitement et me demande d'aller vérifier s'il s'agit du bourdon de son église. Je demeure coi. Quoi ? Quel bourdon ? Il y a sûrement quelque chose qui cloche. Le Père Bouchon m'explique alors que son bourdon est la plus grosse cloche du clocher, celle qui a un son grave. J'y grimpe et constate que le bourdon s'y trouve. Il y a même un nid de guêpes qui lui tient compagnie. J'en déduis qu'il n'a pas été volé. Je quitte la compagnie des guêpes et celle du curé. Il faut que je réfléchisse. Rien de mieux qu'une petite marche de un kilomètre sur le chemin principal du village pour mettre de l'ordre dans mes idées et résoudre le vol du bourdon.

Je me procure un bâton pour la marche. J'en trouve un extraordinaire. Il est ferré à sa base et surmonté d'une gourde remplie d'eau. Les pèlerins s'en servent comme soutien et comme arme blanche (ici elle est brune) contre les indésirables. Bien équipé pour la petite randonnée, je pars. Un compagnon de marche me souligne que ce long bâton se nomme un bourdon. Je découvre ainsi que le bourdon n'a pas été volé puisque je le tiens bien en main. Quelle bourde j'aurais fait en marchant autant de kilomètres pour résoudre

un vol inexistant. Par contre,que je résolve cette affaire. (Note aux lectrices: si vous avez remarqué qu'il manque des mots dans la phrase précédente, c'est volontaire. Cela se nomme un bourdon. Et si cela vous rend mélancoliques, dites-vous que vous avez le bourdon). Cela ne change rien à mon enquête. Hoquet résout finalement le mystère aidé miraculeusement par Euterpe qui lui susurre à l'oreille que *Le vol du bourdon* est en clé de fa et fut composé par Rimsky-Korsakov. On ne dira plus que Hoquet ne connaît pas la musique.

J'organise un petit souper à La Pointe du Couteau en compagnie de Hocquet, Chiquita et Vénus. Une façon d'implorer la maquerelle de me conserver comme client sans offusquer sa nouvelle recrue. Elle refuse. Si je veux du sexe ce sera dans sa chambre. Oui ! Je n'aurai qu'un corridor à traverser. Vénus est déçue. Elle espérait avoir un client régulier. Je lui présente le tenancier du bistrot qui est ravi de trouver une nouvelle jeune prostituée. Je viens de me sauver un repas qui sera offert gratuitement par la maison. La soirée se termine dans la joie. Les filles de joie s'en donnent à cœur joie au rez-de-chaussée alors qu'à l'étage j'expérimente ma première relation sexuelle gratuite avec Chiquita. Puis, je reviens dans ma chambre pour dormir avec mes chats.

Grèves sur la grève

Il fait noir autour de moi. La nuit m'entoure. Aucune fenêtre dégagée pour permettre au monde extérieur de laisser pénétrer les rayons de la lune dans mon antre. Je sens qu'il y a quelque chose qui cloche puisque mes deux chats sont gris. Pas commun pour des siamois. Je tâtonne sur ma table de nuit qui ne me sert jamais de jour et y recueille mon

cellulaire afin d'en utiliser la fonction lampe. La lumière fuse et mes chats reprennent leur robe d'origine. Un message apparaît. J'ouvre la messagerie pour le lire. Un message émerge d'outre-tombe. Mon cœur palpite. Est-ce ma fille qui cherche à communiquer avec moi ? Je dirige le rayon de lumière vers la toile la représentant. Ma fille en peinture demande mon aide. Voilà que je parle à une peinture par numéros que j'ai peinte moi-même. Un autre de mes talents.

Selon ce message, un certain Disney s'est emparé de personnages de contes pour en faire des films distribués sur une nouvelle chaîne télévisée demandant des frais d'utilisation. Pourtant, aucune redevance n'est versée aux héros de ces histoires. Tom et Jerry prennent la tête de grévistes se déroulant le long de la grève de la Seine. Une scène inédite. Tom, ce magnifique chat gris, s'amuse à poursuivre une souris : Jerry. Les deux comparses n'apprécient pas qu'ils doivent oeuvrer ensemble à résoudre des conflits impossibles. À côté d'eux, je rencontre Pinocchio qui manifeste sa colère, pancarte à la main. Il n'accepte pas qu'on présente un nouveau dessin animé intitulé *Our Cartoon President*. Ce héros ment plus que lui sans que le nez lui allonge. Frère Jacques manifeste son opposition à l'utilisation des comptines sans verser de droits d'auteur. Blanche-Neige discute avec Chaperon Rouge sur la place faite aux femmes dans les contes. Lapin Blanc ne comprend pas pourquoi on l'associe aux œufs de Pâques alors qu'il ne pond pas. Le loup refuse de jouer avec la Poule Rousse qui cherche ses œufs enterrés avant même que sa descendance n'éclore. Les griefs s'accumulent.

Mes chats redeviennent gris au moment où la lampe s'éteint. Ma fille disparaît enveloppée par la noirceur de la nuit. Le cellulaire retrouve sa place, mon corps son lit alors que le sommeil efface mon dernier vœu, celui de me rendormir rapidement.

Comment un cerveau peut-il générer de tels rêves ?

Un moineau assassiné par une coccinelle

Bien installé devant ma fenêtre je porte fièrement des jumelles aux yeux afin de vérifier le sexe des oiseaux qui viennent grignoter dans mes mangeoires. Google m'a appris que les moineaux consomment essentiellement des graines et des insectes en particulier les coccinelles dont ils sont de grands consommateurs. Cet été, le moineau s'est moins montré le moineau à l'extérieur de son nid. On l'a donc vu perdre du poids.

L'histoire que je vais vous raconter est véridique et j'ai pu le constater à travers mes propres lunettes propres. La semaine dernière, alors que le soleil était au zénith et que je lisais La Dépêche, un moineau, dont le nom m'est complètement inconnu, a décidé de s'aventurer hors de sa forêt protectrice. Le dit moineau s'envola donc vers le nord en suivant fidèlement une signalisation inexistante à la recherche d'un bon repas. Survolant l'autoroute, il recherchait les coccinelles qui pullulaient sur cette route.

Pendant ce temps (en parlant du temps, il était ensoleillé), Vénus, profitait des derniers rayons de soleil de l'été pour se pavaner au volant d'une voiture rose qui faisait les yeux doux aux autos rencontrées. Il faut savoir que cette dernière avait enjolivé sa voiture de cils surplombant ses phares. Je rappelle aux lectrices qu'une route est le meilleur endroit pour qu'une voiture fasse des rencontres. Voilà pourquoi un petit maquillage s'avère nécessaire. C'est donc à pleine vitesse (disons 80 km/h) que Vénus se dirigeait plein sud. Au km X (afin de ne pas attirer les curieux sur la scène de l'accident), le moineau vit de loin une belle coccinelle qui s'amenait innocemment vers lui. Plus elle s'approchait, plus l'appétit de notre héros grossissait. La coccinelle aussi. Le moineau ouvrit grand la gueule voulant, d'une seule bouchée, ingurgiter un tel délice pour se sustenter pendant plusieurs semaines. Il frappa la coccinelle de plein fouet. À peine une vilaine chiure dans le pare-brise servira de preuve de l'impact sur cette belle Volsks. Aucune écorchure pour la

voiture. Le moineau n'aura pas de funérailles. Mais une corneille, passant par là eut droit à un repas chaud et gratuit. Voilà un moineau que je ne pourrai plus admirer de ma fenêtre. Heureusement que Vénus me fit le récit de son décès.

Le fabuleux destin de

Chiquita n'en revenait pas de lire dans le journal qu'on avait identifié le voyeur qui, avec ses jumelles comme complices, scrutait un couple dénudé aux prises avec une attaque de bourdons. Selon le journaliste, il s'agirait du célèbre détective Jenquet qui, interviewé, a donné sa version des faits. On y lit...

"Assis dans ma chambre ce lundi de printemps, je profite d'une pénurie d'enquêtes à enquêter pour m'adonner à l'observation des oiseaux gazouillant dans le parc en face de chez moi. L'inaction se passe lentement en face de l'hôtel alors que mon regard traverse la fenêtre. Je rêve au petit poulain que j'avais possédé dans mon enfance. Soudainement, un brouhaha me ramène à la réalité. Les temps sont durs pour les rêveurs. Quel beau spectacle que ce couple sortant d'un bosquet d'aubépines. Je me rapproche de l'action grâce à mes puissantes jumelles et aperçois une dame en colère. Elle émerge du boisé. Je sors et cours en sa direction. Je détecte une tentative d'une possible agression sexuelle. Je rejoins la superbe femme au décolleté généreux, minijupe courte et talons hauts. Elle s'approche de moi et me dit : "Je veux porter plainte contre mon ami de cœur sans cœur." Au son grave de sa voix et à sa pomme d'Adam marquée, je devine rapidement que la belle est en fait un homme transgenre. Je ne perds pas mon sang-froid, ayant le sang chaud et je m'applique à prendre le témoignage de la dame-homme sans la présence d'aucun témoin autre que le mâle-mâle qui l'accompagne dans sa course. "Que s'est-il passé, madame ? ", lui demandais-je. "J'ai été agressée. Regardez !" Elle dégrafe d'un coup sec son décolleté humide et me montre une paire de simili-seins en silicone dont le

gauche se dégonfle lentement. Mes yeux pointent dans la vallée des deux siliconés." Il a voulu crever mon sein !", hurle-t-elle. Ne reculant devant rien, je m'avance et approche l'œil droit du sein gauche, l'examinant sur toutes ses coutures (je constate en passant que la cicatrice de l'opération n'est pas bien réussie). Sur ce sein, en effet, des traces de piqûres sont apparentes provoquant l'expulsion de l'air et les pulsions de mon cœur. Poursuivant ma prospection, l'œil gauche pointe vers le sein sain, le droit. Aucune dent n'y a laissé de marques. La plaignante, piquée au vif, a raison de se plaindre. Il reste à trouver le coupable. Je demande aux seins dépareillés de se recouvrir, question de pudeur. Le petit ami enguirlande son accusatrice protestant de son innocence (à lui). Il tient dans sa main adroite le coupable du désastre : le dard d'un bourdon trop entreprenant. Je vérifie que ce dernier s'ajuste parfaitement dans la plaie en m'obligeant à soutenir le sein crevé. Le copain, en voyant la scène, a le bourdon. Plus question de baiser dans les boisés."

Hocquet est estomaqué en apprenant que je serai absent de ma chambre pour toute une semaine. Non pas que ma présence lui soit chère, mais il se voit confier la garde de mes chats. Sûrement dû à une erreur d'identité, Interpol me demande d'éclairer sa lanterne et de résoudre un crime s'étant déroulé en Grèce. On a vérifié discrètement mon CV qui se trouve sur le disque dur de mon ordinateur. CV dans lequel on m'apprend que j'ai appris le grec au séminaire.

CHAPITRE 6 : JENQUET S'INTERNATIONALISE OU PAS

Un crime parfait

En arrivant à Athènes, je décide de parler la langue du pays en utilisant mes rudiments de grec ancien. On me confie une enquête spéciale relative à un meurtre non résolu. Cela

tombe sous le sens : une fois le meurtrier connu, je n'aurai plus à le rechercher pour le mettre sous les verrous. Le gendarme responsable de l'enquête, comprenant le français, me prie d'utiliser ma langue maternelle en neutralisant l'usage du grec. Voilà comment un pays perd l'usage de sa langue. J'en suis absolument certain, le subissant dans mon futur hypothétique pays, le Québec.

Je constate que même en Grèce on reconnaît que je suis un spécialiste des causes perdues et eux, ils étaient perdus avec leur cause en cours. On m'explique qu'ils ont un cadavre sans bras sur les bras ce qui les empêche d'obtenir les empreintes digitales du plaignant qui a reçu 13 projectiles d'arme à feu, le dévisageant. Vraiment pas un chiffre chanceux. Sa nudité ne permet pas de retrouver ses papiers d'identité. La radiographie de la dentition n'apprend rien de nouveau puisque la victime porte deux dentiers mis au clou sans ticket pour identifier le receveur. Inconnue de tous les villageois de ce village de 3,2 millions habitants, son identité sera difficile à identifier. Je fais la liste de toutes les personnes qui pourraient avoir des motifs raisonnables d'en vouloir à cet homme. J'arrête après 850 noms, l'éditeur ne me permettant pas d'imprimer trop de pages, évitant les rapports trop épais. Une enquête minutieuse qui aurait pris deux chapitres et plus de 3000 caractères m'a convaincu que chacun avait un alibi solide. En toute solidarité avec mes confrères enquêteurs grecs, je leur présente mon rapport en les félicitant d'arriver aux mêmes conclusions que moi. On vient d'élucider un crime parfait sans coupable.

Je profite de mon séjour au pays de l'olympisme (ici les y sont à propos) pour assister à un combat de lutte gréco-romaine. Je pense que c'est le romain qui a gagné sans lustre. Une enquête peu dangereuse qui a encore prouvé qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. Je remercie Corneille pour avoir mis cette belle maxime dans la bouche de

Don Rodrigue à la page 36 (ou à une autre, selon l'édition) du Cid. Ce qui me décide à revenir au Québec.

Un retour sans triomphe à St-Jean-D'Épîles. Je retrouve mes deux chats et la chatte de Chiquita. Mon aventure grecque n'a trouvé écho dans aucun journal ce qui m'oblige à adresser un court compte-rendu à mes amis. Chiquita profite de notre rencontre pour annoncer fièrement qu'elle vient de franchir ses 35 ans. Cela me fait vieillir. Je vais moi-même rejoindre les septuagénaires. Quelques instants plus tard, Vénus nous rejoint, en compagnie d'un jeune gringalet qu'elle nous présente comme son frère Hermès. Sans emploi, il se cherche du travail pour l'aider à partager le logis de sa sœur. Hocquet lui propose de venir travailler à La Dépêche.

Nouveau venu

Le lendemain matin, Hermès se rend au journal La Dépêche. Il se présente au directeur M. Lecocq, lui offrant ses services à titre de journaliste d'enquête. Sa demande d'honoraires se limitant à la possession d'une carte de journalisme et un minimum de salaire, le journal accepte et lui refile ladite carte de presse avec presse. Un trésor pour Hermès. Tintin n'a qu'à bien se tenir. Milou devrait aussi s'inquiéter puisque notre reporter commence aux chiens écrasés, poste devenu libre depuis que Hocquet se consacre aux affaires sérieuses. Aucun article lors de sa première semaine. Son travail est entravé par un règlement municipal obligeant les chiens à tenir leur maître en laisse et loin des autos. Filant un mauvais coton, Hermès entend son directeur lui intimer un ultimatum : prends ta plume fontaine et ponds-moi un texte digne de La Dépêche. Hermès commence sa carrière en marchant sur des œufs.

Un défi qu'il s'empresse de relever vu qu'il y a une heure de tombée. Devant son ordinateur, il se met au travail. Deux heures plus tard : rien. Aucun sujet, verbe ou

complément ne lui viennent à l'esprit. Il a le cafard même si aucun cafard ne réside chez lui. Puis une idée de génie, qui ne vient pas de lui, mais de Hocquet, surgit dans son cerveau. Faire appel à un expert en enquête : moi.

Il sait que je réside à l'étage de l'hôtel, Le Repère, facile à repérer. Sa sœur travaille au bordel situé au rez-de chaussée. Un rendez-vous s'inscrit à l'agenda pour la soirée. Une attente qui force Hermès à s'asseoir et à se ronger les ongles. La rencontre a lieu à l'heure prévue. Je fais preuve d'une ponctualité exemplaire facilitée du fait qu'elle se déroule chez moi. Hermès arrive une heure plus tôt ayant pris le temps de s'égarer au niveau du bordel, question de s'assurer de la sécurité de l'endroit. Il le fait via des examens pratiques, que toutes les filles même sa soeur, exigent l'utilisation d'un moyen de protection. Le journal La Dépêche souhaite un topo approfondi sur la rentrée scolaire et confie le dossier à Hermès, son nouveau reporter. Ne voulant pas reporter l'article à plus tard, ce dernier vient me consulter.

L'école buissonnière (version Hermès)

Paralysé devant le sujet à couvrir, Hermès me demande conseil. Je lui suggère de prendre une approche nouvelle pour écrire sa nouvelle. Pourquoi pas une enquête sur les élèves qui se consacrent à l'école buissonnière ? Trouvant l'idée géniale, particulièrement du fait qu'il n'en a pas d'autres, Hermès se souvient d'avoir vu une photo sur le babillard au journal. Un jeune garçon est recherché suite à une fugue, possiblement de Bach. Le hasard faisant bien les choses, du moins quand tout va bien et n'étant pas une poule mouillée, il se lance à sa recherche. Son sujet identifié, plus rien ne presse. Il s'assure qu'aucun écolier n'y apprend des leçons, puis prend le trottoir à la recherche du temps perdu par un élève sans classe.

La photo du fugueur bien en vue dans son cellulaire, il s'élanche dans les rues de la ville, évitant les bouchons et les nombreux nids de poule. La chance lui souriant de toutes ses dents, il retrouve le jeunot marchant sous la pluie, séchant ses cours sous un parapluie pour ne pas avoir à se sécher. Seules ses chaussures Panda prennent l'eau. Feignant de mettre fin à la filature du fainéant, Hermès entre dans un magasin de plumetis qui se trouve fort heureusement devant lui et qui lui permet de surveiller le fugueur alors qu'il papote avec un vieux curé aux allures féminines puisqu'il porte une robe noire. Un gros câlin et une courte embrassade les rendent suspects. Le prêtre se prête-t-il à des jeux d'homos ? S'agit-il d'un dévot venu de Devos ? Point de réponse à ces points d'interrogation. Le pasteur pourrait être le père du jeune. Grâce à une serendipité providentielle, Hermès découvre qu'effectivement il l'est. Le même s'est échappé, en quittant le Père, lui lançant un "Au revoir Papa". Il a à peine le temps de placer la main sur ses yeux pour essuyer ses larmes, constatant, quelques millénaires après Bouddha que les larmes de tous les humains sont salées. Une longue mèche de cheveux roux pendouille sur son front masquant à peine sa peine. Hermès le rejoint et lui prête une épaule consolatrice et une oreille attentive.

Le lendemain, La Dépêche titrera : Un faux fugueur rencontre son vrai père, le Père Deveau.

L'école buissonnière (version Hocquet)

Le journal La Dépêche souhaite un topo approfondi sur la rentrée scolaire et le propose à Hocquet. Ce dernier refuse prétextant qu'un tel sujet est trop élémentaire et par conséquent, un sujet secondaire à traiter. Il laisse le sujet à Hermès. Hocquet propose plutôt une enquête sur les prêtres qui quêtent indûment leurs fidèles tout en étant infidèles

à leur vœu de chasteté. Cette suggestion fait suite à une rencontre inopinée qu'il a fait au bordel La Poule Mouillée sis au rez-de-chaussée de son ami et mentor Jenquet.

Le Père Deveau, un dévot originaire de Devos, y fait hebdomadairement sa visite paroissiale. Évidemment, les filles de joie se font une joie de le ponctionner des produits de la quête sur laquelle Hocquet veut enquêter. À la fin de chacune de ses visites, le membre du clergé s'assure de laisser une onction à la péripatéticienne qui l'a accueilli tout en versant quelques larmes de crocodile pour demander pardon à son Créateur. On constate son manque de sincérité vu que les larmes de tous les humains sont salées et les siennes amères.

Hocquet et moi nous nous rendons au bistrot À La Pointe du Couteau qui se trouve face à mon immeuble. On y mange bien pour pas cher. La poutine nappée de parmesan est la spécialité de la maison. Tout en papotant du beau temps, je conseille à Hocquet la plus grande prudence quand il s'agit de fouiner dans le domaine religieux. On ne sait jamais ce qui va nous pendouiller au bout du nez. Les agapes prennent fin au moment même où le Père Deveau émerge du bordel. Hocquet entreprend une discrète filature. Le temps lui file entre les doigts (l'index et l'auriculaire) jusqu'à ce que le prêtre ne lui indique se savoir suivi en levant le majeur. Hocquet lève le pouce pour lui indiquer qu'il a compris comme un con pris en flagrant délit. Feignant de mettre fin à sa filature, Hocquet se réfugie dans un refuge pour itinérants tout en gardant l'œil droit sur son suspect. Quelques minutes plus tard, le coin de la rue accueille un jeune étudiant parvenant de l'école buissonnière. Il se jette dans les bras du prêtre. "Papa, Papa!", lui dit-il. Un gros câlin et une courte embrassade complètent le tableau. Le jeune sort de son sac d'école plusieurs contenants de pots-pourris qu'il doit vendre pour financer son activité scolaire. Le prêtre lui remet quelques dollars provenant de la charité de ses fidèles. Voilà ce que deviennent

vos dimes données au Père Deveau. Au même moment, Hocquet aperçoit Hermès se dirigeant vers le jeune écolier. Lui volera-t-il son scoop ?

Le lendemain, La Dépêche titrera : Détournements de fonds baptismaux !

Vénus est convoquée au bureau de sa patronne. Chiquita qui, dans un élan de fureur, reproche à sa nouvelle venue d'avoir introduit son frère dans le bordel. Il y aurait foutu le bordel en exigeant des services gratuits auprès de ses filles. Il est devenu persona non grata à moins qu'il ne débourse de sa bourse.

Mission sur le front

La Dépêche n'ayant pas les moyens de dépêcher un reporter au Moyen-Orient demande à Hocquet de couvrir la guerre Israélo-arabe au moyen des réseaux sociaux. Une chance puisque notre reporter est une vraie poule mouillée en ce qui concerne les conflits armés ou non. Tous les journalistes étant sur un pied d'alerte, Hocquet s'assure que son pied droit demeure alerte en cas de fuite d'informations sensibles. Sachant quelle direction emprunter, il prend son chemin de Damas se rendant chez Jenquet qui connaît probablement le chef de la bande de Gaza : une organisation sûrement criminelle tout comme la bande à Bonnot. Évidemment, un détour par le bordel "La Poule Mouillée" s'impose. Qui s'y connaît mieux en explosifs que Vénus, cette femme canon, cette bombe sexuelle ! Un vrai pétard selon ses clients fidèles et érubescents. Il en est quitte pour une explosion de plaisirs.

En voyant mon ami manquer de souffle suite à l'escalade de quelques dix marches d'escalier je lui dis : "Je te trouve un peu enveloppé mon ami. Mais pour un homme de lettres, le physique n'est pas un facteur important. Il suffit de ne pas être timbré du cerveau." Faisant fi de cette remarque frisant la grossophobie dont il n'a pas saisi le sens ni l'essence, Hocquet s'en tamponne le coquillard. Il implore mon aide afin de pondre un

article sur ce conflit lointain. "Jamás", de lui répondre. Ignorant la langue de Cervantes ainsi que ce dernier, Hocquet n'a rien compris

Une guerre de religion se déroule sous ses yeux grâce à Facebook, Instagram et Tik Tok. La meilleure façon d'y comprendre quelque iota consiste à consulter un expert : un curé. Hocquet se rend à l'église de sa paroisse dont il a oublié le nom. L'entrée est gardée par un mendiant aveugle qui, en le voyant venir, tend une sébile de fortune, sa seule fortune d'ailleurs en hurlant : "Vide tes poches pépé." Pas question de grimper aux rideaux face à une telle insulte ni de se départir de quelques dollars réservés pour le tronc qui l'attend dans le transept de l'église. Un don qui servira mieux les dépenses du curé et, qui sait, de son fils.

L'église est vide de tout trucage. Pas de prêtre à l'horizon. Une petite note sur l'autel indique que le curé se trouve au bordel La Poule Mouillée afin d'apporter les sacrements à ses âmes perdues. Hocquet l'a raté de peu. En dernier recours, il recourt à Tik Tok pour obtenir des informations sur le conflit. L'heure de tombée approche et il doit relever le défi imposé par le journal. Un site crédible, dirigé par un brouteur inconnu nommé ChatGPT lui fournit les informations pertinentes sur la guerre. Il constate que couvrir une guerre n'est pas chose facile mais il a le temps. Les guerres durent souvent longtemps.

Vol d'identité

Réunion d'urgence à La Dépêche puisqu'il faut tuer la Une. Une alerte nationale concerne un vol de données personnelles que les citoyens ont prêtées à leur institution financière. La direction demande à ses journalistes de changer leurs mots de passe faisant écho à un vélocé message d'Antivirus. Hocquet modifie le sien pour : «169anna961». Il est certain qu'il va demeurer secret puisqu'il l'a écrit à l'envers. Il aurait pu l'écrire en vers mais cela n'aurait rimé à rien. Passe encore de changer son mot de passe, il faut avoir une grande

mémoire pour le retenir. Croyant que c'était mieux avant la modification, il décide de garder le même pour ses autres applications. Il pourrait aussi se créer un compte Facebook en modifiant sa photo (probablement en plus jeune) et en prenant un nom d'emprunt (surtout pas Donald Trompe). Donnant en plus une fausse adresse et un numéro de téléphone inexistant (s'il en existe), alors il sera certain de ne pas perdre ses données, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

Hocquet profite d'une visite improvisée et imprévue chez moi pour se faire confirmer la pertinence de son mot de passe. Dès son entrée, il hume avec joie les relents d'une tarte au sucre, spécialité culinaire de ma mère, reposant sur le comptoir (la tarte). Il me confie son mot de passe. "Génial !", lui dis-je. Facile à retenir et impossible à déchiffrer. Je vais l'utiliser moi aussi.

Rassuré, Hocquet passe par la maison de passes La Poule Mouillée pour embrasser Chiquita et Vénus qui lui soulignent que «169anna961» est un choix aussi articulé qu'une nacelle mais qu'il ne devrait pas le partager avec personne. Hocquet les rassure. Il n'y a qu'elles, Hermès et Jenquet qui le connaissent. Pas de crainte qu'il l'oublie puisqu'il l'a inscrit bien en vue dans le coin supérieur droit de son écran d'ordinateur. Un petit futé ce Hocquet !

Pas de grèves sur les grèves

Les employés de la fonction publique, les infirmières et les enseignants profitent de leur grève générale illimitée de trois jours pour ne pas travailler. Mais pas question de faire les cent pas sur la plage du Touquet au Pas-de-Calais dont les grèves sont inondées par des tonnes d'eau. Hermès demande à son rédacteur en chef de se rendre derechef en France pour couvrir les inondations. Les finances de La Dépêche ne le permettant pas, il se voit

confier un article sur le régime pédagogique québécois et les conséquences de la grève des enseignants sur les élèves faisant l'école buissonnière.

Impossible de trouver un élève en buissonnière vu qu'il n'y a pas d'école aujourd'hui et que le régime pédagogique ne contient aucune clause échappatoire permettant de désertier les classes. Son article bien en tête et ayant du temps libre, Hermès vient me rendre visite.

Faisant fi des lignes de piquetage et des bancs de neige qui s'assoient sur les trottoirs après une nuit où le ciel a recouvert les rues d'un manteau blanc, il marche allègrement sur un pavé mal entretenu par les services gouvernementaux hors-service pour cause de grève. Arrivé chez moi, une pause obligatoire au rez-de-chaussée s'impose pour une courte visite au bordel La Poule Mouillée. Il reste au sec, l'entrée lui étant maintenant refusée puisqu'il refuse de déboursier. Ses bourses resteront pleines.

La rage au cœur, il grimpe rapidement les marches deux par deux ce qui cause une première chute. Je n'ai pas déblayé mon escalier puisqu'il est à l'intérieur. Toquant à la porte, Hermès pénètre sans attendre que je lui ouvre mon antre. Il est accueilli par deux petits siamois, mes fidèles compagnons d'armes. Ignorant leur existence, Hermès chute de nouveau en voulant éviter leurs griffes amoureuses. Derrière les chats, je me berce devant une cheminée où le feu ne se consume plus depuis l'installation d'un foyer électrique. Tenant à la main des aiguilles à tricoter, je tente depuis des semaines de confectionner un boléro en Fantex rose pour offrir à ma voisine Chiquita. Mais le cœur n'y est pas. De chaudes larmes ruissellent sur mes joues. "NDLR : cette dernière assertion n'a pu être confirmée en l'absence d'un thermomètre pour en prendre la température". La radio joue à tue-tête " L'Amérique pleure" des Cowboys Fringants. Son leader, Karl Tremblay, vient de rendre l'âme à Dieu afin de devenir une étoile filante. Connue de tous mais inconnue de Hermès, Karl aura droit à une commémoration nationale au Québec et à

l'anonymat au Canada anglais. Je regrette amèrement de n'avoir jamais assisté à un de leurs concerts.

Les syndicats fulminent. Leur mouvement de grève est occulté dans tous les médias. La mort d'un seul homme chasse de la place publique les 450 000 grévistes errant dans les rues. Disparues les guerres en Ukraine et à Gaza. Plus de place pour les inondations dans l'ouest de la France. On tue la Une. La Dépêche se consacre à Karl.

Deux heures et quatre verres de bulles plus tard, Hermès me quitte afin de rédiger son article. Dans son empressement, il oublie l'existence des félins se heurtant de nouveau aux chats. Une nouvelle chute sans gravité occasionnée par la gravité.

Je ne peux m'empêcher de rigoler des mésaventures de ce nouveau venu. Je souhaite qu'il s'adapte bien à La Dépêche et qu'il ne cause pas trop de troubles à Hocquet.

On fête chez La Poule Mouillée

Le bordel "La Poule Mouillée" célèbre son centenaire. Un anniversaire que sa tenancière Chiquita, souhaite célébrer avec ses amis et quelques clients triés sur le volet. Hocquet et moi font évidemment partie de la célébration à titre d'amis. Hermès est toujours persona non grata.

Costume d'époque exigé. Hocquet se présente, tel un gandin de 1924 : costume trois pièces, chemise blanche à manches longues et à rayures bleu pâle, col et poignets détachables. S'ajoutent cravate, gilet, veste et un pantalon de golf, des chaussettes montantes et bien sûr des chaussures Derbys à lacets bicolores. Je cherche à le surpasser avec un style Gatsby. (Dans les années 20, un homme ne sort pas sans chapeau, quelle que soit sa forme. L'incontournable est le fedora porté par tous les gangsters). Chiquita et Vénus se gardent bien de nous recevoir en habit de travail causant ainsi une vive déception chez leurs clients qui en perdent leur superbe et leurs illusions. Sont également

invités plusieurs membres du clergé dont le costume d'époque ressemble étrangement à leurs habits modernes. Les soutanes sont intemporelles. Plusieurs politiciens et policiers s'y retrouvent également. Les premiers pour recueillir des votes et les seconds à la recherche de preuves d'un éventuel crime sexuel.

Un cacographe rédige pour l'occasion un historique dont le style incunable laisse des souvenirs immarcescibles sur les années folles de cette entreprise florissante. Les premières putains, puisqu'il faut les nommer sans ambages, affuraient leurs revenus dans un soutien-gorge de marque Junon qui permettait d'aplatir la poitrine puisque les formes androgynes étaient à la mode à cette époque. Nous sommes à des années lumières des seins siliconés qui se passent de brassière pour défier les lois de la pesanteur. Les filles patafioaient les ladres qui ne laissaient aucun pourboire. Sous la férule de Madame X, elles recevaient les clients dans un lupanar miséreux loin du confortable refuge actuel. Les recherches pour retrouver le premier client de 1914 se sont avérées vaines. Pas de veine.

Après la Deuxième Grande Guerre, le maire Jean Drapeau tenta en vain de fermer les maisons closes. Comment peut-on fermer une maison déjà close ? La Poule Mouillée ne fut pas inquiétée grâce à quelques pots-de-vin. (On omet de dire que le chef de police, l'archevêque et quelques conseillers municipaux fréquentaient ce haut lieu de rencontres sociales). Une commission d'enquête conclura que la société doit être ouverte aux maisons closes mais tout en luttant contre les maladies vénériennes. Une décision qui amena une clientèle additionnelle aux bordels : les médecins.

La fête se déroule allègrement. Hocquet et moi n'hésitons pas à faire honneur au champagne sans alcool vu qu'il n'y a que quelques marches à gravir pour retrouver nos domiciles fixes qui se situent au dessus du bordel. Nous quittons les lieux sur les 12

coups de minuit laissant les autres invités aux mains expertes de Chiquita, de Vénus et des autres expertes en massage.

Chasse à l'homme

Trois femmes vivaient dans un village. La première était méchante, la deuxième était égoïste et la troisième était menteuse. Elles se trouvaient en ce matin de février devant le cercueil de leur mère. Cette dernière travaillait en secret au bordel La Poule Mouillée et avait accouché de trois filles issues de trois clients irréguliers. Sa disparition est apparue évidente quand Chiquita a constaté l'absence de sa présence pendant toute une semaine. On l'a heureusement retrouvée, malheureusement blessée à mort et, de surcroît, décédée. La cause probable de sa mort proviendrait d'un des 20 couteaux qui transperçaient son corps.

Apprenant la nouvelle, Chiquita s'est alors ruée dans la rue pour me rejoindre alors que je dégustais une poutine à La Pointe du Couteau en compagnie de Hocquet. Connaissant les faibles connaissances des forces policières de la ville, puisque leur chef est un de ses clients, Chiquita me demande de revêtir mes habits de détective et de me lancer dans une chasse à l'homme afin de pincer celui qui a occis sa protégée. L'amitié aidant, j'accepte de relever le défi et prie Hocquet de m'aider.

Nous convoquons une rencontre à l'école du village avec les trois filles. L'aînée, dont la silhouette filiforme laisse présager une carence en vitamines, exige d'être entendue la première étant née la première. Elle s'attend à hériter de tous les biens de sa mère. Je me promets de vérifier si le testament va dans le même sens.

Pendant ce temps, Hocquet interroge la cadette. Une fieffée menteuse qui aurait fait rougir Donald Trompe. Une noiraude aux longues couettes qui ne passent pas inaperçues.

Elle lui raconte qu'elle ne savait pas que sa mère se prostituait. Mais Hocquet se souvenait très bien de l'avoir rencontrée à maintes reprises à La Poule Mouillée alors qu'elle venait y spolier sa mère.

Finalement, on se retrouve avec la troisième femme qui crie à tout vent qu'elle vengera sa mère et tuera le mécréant qui la fit passer de vie à trépas. Je l'arrête et lui passe les menottes. Hocquet vient en effet de lui montrer un article de son journal où on voit la femme en pleine action dans un cirque de la ville. Son art : lanceuse de couteaux. Une analyse des couteaux meurtriers démontre qu'ils proviennent de la collection du cirque. J'en déduis que la mère a servi de cible. Peut-on parler d'une chasse à l'homme quand l'assassin est une femme ?

CHAPITRE 7 : CONFIDENCES PARTAGÉES

Confidences

Ce soir, mes amis me réservent une surprise-party pour célébrer mes 75 ans. Ils m'ont demandé de réserver une table à La Pointe du Couteau pour l'occasion. Une rare fois où je me retrouve avec Hocquet, Chiquita, Vénus et son frère Hermès. Une bonne poutine et trois bouteilles de vin sans alcool plus tard, l'heure est aux confidences.

Des larmes chaudes et humides ruissellent sur mes joues rougeaudes et crevassées par les nuits blanches passées à caver un vin infect depuis ma tendre jeunesse et des 60 années qui ont suivi. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, qu'un reflet dans mon miroir. J'avoue à mes amis que je suis un alcoolique anonyme refusant de donner mon nom en entrant dans un bar. Ma beuverie a commencé en 1967 lors de l'Exposition Universelle de Montréal dont le site est devenu Terre des Hommes et elle me poursuit depuis cette époque. Il est vrai que maintenant je me contente de boissons sans alcool mais les dommages sont indélébiles.

Chiquita, pour me consoler, se met à nue en dévoilant que son vrai nom est Marguerite Larue ce qui l'a amenée à devenir effeuilleuse et prostituée. Elle débuta sous le pseudo de Manon, danseuse, en taisant son métier lorsqu'elle envoyait des lettres à sa mère. Celle-ci fut une des dernières veuves de la guerre. Son mari, aviateur dans l'armée canadienne, n'avait pu éviter un tir ennemi qui toucha le cockpit de son avion lors d'un vol de nuit, le jour de l'armistice. Le père de Chiquita n'est jamais revenu. Sa disparition créa un vide, une veuve et une orpheline. Plus question de voir la vie en rose. Un malheur qui inspira Jules Renard lorsqu'il énonça que les absents ont toujours tort de revenir. Les larmes de Chiquita se mêlèrent aux miennes. Je me souviens par contre, que cette version de mon

amie ne correspond pas à une version antérieure beaucoup plus triste. Mais elle a droit à ses secrets et ses versions.

Hocquet partage notre peine et pour nous soutenir avoue son sentiment d'imposteur. À ses débuts comme journaliste, il travaillait au *Courrier-Sud* comme critique littéraire. Il ne signait jamais ses articles, préférant un pseudo : *Victor Hugo*, afin de conserver son anonymat et jeter son fiel sur les auteurs qui se croyaient de petits princes. Croulant sous les injures publiées dans les réseaux sociaux, il quitta son poste et se réfugia à St-Jean-D'Épîles où *La Dépêche* se dépêcha de l'accueillir aux chiens écrasés.

Vénus et son frère se regardent n'osant avouer qu'ils furent séparés dès leur jeune âge par la DPJ (Direction de la Protection de la Jeunesse) qui considérait que leurs parents ne pouvaient s'occuper d'eux. Il est vrai qu'ils purgeaient une peine d'emprisonnement de 15 ans pour un viol aggravé par deux meurtres. C'est ainsi que Vénus se consacra à la vente de son corps en faisant le trottoir avant d'être recueillie chez sa bienfaitrice Chiquita.

Quant à Hermès, il dirigea un gang de rue dans une grande ville tout en n'ayant aucun domicile fixe. Sa tête étant mise à prix, il décida de fuir la ville et se réfugia chez sa sœur Vénus.

Un déluge de maux

Le lendemain, Hocquet prend sa plume pour écrire un conte destiné à ses nombreux lecteurs. Mais son rédacteur en chef, M. Lecocq, refuse de le publier. Hocquet demande à ses amis de lire ce conte et de trouver une plausible explication à son rejet. En voici la teneur.

L'histoire qui suit aurait pu remonter au Déluge si celui-ci avait existé. Un homme malheureux, âgé de 500 ans, en bavait puisqu'il n'avait pu encore honorer sa femme à cause d'un problème érectile. Seules les pipes réveillaient sa sexualité. Noé, puisqu'il faut

que je lui fasse honneur, se rendit alors au bordel La Poule Mouillée afin de débloquent ses inhibitions sexuelles. Chiquita lui fit profiter de son expérience féminine et trois ans plus tard (nous sommes en l'an 1056 après la Création d'Adam et Ève), Noé veilla sur ses trois fils : Sem, Cham et Japhet. Aucune fille ni mention du nom de son épouse dans la Genèse. Le féminisme avait un important retard à combler !

Dieu, ayant raté sa première Création, décida de tout effacer et de recommencer. Après avoir passé un savon à l'humanité, Il décida de tout rincer à l'eau claire via le Grand Déluge. Il chuchota à l'oreille de Noé de garder l'œil ouvert lorsque la pluie ferait son apparition. Craignant de se mouiller les pieds, Noé prit la décision de se procurer une arche chez un antiquaire. Malheureusement, se succédèrent plusieurs mauvaises décisions. Il amena, entre autres, avec lui des éléphants, des lions et des girafes qui prenaient trop de place. Il embarqua aussi des poissons qui périrent hors de l'eau. Pire, il amena sa femme avec qui il se disputa pendant les 375 jours qu'il demeura dans l'arche. Les cinq seuls survivants de ce grand changement climatique ont eu la mission de repeupler la Terre. Quatre hommes et une femme, tous de la même famille. Le péché d'inceste refait surface. Dieu n'a pas compris la leçon avec Adam et Ève et leurs deux fils. Noé est comblé de malheurs. Il aurait dû amener Chiquita au lieu de sa femme. Il décide alors de noyer son chagrin et invente le vin. Il découvre l'ivresse alors que ses fils le découvrent baignant dans sa nudité. Quelle horreur !

Le découragement gagne Dieu qui ne sait plus à quel saint se vouer. Il s'en alla dans son Paradis en jurant qu'on ne l'y reprendrait plus à vouloir créer un monde parfait. Il laisse donc le soin aux multiples religions d'anéantir la civilisation en créant leurs propres conflits ce qu'elles réussissent très bien.

Hocquet termine la lecture de son article. Chiquita y trouve une source de satisfaction vu le rôle qu'elle y joue alors que moi, plus critique, n'y trouve aucune crédibilité. Personne ne pourrait croire à une telle histoire de Déluge sauf peut-être Donald Trompe !

Le bordel au bordel

Le soleil s'est levé deux heures avant le maire Labonté qui profite de ce samedi pour faire la grasse matinée. Son chat tigré ronronne devant sa pitance alors que lui-même sirote son café noir. Le célibat et ses 75 années n'ont aucune prise en ce premier samedi du mois. Cet après-midi, il se rendra à son rendez-vous mensuel à La Poule Mouillée pour jouir de la présence des filles de Chiquita. Pas besoin de pilule bleue dans sa besace pour rendre toute sa vigueur à son sexe.

Rituel matinal, le maire s'empare du journal La Dépêche. La une le renseigne sur la date et la météo. Inutile de traîner un parapluie vu que le soleil sera de permanence. Aucune nouvelle d'intérêt. Les taux d'intérêts sont à la hausse ainsi que le prix de l'essence. Mais le maire n'a aucune dette et la municipalité défraie les frais de son véhicule. Une gorgée de café et une biscotte plus tard, ses yeux sont attirés par un titre en bas de la page 3. En lisant "bordel au bordel La Poule Mouillée" !, il s'exclame : "Ça alors ! C'est dingue" !

L'article est signé par Hocquet donc parfaitement crédible. L'appétit disparaît. Une lecture approfondie s'impose.

NDLR. Une primeur de notre reporter Hocquet.

Une entreprise florissante du village pourrait fermer ses portes. Les filles du bordel La Poule Mouillée font la grève depuis la nuit dernière afin d'obtenir le droit de faire du télétravail. Un arrêt de travail qui pourrait leur servir de marchepied vers de meilleures conditions. L'œuvre de chair lui coûtant trop cher, la tenancière aurait décidé de prendre ses distances du travail à distance. Elle songerait à mettre les clés dans la porte de son

bordel qui deviendrait officiellement une maison close. Une source anonyme, l'ex-enquêteur Jenquet, a confirmé avoir rencontré Chiquita au bistrot À la Pointe du Couteau. Elle lui aurait confié ne plus savoir que faire de sa peau. Elle aimerait se recycler dans ce qu'elle maîtrise le mieux. Deux options s'offrent à elle : 1- le recyclage des peaux de bananes pour les mettre en vente via les réseaux sociaux comme engrais vantant le potassium qu'elles contiennent. 2- la vente d'effeuilleuses pour les fines herbes. Une histoire à suivre.

Pas question pour le premier magistrat de voir disparaître une autre entreprise de son village et particulièrement celle-ci. Qu'advient-il du tourisme et de sa propre libido ? Il convoque les parties à une réunion d'urgence afin de dénouer le conflit. Une subvention spéciale dédiée à la garde-robe des filles est offerte à la condition que ces dernières se dévêtissent au bordel. De plus, les conseillers municipaux qui se rendront à La Poule Mouillée paieront dorénavant plein prix. À la suite de cette entente, la bonne entente revient au bordel. Une décision qui mènera sûrement à une autre victoire du maire Labonté aux prochaines élections.

La boîte aux lettres

NDLR : Monsieur Lecocq s'arrache tous les cheveux de sa tête chauve. Son As reporter Hocquet demeure figé devant son clavier depuis plus de 30 minutes. N'étant pas physiognomoniste, il n'a aucune idée de ce qui le chicote. A-t-il le tournis devant la tâche à accomplir ? Aucun bruit, nul son, que du silence. Même la souris de son ordinateur n'ose chicoter.

La boîte aux lettres de l'ordinateur de Hocquet clignote de tous ses feux. Il finit par ouvrir la lettre intitulée Mes Réminiscences. Une lettre anonyme signée du maire d'Éperney lui propose une enquête et un article qui pourraient lui valoir la renommée et d'importantes subventions gouvernementales imposables s'il pouvait expurger les secrets contenus dans les archives de la mairie. Tout un puzzle Wasgij.

Pas question de se lancer à toute vapeur pour obtenir un inutile scoop. Une enquête à la diable n'amène que de volatiles conclusions. Son ami Jenquet en a fait de nombreuses expériences. Hocquet n'a pas de temps à perdre particulièrement depuis la perte de sa montre. Pas question de se lancer dans une telle recherche.

Le soir venu, Hocquet se confie à son ami qui le rassure. Cette fouille de documents n'était pas rassurante. Ni payante. Refuser cette proposition allait de soi.

De la croix devenue croisette

Malgré ses prières et lamentations, Hocquet se voit refuser par son rédacteur en chef, M. Lecocq, une accréditation pour couvrir le festival de Cannes. Le tourbillon de décolletés sur la Croisette représente bien l'événement, symbole du tape-à-l'œil pour ceux qui comme lui, désirent s'y rincer l'œil. On est loin de la croix érigée en 1369 qui a donné son nom à cette promenade longeant la plage. Cinéastes, actrices et acteurs espèrent la gloire et la fortune. Parfois, ils terminent la nuit ivres et beurrés suite à des ovations qui ne sont pas venues. Sifflets et huées résonnent encore dans leur tête. Les dérapages et scandales feront alors la une des journaux, sauf celui de Hocquet. La Dépêche n'ayant pas dépêché de journaliste..

Hocquet tente sa chance pour obtenir une accréditation CINÉPHILE. Pas de chance. Il ne fait partie d'aucune association de cinéphiles assidus, se contentant des reprises à la télévision et sur Netflix. Il cherche à rejoindre son compatriote Xavier Dolan qui ne lui

répond pas, trop occupé à présider le jury de la catégorie UN CERTAIN REGARD.

Aucun regard pour Hocquet. Impossible de leurrer le festival en se disant acteur de *The Roaming*, d'*Une Langue Universelle* ou de cette *Parfaite Étrangeté*. Ces trois films du Québec lui sont inconnus. Il lui faut faire son deuil de Cannes. Heureusement que TV5 Monde diffuse des images de la Croisette pour satisfaire sa curiosité. Mais cela ne règle pas son problème existentiel : quel article proposer à son rédacteur en chef ? Il vient me voir dans ma chambre en quête de conseils,

Chiquita quitte sa chambre, traverse le corridor et entre dans la mienne afin de consoler notre ami Hocquet en plein syndrome de la page blanche. Je n'ai rien dans mes cartons ni aucune histoire à raconter et *La Dépêche* compte sur moi pour moi pondre un texte, lui dit-il. Mais Cannes n'en fait pas partie. Les deux compères soupèsent toutes les possibilités pour mettre leur ami en lumière. Chiquita, qui aime les préliminaires, propose d'écrire une pré histoire dénonçant le sort des femmes cromagnonnes et très mignonnes qui devaient entretenir leurs cavernes pendant que leurs hommes gambadaient dans la nature. Moi, je suggère plutôt de faire l'éloge de son ancêtre Pierre Caillou qui vivait à l'âge de pierre et qui faisait carrière dans une carrière de silex.

Toutes ces propositions préhistoriques prennent le chemin de l'oubli. Hocquet prend le chemin de sa chambre et Chiquita de mon lit.

Les aurores boréales

Le ciel surplombe un festival d'ondes irisées gracieuseté du soleil qui se trouve en pleine tempête géomagnétique sûrement causée par le réchauffement climatique. Hermès souhaite rédiger un article sur les aurores boréales qui ne se manifestent qu'à l'aurore.

Cela mettrait de la couleur dans un journal publié en noir et blanc. Vivement à son clavier dans l'urgence d'attendre l'inspiration. Rien ne vient sauf un message de sa sœur Vénus,

perdue dans la grisaille de la journée, sous une tente au camping du PRÉ VERT entourée de feuilles mortes et d'une marmaille qui sème la pagaille.

À son âge et avec les expériences que la vie lui a fournies, Hermès peut confirmer qu'à plusieurs reprises, des femmes ont demandé son aide. Mais, depuis qu'il est célibataire, i.e. sa naissance, les occasions ont été rarissimes. Il ne s'attendait sûrement pas à ce que cela survienne en cette fin de semaine. La panique s'est emparée de sa sœur Vénus. Pas question pour elle de dormir seule entourée d'inconnus sur un terrain de camping. Elle demande à son frère de la rejoindre.

Le cœur léger et le pied pesant il prend la route 155 nord vers le camping sis en pleine campagne mauricienne. Il était loin de se douter de ce qui l'y attendait. Des kilomètres d'une belle route neuve se déroulent sous ses pneus l'incitant à dépasser la limite permise. Puis, des kilomètres de macadam disparu l'obligent à utiliser son pied gauche pour mettre un frein à sa hâte d'arriver. Évidemment, la combinaison de ces deux facteurs ne l'a pas empêché d'arriver pile à l'heure qui, d'ailleurs, n'avait pas été prédéterminée. Une heure à rouler sous les regards d'une lune gibbeuse, de plants de maïs bordant les champs et d'une multitude d'épouvantails gardiens du terroir. Une heure supplémentaire pour retrouver le bon chemin puisqu'il s'est perdu en arrivant à un carrefour où trois voies s'offraient à lui tel un éventail invitant. Il a pris la bonne route au troisième essai. Pas de chance !

Son arrivée au camping est fracassante. Le préposé au guichet regarde un match de foot et pour lui signifier sa présence Hermès cogne un peu fortement sur le vitrail servant de barrière anti-Covid. Ce dernier éclate en mille (plus ou moins) morceaux. Il défraie le prix d'entrée plus les dommages occasionnés. Le préposé lui demande l'objet de sa visite et il lui rétorque qu'il va voir sa sœur Vénus. La réputation de cette dernière l'a suivie ce qui lui amène un large sourire coquin. Hermès lui explique qu'elle a peur de dormir seule

ce qui accentue la malice qu'il voit poindre dans son œil gauche. Le préposé lui indique le lot où se trouve sa soeur : le 69. Hermès laisse l'auto aux soins du stationnement et se rend pédestrement au dit lot. Le PRÉ VERT n'est que grisâtre. Aucun gazon, pas de fleurs ni arbres que des roulottes entassées les unes au côté des autres. Puis le secteur des tentes tente de se démarquer sans y parvenir. Impossible de trouver la paix dans un tel fourmillement de familles, de gosses et de chiens. Et que dire de ce silence brisé par le bourdonnement des autos circulant sur l'autoroute à proximité. Vénus l'attendait avec impatience et une bouteille de rouge.

La présence de son frère la rassure. En regardant la tente, ce dernier est moins rassuré. Une tente individuelle. Aucune place pour lui. Vers minuit, Vénus y pénètre et Hermès s'allonge devant sa porte tel un chien de garde. Il ne dort pas. Les yeux grands ouverts, il admire le ciel étoilé quand, tout à coup, apparaissent au-dessus de lui plusieurs aurores boréales parées de leurs couleurs bleutées, vertes et roses. Un spectacle que la luminosité de la ville aurait occulté.

Son récit a alimenté notre souper à La Pointe du Couteau. Il fut plus savoureux que le pâté chinois qui nous fut servi sans blé-d'inde. Un repas sans pourboire.

L'évadé d'Alcatraz

Par une canicule particulièrement chaude, je profite d'un air climatisé pour déguster un vin rouge sans alcool ni goût mais rafraîchissant en compagnie d'Hocquet et Hermès. Je déteste le blanc. Je n'aime pas passer une nuit blanche ni avoir des blancs de mémoire. Je me suis déjà fait traiter de raciste en disant qu'une blanche valait deux noires mais j'ai su faire face à la musique passant par toute une gamme d'émotions. Hocquet partage cette aversion du blanc refusant le syndrome de la feuille blanche précédant l'heure de tombée. Heureusement qu'un lecteur vient de lui faire parvenir une histoire à dormir debout que

même Alphonse Allaïs aurait publié dans ses chroniques. Il en partage le contenu avec nous.

À monsieur Hocquet, as reporter de La Dépêche

Afin d'élargir les connaissances de vos lecteurs, je vous soumetts respectueusement la mésaventure survenue le 12 juin 1962 à mon compagnon d'évasion Frank Morris. Né sous le signe du poisson, son horoscope lui prédisait un voyage imprévu vers des îles du Sud. Se voyant déjà rôti au soleil ; entouré de sirènes au naturel, Frank ne voyait pas comment sa situation de locataire à la prison d'Alcatraz lui permettrait une telle évasion. Pas moyen de moyenner sa liberté.

Nous étions deux prisonniers quittant sans regret la prison via une évasion planifiée avec lustre depuis des lustres. Le hasard étant hasardeux, Frank s'est retrouvé malgré lui en notre compagnie. Afin de s'assurer que Frank ne donne l'alarme, nous l'avons amené avec nous. Ce dernier se retrouva ainsi les deux pieds barbotant dans les égouts sous les bâtiments sans insecticide pour éloigner la nuée de bestioles gardiennes des lieux.

Flottant parmi les étrons, nous fûmes éjectés de l'île en émergeant dans les eaux de la baie de San Francisco. Une chaloupe nous attendait afin de nous disperser dans la nature.

Frank n'ira pas loin. Nous l'avons abandonné sur un ilot à moins d'un kilomètre d'Alcatraz.

J'ai appris au fil des ans qu'il fut rescapé le soir même. Aucune âme qui vive. Aucun vivre pour qu'il survive. En dépit qu'il ait le sang chaud, il n'avait pas perdu son sang-froid.

Après 30 minutes de marche, il avait fait le tour de son île désertée par toute civilisation.

Que faire ? À qui lancer un S.O.S ? Manque de prévoyance, il n'avait pas prévu faire partie d'une évasion. Détectant au fond de la pochette arrière de son pantalon le petit miroir qui lui servait d'alter ego, il a utilisé le soleil pour envoyer à ses geôliers un appel

au secours. Pas question de se noyer dans un verre d'eau. Un retour en taule valait mieux qu'une prison sans chaînes et sans chance de survie et qui ne serait qu'un miroir aux alouettes. Une vedette pleine de policiers vint cueillir notre vedette malgré elle pour la ramener dans le confort de sa cellule.

J'ai appris que Frank venait de rendre l'âme suite à un choc électrique provenant de la chaise sur laquelle il prenait place en prison. Sa courte escapade fut cachée à la face du monde mais je me souviens qu'il fut un bon compagnon d'évasion.

Signé : un évadé anonyme

Voilà le récit que les lecteurs de La Dépêche liront dans l'édition de demain. Ils apprendront aussi que les deux autres évadés ne furent jamais repris.

Hermès et moi avons applaudi à ce texte assurés que M. Lecocq ne pouvait que le publier. Ce qu'il fit.

Un article à l'article de la mort

Une réunion d'urgence au journal La Dépêche perdure depuis cinq heures. Le rédacteur en chef, M. Lecocq exige de ses reporters des idées nouvelles pour ses nouvelles. Les idées fusent et Lecocq les refuse toutes pour manque d'originalité. Lecocq veut du solide.

Il y a quelques semaines le journal avait fait ses choux gras avec l'assassinat accidentel d'une prostituée qui avait rendu visite à sa fille, lanceuse de couteaux dans un cirque.

Cette dernière avait l'habitude de perfectionner son art en lançant ses couteaux sur une photo de sa mère. Cette lanceuse noire de peau et noire d'alcool avait confondu photo et génitrice.

Hermès, spécialiste des chiens écrasés, propose un article sur les dits chiens. Enfin ! Une idée originale de s'exclamer Lecocq ! C'est ainsi que notre reporter reporte son attention sur un sujet rarement traité : un chien hébergé chez un vétérinaire. Il convoque ses amis

Jenquet et Chiquita au bistrot " À la Pointe du Couteau". Il veut profiter de leur manque d'expertise dans les malheurs animaliers. Chiquita se souvient de l'homme éléphant qui trompait sa femme en venant à son bordel. Jenquet se rappelle d'une enquête concernant le chaton de Pierre Lapierre inséré dans une bague de fiançailles rendue inutile faute de conjointe consentante. Ces sujets sont rejetés par Hermès qui utilise plutôt sa mémoire eidétique alimentée par Google pour trouver un spécialiste animalier.

Un unique appel à tous à la clinique vétérinaire du Chien Dormant confirme la présence d'un chien récemment opéré. En compagnie de Chiquita, il s'y rend. Un labrador blond prénommé Oro vient d'ouvrir un œil, et le bon, suite à une opération visant à lui enlever une tumeur et une bosse quasimodienne. L'anesthésie ayant endormi sa capacité de marcher, Hermès le trouve écrasé par terre avec la ferme volonté de ne jamais descendre l'escalier qui se trouve à ses pattes. Un bon sujet d'article, si le cabot consent à raconter son histoire. Un faible gémissement semble indiquer un mal de bloc terrible. Normal, il sort du bloc opératoire. Une longue balafre de 20 cm prouve l'intervention du vétérinaire Phil Couture qui a utilisé du fil bleu pour suturer la plaie, ce qui ne plaît pas à Chiquita qui aurait préféré un fil rose. Cette controverse n'a pas l'heur pour l'heure de plaire au chien puisque c'est l'heure de quitter la clinique. Pas question d'adopter la posture debout. Les quatre pattes étirées de chaque côté du corps, Oro se dit qu'au prix de l'intervention, la sortie sur une civière jusqu'à la voiture de Chiquita est de mise. Ce qui fut fait. Bien étendu sur le siège arrière de la voiture et enveloppé d'une chaude couverture, Oro profite d'une demi-heure de route pour perfectionner son aptitude à convalescer (sic) avant son retour chez sa maîtresse.

S'en remettra-t-il ? Les lecteurs ne le sauront jamais. Malgré une algarade avec le rédacteur en chef, Hermès dû s'avouer vaincu. Son article ne paraîtra pas. On a tué la

UNE. Il faut rapidement donner de l'espace au second tour des élections françaises.

Hermès lance alors une injure très québécoise que Jules Bouchon lui aurait pardonnée devant son tabernacle.

La coupe déborde

Le front haut, le nez busqué et une abondante chevelure blanche qui n'a pas vu de coiffeur depuis trois ans me décrivent bien. Ce matin de juin, je ressemble à un alcoolique affrontant sa bouteille de bière sans alcool tel un instrument diabolique par excellence pour faire revivre ma mémoire d'ancien buveur. Une grande décision s'impose. Je dois redorer mon image afin que mon miroir reflète exactement mon âge vénérable. Octogénaire depuis quelques heures, je pense que je vieillis. Finie cette cascade de fins cheveux qui se répandent sur mes épaules et que je dois emprisonner en une longue queue. Je lance un SOS à mon amie Chiquita. Spécialiste des queues, elle peut sûrement faire disparaître celle de ma chevelure en criant ciseau. En toute amitié, cette dernière comprend le message et se met à la tâche. Il y a une mèche qu'elle n'a pas joué à la coiffeuse sauf pour des clients avec des goûts particuliers. Les ciseaux virevoltent au gré de gestes imprécis alors que les cheveux s'envolent, courant de la nuque au bas du dos. L'apprentie coiffeuse rend les armes après 20 minutes de labeur faute d'épis à tondre. J'ose jeter un œil à mon miroir pour constater que sans chevelure, je suis devenu chauve ! Heureusement que Chiquita ne s'est pas attaqué à ma barbe, ai-je dit à mon ami Hocquet. Je serais devenu imberbe. Même la reconnaissance faciale de mon téléphone Android a eu peine à m'identifier, me prenant sûrement pour un androïde. Mes cheveux coupés, Chiquita m'annonce qu'elle est sans emploi depuis que les filles à son emploi s'emploient en télétravail. La Poule Mouillée sèche en l'absence de clients. Elle a décidé de fermer sa maison close. Âgée de 45 ans, mon amie veut changer

d'orientation. Un malheur n'arrivant jamais seul, Hermès et Hocquet cognent à ma porte. Hermès semble plutôt préoccupé. Il vient d'apprendre qu'il est sous le coup d'une suspension indéterminée du journal pour avoir omis de se présenter au travail lors de la dernière semaine. Lecocq, trônant de son poste de rédacteur en chef sans couvre-chef, l'a convoqué à son bureau pour mener une charge contre son indiscipline. Il a tenté de se justifier en prétextant un virus informatique qui n'a convaincu personne. Hermès l'a vigoureusement nargué en le mettant au défi de le sanctionner. Lecocq a relevé le défi. Depuis hier, Hermès est devenu un employé sans emploi.

Les quatre amis fêtent leurs déconvenues autour d'un festin : un plat de croustilles au vinaigre. Je me retrouve sans poils, Chiquita sans bordel et Hermès sans emploi. Hocquet trouve injuste qu'il soit le seul à devoir travailler.

CHAPITRE 8`MAUVAIS SOUVENIRS

Que de souffrances

Il y a longtemps, je me trouvais dans une salle d'hôpital, froide et impersonnelle. Ironiquement nommée salle d'urgence, tout s'y déroulait au ralenti. Même la patience s'impatiait. Je voyais les infirmières passer sans me voir, sans deviner mon état misérable, sans ressentir la panique que je cachais en fermant les yeux. L'odeur inhospitalière des couloirs envahissait mes narines et embrumait mon cerveau. Si, au moins, mon épouse avait pu se tenir à mes côtés. C'est dans un tel moment que j'avais besoin d'elle. Cela faisait plusieurs heures qu'on m'obligeait à tenir compagnie à cette chaise. Parfois je trichais. Je me levais péniblement, ankylosé et je marchais lentement ne faisant que les pas nécessaires pour ne pas me perdre dans cette salle des pas perdus. Et ce médecin qui ne venait pas. Il m'avait pourtant prévenu quelques mois auparavant. Ses prévisions s'avéraient justes. Il m'avait donné quelques mois à vivre en paix. Ma vie serait transformée. Finie ma liberté de mouvements. Je serais même contraint aux couches. Mes nuits seraient cauchemardesques. Le calendrier a retenu ce 4 novembre 1970 comme la fin de cette étape de ma vie. Il fallait me faire une raison. Une infirmière est enfin venue vers moi. Je me suis levé et l'ai suivie. Je suis entré, les jambes vacillantes, dans une salle surchauffée. Le verdict final est tombé au moment même où le bistouri accomplit son oeuvre. Je devins dès lors père pour la vie. C'est à cet instant que ma femme, enfin, est venue à mon secours : ses yeux étincelants et son sourire de nouvelle maman guérissant mon anxiété. Ma fille émit ses premiers pleurs et j'en fis autant. Un vrai conte de fée. Mais la sorcière n'en avait pas fini avec moi.

Cinquante-deux ans plus tard..... J'émerge d'une chambre d'hôpital en quittant ma fille. Je sens que je ne la reverrai plus. Ce matin, j'ai reçu un message laconique : "Mauvaise nouvelle, je suis à l'hôpital, on va me transférer aux soins palliatifs". J'accoure à son chevet en maudissant le cancer qui lui fait perdre son foie, moi qui n'ai plus la foi. Trois jours plus tard, ses souffrances disparaissent en même temps qu'elle. Les miennes commencent.

Chiquita sursauta en apprenant que j'avais eu une fille. Je ne lui en avais jamais parlé. Impossible pour moi de révéler ce pan de ma vie mais Chiquita a su délier ma langue lors d'une séance de massage assez olé-olé. Voilà pourquoi mes amis n'ont jamais rencontré ma fille.

Pas de fête aux Fêtes

J'ai voulu réfléchir face à un miroir pour constater que j'ai un œil qui diffère de l'autre, mais comment savoir lequel ? Je prends la résolution de ne plus jamais prendre de résolutions étant incapable de les tenir. J'ai aussi perdu toute influence. L'an dernier, j'avais souhaité à mes amis santé, bonheur et paix. Poutine en a profité pour lancer sa guerre, faisant le malheur de la planète pendant que la Covid s'introduisait dans le corps de mes amies. Finis les souhaits. Il faut que je termine mes décorations de Noël. Je viens d'entrer le sapin qui en profite pour dégager une bonne odeur des bois. Quelques boules avant que je pose mes guirlandes. J'admire mon œuvre au moment même où mes chats décident d'y apposer leurs pattes. Tout s'écrase. Je les enguirlande. Je remets le sapin debout et réinstalle les boules sauf une. Mes chats s'amuse avec la petite rouge. Je déteste le temps des Fêtes.

Le Jour de l'An constitue pour moi un jour à oublier dans mon calendrier. À quatre reprises ce jour m'a annoncé le départ d'une conjointe qui venait de compléter nos dix ans

de vie commune pourtant sans trop d'embrouilles. Ce qui n'est pas commun. À chaque occasion, mes ex ont fait elles-mêmes leurs cartons, lustrant leur départ avec panache. Je les ai félicitées de me faciliter la tâche. Pas question qu'elles se morfondent en excuses. Je ne suis pas contre les excuses, je suis même prêt à en recevoir. Certains diraient qu'il vaut mieux s'en aller la tête basse que les pieds devant mais ils oublient ceux qui restent la tête haute et le cœur brisé.

Heureusement que j'ai des amies fidèles. Ce soir, on fête en grand. Je reçois Vénus, Chiquita et Hocquet au bistrot À la Pointe du Couteau. Malheureusement, Hermès ne brille pas par sa présence. Depuis son licenciement de la Dépêche on ne l'a pas revu. Sa sœur Vénus est inquiète.

Changement d'orientation pour Chiquita

Devant sa coiffeuse pour la centième fois, Chiquita réfléchit, tout comme son miroir. Fini le bordel et ses hommes à poil se dit-elle. Devenue anosmique suite à la Covid, je ne peux plus sentir leur présence. Le crâne poilu comme une boule de billard, Jenquet m'a lancé le défi de me muter en coiffeuse. Cette suggestion récente a germé pendant toute la nuit alors que j'avais vaincu un redoutable adversaire : Morphée.

Terminé le maquerillage pratiqué depuis mon adolescence. De toute façon, le poids des années et de mon corps me rendent moins attirante malgré mon teint d'albâtre et mes cheveux faussement blonds. Adieu mes yeux bleus grâce à mes lentilles cornéennes et retour à leur grisaille. Débarrassée de mes escarpins décolletés, je retrouve ma taille du réveil laissant découvrir mon mètre 57. Hors leur soutien-gorge, la seule attraction de mes seins est celle de la loi de Newton. Même les asperger de 10 centilitres d'eau glacée ne les ferait pas prendre de volume par turgescence.

Chiquita transforme donc La Poule Mouillée en un magnifique salon de coiffure pour hommes au nom évocateur : "Au Raseur Rasé". Elle se spécialisera dans les permanentes temporaires et à la coupe calvitie. Après un mois de transformations physiques, le local change d'âme. Une chaise hydraulique y a fait son lit au centre de la pièce bien éclairée par un fluorescent. Les lits ont été envoyés aux Disciples d'Emmaüs où ils furent accueillis par l'abbé Pierre, pas encore déchu. Pas de boisson pour les clients. Chiquita offrira du jus de légumes fait maison grâce à une centrifugeuse reconditionnée.

Grande ouverture ce mardi matin. Un premier client déboussolé s'y présente. Le curé du village, ignorant le changement de vocation de l'endroit, est bouleversé. Quelle excuse inventer pour se trouver en ce lieu ? Se fendant les cheveux en quatre, il se lance dans une diatribe sans queue ni tête. Il s'informe où se trouvent ces péripatéticiennes dont il venait régulièrement reconforter leur âme avec l'onction divine. Aucune réponse. Pas question pour Chiquita de révéler les adresses de ses ex-filles même à un futur saint. N'ayant pas le choix pour ne pas perdre la face, le curé tend sa tête aux bons soins de la coiffeuse. Chiquita s'initie dès lors à la coupe tonsure.

Quelques instants après le départ du membre du clergé, la porte du salon s'ouvre en ne faisant pas sonner la chevillette vu qu'il n'y en a pas encore. M. Labonté, maire du village et ancien client du bordel, rend visite à Chiquita afin de s'assurer qu'elle a bien affiché le permis municipal pour les rénovations. Il faut dire que le maire tient à cœur les finances de sa ville centenaire. Il en profite pour avertir la coiffeuse que son salon devra payer des taxes municipales alors que son bordel en était exempté. Une coupe de cheveux n'a pas la même importance pour le magistrat que les relations intimes dont il bénéficiait dans l'ancien commerce. Cependant, il tente d'obtenir une tonte gratuite mais refuse la coupe calvitie, spécialité du salon. Chiquita refuse et le taxe de profiteur.

Le soir venu, Chiquita me raconte sa journée n'osant croire que sa nouvelle passion du rasage de crâne peut centupler son bonheur. Quelle surprise pour Chiquita à son réveil de recevoir un appel de la société canadienne du cancer lui offrant le poste très convoité de coiffeuse attirée au défi des têtes rasées pour Leucan. Comme quoi se spécialiser dans la coupe calvitie peut combler de joie une fille de joie. La réputation de la spécialiste de la calvitie et de son salon s'internationalise depuis qu'elle utilise les réseaux sociaux dont le fameux X. Ce matin, tout le quartier est cerné et c'est les yeux cernés que la célèbre coiffeuse apprend que des agents secrets américains vérifient si son salon est dangereux puisqu'il contient plusieurs bombes aérosols. Après une inspection approfondie même dans le soutien-gorge de Chiquita, la porte du salon apporte une bouffée d'air frais et un client particulier...

Donald Trompe fait une entrée discrète entouré de six gardes du corps armés jusqu'aux dents. Connaissant les penchants concupiscents de Donald, Chiquita l'avertit avec un anglais sans accent qu'elle ne se prostitue plus. Ce dernier la rassure en lui disant, qu'à son âge, il ne couche plus avec les femmes même avec la sienne. Chiquita n'ose croire sur parole cet innocent. Il explique qu'il a choisi son salon sous deux conditions : Chiquita ne devra pas dévoiler son grand secret et surtout qu'il a besoin d'une coupe particulière.

Chiquita lui rétorque qu'elle se spécialise dans les coupes pour les chauves ce qui n'est évidemment pas le présent cas. Donald exige alors que ses gardes du corps se voilent les yeux et se tournent. D'un geste théâtral, il enlève sa moumoute orange. J'ai besoin que tu prennes soin de ma calvitie en prenant garde à la blessure à mon oreille droite, de dire l'ex et futur président. Aussitôt dit, aussitôt rasé. Un autoportrait avec le crâne présidentiel s'impose. Elle promet à Donald que la photo ne se retrouvera pas sur Facebook. Bon, le

lendemain, elle la publie sur Instagram et ce n'est pas Donald qui pourra lui reprocher de lui avoir menti. Mentir à ce protégé de Dieu n'est pas indécent.

La vie continue dans le village abritant nos amis. Profitant de sa solitude, du manque de moyens financiers et de projets concrets, Jenquet a opté pour une séance de lecture à balconville tout en sirotant quelques centilitres d'un bon rosé sans alcool. Il déplore l'absence de son ami Hermès dont il n'a plus de nouvelles depuis des mois.

De nombreux itinérants, chassés de la capitale pour le plaisir des visiteurs, occupent illégalement le parc municipal. Chiquita y voit l'occasion d'offrir ses services bénévolement pour une clientèle qui n'a pas les moyens de s'offrir une coupe calvitie. On voit ainsi apparaître sur la devanture de son salon de coiffure un avis fluorescent et attirant : Coupe gratuite pour tous les itinérants sobres. Il lui faut trois jours d'attente avant qu'un SDF tente une sortie de sa tente.

À jeun, mais titubant par habitude, un homme à la barbe longue et à une chevelure abondante datant de plusieurs mois offre sa tête à couper. Chiquita le reçoit par un bonjour bien senti et le SDF s'assoie en baissant la tête, cheveux dans le visage. Aucune parole n'émerge de sa bouche. Chiquita s'arme de ciseaux, tondeuse, peigne et patience. Trente minutes de labeur pour mettre la tête à nue et quinze de plus pour faire disparaître la barbe. Si la coiffeuse avait pris la peine de regarder dans le miroir, elle aurait eu la surprise de sa vie. Sans pilosité faciale et le crâne dégarni, un timide merci jaillit de la bouche d'Hermès. Chômeur et sans le sou depuis six mois suite à son départ involontaire de La Dépêche, le pauvre hère erre d'une ville à l'autre. Il raconte à son amie que, sans travail, il a dû abandonner le petit logement de sa sœur ne pouvant défrayer sa part.

Les trois premières semaines, de raconter Hermès, je fus hébergé chez un copain qui était parti à Paris pour découvrir les Jeux Olympiques. À son retour, j'ai découvert les joies du

camping dans les jardins publics. Les policiers m'ont délogé dès le lendemain matin. Devenu ainsi sans logement, j'ai tenté de quitter la ville en faisant de l'auto-stop. La nuit venue, j'ai profité de la protection de grands arbres velus protégeant quelques pierres tombales dans un petit cimetière pour roupiller auprès d'un grand-père retourné en poussière. Il m'a raconté qu'à chaque semaine, sa femme, grand-mère depuis cent ans, venait le visiter et lui déclamer son amour. Ma nuit se poursuivit alors que je rêvais... à mon futur : je me voyais en 2052 sous la férule du président Cramord, le petit-fils de Donald. Des pensées négatives m'envahirent alors que mon œil droit tentait d'émerger de son sommeil. Vivement, il me fallait jubjoter pour terminer mon rêve sur des pensées positives. Le hasard et l'obligation de me rafraîchir m'ont alors conduit sur une grande plage infestée de touristes. Quelques ablutions me revigorèrent. Je me suis essuyé avec une serviette de plage rouge qui traînait sur le sable. Fraîchement rafraîchi, j'ai rencontré sur cette plage une jeune femme à qui j'ai confié ma célébrité légendaire et surfaite comme journaliste. Celle-ci m'a confié vouloir devenir célèbre mais qu'aucun comité de lecture ne daignait donner l'aval à ses œuvres. Elle ne voulait pas abandonner son rêve. Cette rencontre fut déterminante pour moi. J'ai alors décidé de reprendre ma vie en main et de revenir dans mon patelin. J'étais mal luné de cette vie d'itinérance où ma vie faisait du surplace. Mes amis me manquaient. En pleine nuit, à la lumière d'une petite lanterne rouge, je fis mon baluchon en route vers un domicile fixe. En cours de route, j'ai croisé un caniche qui sortait de chez la coiffeuse. Il m'a regardé d'un air joyeux alors que ma chevelure sale et hirsute me faisait honte. Je suis arrivé à St-Jean-D'Épîles il y a trois jours. Tout ce temps pour me décider à franchir la porte de ton salon. Je me croyais encore au bordel de ma sœur où j'étais persona non grata. On n'a pas encore pardonné mes propos violents à une des filles.

Attristée par ce récit, Chiquita lui offre un jus fraîchement éjecté de sa centrifugeuse tout en lui conseillant d'aller voir Jenquet qui pourrait l'aider à se loger et lui trouver un emploi.

À peine Hermès sorti, une jeune femme entre au salon. Vénus !, de s'écrier Chiquita. Que fais-tu ici ? La nymphette au physique d'un adolescent, se jette dans les bras de son ex-maquetelle. J'en ai assez du travail du sexe. Je ne veux plus m'occuper d'aucun pénis turgescent commandé par un homme concupiscent. D'un air innocent et avec un accent de sincérité, elle offre à Chiquita de venir travailler dans son salon comme esthéticienne spécialisée dans l'épilation au rasoir et au fil. Mais pas question pour moi d'œuvrer comme Aphrodite : le torse nu. Ce serait indécent. Chiquita raconte à son amie Vénus le retour d'Hermès.

Reirements

Le soir venu, les quatre amis prennent un repas frugal. Vénus accueille de nouveau son frère sorti de l'itinérance et Chiquita a rejoint le rédacteur de La Dépêche lui suggérant de reprendre Hermès à son service. Une demande que ce dernier ne peut refuser s'il ne veut pas que ses anciennes visites au bordel soient révélées à la une de son journal. Une idée reprise au préalable par Francis Coppola pour son Don Corleone. Vénus, venue à la toute dernière heure dans le groupe, n'ose s'imposer. Elle est de nature réservée ce qu'elle avait réussi à cacher dans son ancien travail d'escorte.

Jenquet, à l'aube de ses 80 ans publie toujours ses mémoires profitant qu'il a encore toute sa mémoire, du moins le croit-il. Le rédacteur en chef de La Dépêche, M. Lecocq, a remis sa démission suite à un scandale sexuel appréhendé et un divorce certain. Sa femme, contrairement à Melania Trompe, n'accepterait pas ses infidélités répétées. Hocquet se voit confier le poste de rédacteur en chef du journal et son premier geste est de

réembaucher Hermès aux chiens écrasés. Le salon Au Raseur Rasé comprend une clientèle internationale depuis que les quatre immigrants illégaux sud-américains que compte le village y trouvent refuge pour jouer aux échecs sans lassitude ni projets d'avenir. Finalement, Vénus attire les villageois qui refusent la coupe calvitie mais qui rêvent d'une épilation aux mains baladeuses de la jeune ex-prostituée.

L'été tire à sa fin. Les touristes reviennent à la maison obligeant des familles de fourmis à quitter leur garde-manger à queue leu-leu. La vie reprend à St-Jean-d'Épîles. La clientèle du Raseur Rasé connaît un regain de vie suite à un reportage dithyrambique de Hocquet. On se doute un peu que le passé de maquereelle avantage sa propriétaire puisque de nombreux ex-clients ont décidé de lui confier leur tête. Il serait injuste de les identifier car les épouses du chef pompier, du chef de police et du directeur d'école seraient mécontentes. Déjà que voir leur homme revenir à la maison sans pilosité crânienne sous leur couvre-chef sème le doute chez elles. On n'ose imaginer le tintamarre généré par les querelles domestiques qui en résulteraient.

On épile à St-Jean-D'Épîles

Un reportage de Hocquet souligne l'ajout du service d'esthétisme avec la venue de Vénus. On y précise qu'elle ne s'occupera que d'épilation au rasoir ou au fil à une clientèle masculine. Elle invite ses anciens clients du bordel à lui confier tous leurs membres poilus. Le patron de la compagnie Gillette en profite pour lui apporter son soutien en lui fournissant gratuitement des rasoirs Gillette Vénus en échange d'une épilation. Rita Baga, célèbre Drag Queen qu'on aurait pu voir dans la scène de la cène sur la Seine à peine saine lors des Jeux Olympiques, lui promet que ses amis lui confieront leur pilosité. Tel que prévu dans le scénario, la reine des Drag Queen amène son corps à l'épilation. Vénus entreprend alors une carrière qui ne prendra fin que lorsque les hommes n'auront

plus de poils. Voilà un métier où prime la sécurité d'emploi. Fidèle à son habitude, la future célèbre esthéticienne célèbre l'arrivée de ce premier client en lui demandant de se déshabiller. Ce dernier s'étend sur le dos après avoir enlevé un soutien gorge vide d'attributs. Il demande une épilation allant de sa pomme d'Adam jusqu'aux seins d'Ève. Pas question que ses profonds décolletés laissent entrevoir sa masculinité. Pendant que Vénus l'épile au fil de coton, le pauvre file un mauvais coton. Il raconte que ce matin, il a voulu se cuire un œuf mollet mais son ami l'a encerclé de ses bras dodus en voulant prendre son pied. L'œuf a trop cuit ce qui lui a fait une belle jambe. À ses dires, la partie de jambes en l'air qui s'ensuivit valait la peine, Venus peine à suivre le fil de ce dialogue à sens unique. Mais la devise du Raseur Rasé n'est-il pas : "vos secrets n'émergeront jamais de nos bouches" ?

Terre d'accueil

Mon cher Hocquet,

Je prends le clavier pour t'écrire cette histoire que j'aimerais pouvoir lire dans ton journal "La Dépêche". Notre communauté vient d'accueillir un immigrant vénézuélien, Luis Rodriguez, et il serait de bon ton d'en faire connaître l'histoire.

Un des amis de Luis a immigré clandestinement il y a un an au Québec. Il a constaté avec bonheur que St-Jean-d'Épîles accueille les immigrants sans racisme ni homophobie. Il a souvent invité son ami Luis, lui-même faisant partie des G parmi les LGBTQ+, à venir le rejoindre. Mais...

Luis est fiché par la police de Maracay dont l'unique priorité est la chasse aux gays avant celle des cartels de drogue jugés trop dangereux. On le soupçonne surtout du meurtre de sa mère décédée d'une mort naturelle avec deux aiguilles à tricot lui transperçant le cœur. Vivement un pays homophile ! L'Europe est attirante mais Luis n'y connaît personne. Il

se rappelle alors de son ami Mauricio exilé clandestinement au Québec. Suite aux invitations répétées de son ami, il lui écrit un courrier dont j'ai obtenu copie.

Mon cher Mauricio, il y a des lunes que je n'ai pas eu de tes nouvelles mais quand tu as décidé de t'arracher à notre village pour rejoindre le Québec, tu semblais si heureux. Depuis que je suis jeune, je te voue une grande admiration. Tu te souviens du collier de perles que je t'avais donné, n'osant effleurer les sentiments que j'avais pour toi ? Te souviens-tu de ces moments où tu me laissais caresser tes longs cheveux caramel tenant à la main un bouquet de marguerites que je venais de t'offrir. Présentement, ma situation est désespérée. Les policiers me recherchent et je dois quitter précipitamment le pays. J'ai réussi à dérober la somme nécessaire pour te rejoindre. Si tout se déroule bien on se retrouvera bientôt.

Après avoir traversé la Colombie, le Panama, le Costa Rica, le Nicaragua, le Mexique et les États-Unis, Luis arriva dix-neuf heures plus tard à l'aéroport de Montréal. Mauricio l'y attendait ainsi que les agents de l'immigration qui acceptèrent sa demande d'asile en échange de quelques billets, évitant ainsi le chaos généré par l'afflux d'immigrants illégaux. Quatre heures plus tard, les copains arrivèrent à St-Jean-D'Épîles et furent accueillis par le maire et un comité de citoyens. Première opération : une visite chez la coiffeuse afin de débarrasser Luis de sa tignasse noire. Cet étranger, inconnu de Camus, a ainsi pris contact avec la coupe calvitie de Chiquita à qui il raconta la mort de sa mère assassinée par son fils unique après qu'il eut appris qu'elle était encore vierge. Chiquita lui avoua qu'elle-même possédait toujours sa virginité, particulièrement depuis qu'elle avait abandonné la prostitution. Évidemment, ces propos restèrent lettre morte vu que Luis ne parle pas encore français et que Chiquita no habla español.

Espérant que l'histoire de Luis trouvera écho dans La Dépêche.

Ton ami Jenquet

CHAPITRE 9 : LE TEMPS PASSE

Immersion québécoise

Dur réveil sans réveille-matin en ce frisquet matin d'automne. Luis, en quittant le Venezuela en toute hâte, ne pensait pas au temps froid qui l'attendait au Québec. S'installer à St-Jean-D'Épîles exige un minimum d'effets personnels et son garde-manger a faim de nourriture. Son ami Mauricio aurait pu l'aider dans sa quête mais il fait la grasse matinée. Se fiant à son instinct, Luis quitte sa chambre vers 10 h 08, heure approximative puisqu'il doit se procurer un réveille-matin. Il passe devant la chambre de Jenquet d'où proviennent des gémissements de plaisirs sexuels. Chiquita doit s'y trouver ! Il descend au rez-de-chaussée et aperçoit Vénus s'apprêtant à épiler Rita Baga, célèbre Drag Queen québécoise qu'il ne connaît pas encore mais qui lui plaît déjà. Un premier pas sur un trottoir mouillé amène son postérieur à visiter le sol québécois. Un juron bien vénézuélien sort de sa bouche. Il jurera bientôt en québécois. Son coco récemment rasé par Chiquita attire les bourrasques de vent alimentées par les érables argentés se débarrassant de leurs feuilles rougeâtres. Apercevant le magasin général, il s'y engouffre. Des achats urgents l'attendent. Un réveille-matin trône dans son panier, suivi d'une casquette pour cacher sa calvitie, un imper, des bas chauds et des slips aguichants pour de futures rencontres privées. Il ne faut pas s'en priver. Naturellement, des condoms couleur rose bonbon s'imposent. Arrivé à la caisse, ses yeux sont attirés par un objet insolite : une figurine opaline à l'effigie de Jenquet. Luis demande au caissier d'expliquer les raisons de la notoriété de ce vieux retraité. Le jeune homme épilogue pendant 10 minutes sur les exploits de Jenquet. Luis est estomaqué. L'objet ne fait pas partie de sa liste d'achats mais il ne peut résister à en faire l'acquisition. Puis, il se rend dans la section épicerie. Café, lait, œufs, tomates et laitue prennent le chemin du panier. Ils sont rejoints par une truite et

un saumon fiers représentants de la famille des carnassiers. Naturellement le tout est complété par deux bouteilles de rouge. Une surprise l'attend quand vient le temps de payer. Première constatation importante : les magasins québécois n'acceptent pas les bolivars. Deuxièmement, un bolivar ne vaut que 0.03 \$. La richesse de Luis vient de fondre au soleil même en cette journée pluvieuse. Le retour à la maison n'annonce rien de bon. Il lui faudra trouver du travail.

Traversant la rue principale, Luis aperçoit son reflet dans la vitrine de La librairie des Chats Noirs. Sans hésitation, il en pousse la porte qui ne s'ouvre pas. Au Québec, il faut les tirer si on veut pénétrer à l'intérieur. Il aimerait se procurer un dictionnaire espagnol-français. Surprise ! La libraire n'est nulle autre que Rita Baga. Fraîchement épilée, iel accueille Luis avec un grand sourire invitant. Vénus lui a raconté l'arrivée de cet éphèbe vénézuélien. Une matinée qui prend une toute nouvelle tournure. Les achats coquins de Luis vont servir d'apéro à cette rencontre imprévue. Paul Éluard aurait sûrement dit "qu'Il n'y a pas de hasards, il n'y a que des rendez-vous".

De mémoire

Le journal La Dépêche poursuit sa mission de mettre l'accent sur la vérité et quoi de mieux que d'offrir à ses lecteurs de nouvelles chroniques relatant les souvenirs véridiques ou non choisis par le célèbre ex-détective Jenquet. Ce dernier consent à dévoiler les dessous de ses brillantes aventures gisant sur les tablettes de sa bibliothèque. Une entrevue avec Hermès se déroule au Repère, un rituel qui se répète hebdomadairement. Jenquet, un sac magique sur son genou *arthrosé* constate que ce sac synthétique n'est pas magique. En réalité, ce n'est même pas un sac. Mais toute vérité n'est pas bonne à dire. D'une franchise toute Trompeiste, Jenquet promet de dire la vérité, toute la vérité et rien que SA vérité.

Pas question de contes à dormir debout. Il va rendre compte de ses aventures debout et de bout en bout. Pour se lever, Jenquet oblige le fauteuil à le libérer et s'évade des bras de ce dernier. À peine debout, il prend quelques instants de repos profitant de sa légendaire capacité à dormir debout. Il décide alors de faire ce qu'il accomplit le mieux : ne rien faire tout en se remémorant une de ses premières enquêtes qu'il aurait aimé résoudre.

En vérité, en vérité je vous le dis (ce qui sera repris par Jean dans une certaine Bible), cette enquête fut douloureuse. Je me revois menant la filature d'un jeune voyou insolent soupçonné de vol au moment où ce dernier emprunte illégalement une voiture à Marseille pour se rendre à Paris. Je le suis pas à pas ou km à km en vélo faisant attention à ne pas le dépasser vu qu'il est embouteillé dans une circulation particulièrement dense. Arrivé près de la bouche de métro Godard, il heurte à mort un policier qui, tant pis pour son âme, rendra l'âme à l'hôpital faute d'infirmières à l'urgence. Le voyou provocateur de frayeur s'engouffre dans le métro et je le poursuis. À bout de souffle, je le vois attendant la rame. C'est un grand blond avec une chaussette noire. Je sors mon pistolet pour l'arraisonner. Mon ombre m'imite, me prenant de vitesse. Ma demande au vaurien ne vaut rien. Je tire un coup de semonce au-dessus de sa tête de clown. Il prend peur et, suite à un arrêt cardiaque, s'effondre de travers sur les rails. Ce faisant, le courant électrique courant sur ces derniers réanime son cœur qui, rentré au bercail, reprend ses battements réguliers permettant au voyou d'apercevoir pendant une fraction "probablement un tiers" la locomotive qui, en état de choc, le percute mortellement. Les policiers accourent. Au cours de ma déposition, je suis à court d'explications crédibles. Tout s'est déroulé rapidement. Suite à ma suggestion, les policiers concluent à un suicide involontaire. L'article fera la Une de la troisième section du journal dédiée aux faits cocasses et non vérifiés. Voilà l'avantage d'avoir le rédacteur en chef comme ami et voisin de chambre.

Après un quart de siècle à s'occuper des problèmes de tierces personnes et de les résoudre à demi, Jenquet souhaite commencer à réussir sa vie. Les 25 prochaines années y seront consacrées, du moins s'il se rend à 106 ans.

Un peu d'esthétisme.

Le petit village de St-Jean-D'Épîles connaît une effervescence inattendue. Son ex-maire a dû démissionner suite à l'agitation populaire provoquée par un scandale sexuel le touchant. Le compte-rendu de son procès s'étale à la UNE de La Dépêche. Sous le clavier d'Hermès, on raconte les demandes très particulières du maire qui exigeait de la jeune prostituée Vénus qu'elle lui lise le roman de Max Gallo : *Le Peuple et Le Roi* pendant qu'il copulait avec la reine du porno de La Poule Mouillée. Adeptes de Donald Trompe, il rêvait de se maintenir au pouvoir indéfiniment en éloignant toute opposition. D'autres accusations, dont on ne peut prévoir les impacts, accablent l'ex-magistrat. Il aurait tenté de soudoyer la jeune prostituée en lui offrant 10 000 euros puisés à même les fonds de sa campagne électorale et a menacé le bordel de fermeture. Le jugement devrait être prononcé dans les mois qui viennent. M. Lemaire demande à ses supporters de l'appuyer par des dons monétaires en vue d'une prochaine campagne puisqu'il crie à tout vent qu'il va se représenter et se venger de ses adversaires.

Le Québec a connu une révolution tranquille en 1960 et une révolution sexuelle en 1970. Il se débarrasse lentement de ses curés pédophiles et les femmes sont considérées à l'égalité des hommes. Comment peut-on croire qu'un maire puisse porter Trompe aux nues quand il est nu ? Revenir aux années 50 serait révolutionnaire.

Ancestry

En plein milieu d'un dîner de cons avec un ex-maire de moins en moins coquin, mon cellulaire m'annonce que j'ai un appel. Une richissime veuve veut retrouver les parents de

sa compagne Caroline, une batracienne bien-aimée. Selon la dame, la mère de Caroline vivrait toujours en Guadeloupe sous le nom de Gaia. Ce renseignement crucial provient d'une recherche d'ADN effectuée par le site Ancestry parmi les gens qui ont un air de famille. J'accepte sa requête vu qu'elle se déroule en Guadeloupe, toutes dépenses payées. Chiquita vient me conduire à l'aéroport tout en s'assurant que j'ai mon passeport et mon billet. Depuis peu, j'ai des objets qui se cachent à ma vue. Je m'envole. En vol, je profite de plusieurs heures de liberté pour me remémorer mes notions d'espagnol. Pas question d'être pris au dépourvu. Je "désavionne" à l'aéroport de Pointe à Pitre. Je fais un pitre de moi-même en m'adressant au douanier en espagnol. Ici, tous communiquent dans un français incompréhensible pour un Québécois. Je réussis à nolisier un chauffeur de taxi vu que j'avais loupé le dernier métro. Je lui donne l'adresse de la plage de Malendure. Il me dit qu'on a 35 minutes de route en passant par le parc de la Retraite. Je lui dis que je suis déjà à la retraite. Il propose un arrêt au parc des Mamelles. J'acquiesce. Un arrêt inutile, aucune femme ne s'y promène les mamelles à l'air. On arrive finalement à la plage de Malendure. Une pancarte bien en évidence : "Ne dérangez pas Gaia". Eureka ! J'ai trouvé la maman. Mais la pancarte se trouve sur la rive opposée de la rivière. Dix mètres m'en séparent. Trois mètres de profondeur refroidissent mes ardeurs. Je dois me rendre sur la rive opposée. Je marche à l'ombre de joncs géants. Si j'étais Jésus, il me suffirait de marcher sur les eaux. N'étant que moi, j'utilise le petit pont qui enjambe le cours d'eau. Mes yeux oublient les cataractes qui s'entêtent à brouiller leur vue et aperçoivent la maman recherchée qui trottine à pas de tortue vers la rivière. Mes pas emboîtent les siens. Gaia, est-ce bien toi ? Elle me regarde ne sachant si elle doit me répondre. Se croyant attaquée elle se réfugie sous une grande carapace de silence. Je lui demande si elle avait perdu la boule en confiant son enfant à la mère de Bill. Elle me répond qu'elle abandonne

toujours les enfants qu'elle pond. Deux cents œufs par accouchement et cela sept fois par année. Impossible d'en reconnaître la maternité. Un gardien me sermonne. Défendu de déranger Gaia, la plus vieille tortue Caouanne de l'Île. Gaia n'est donc pas la mère de Caroline. Une tortue marine ne peut engendrer une tortue de terre.

Je retrouve mon taxi et son chauffeur et on retourne directement à l'aéroport. Une course totale de 220 euros. L'avion me ramène au Québec et Chiquita à St-Jean-D'Épîles.

Pas besoin d'être un prophète pour annoncer qu'Ancestry ne fonctionne pas bien et qu'il ne promet que des moulins à vent. Se pourrait-il que les renseignements d'ADN recueillis soient revendus à des compagnies d'assurance pour connaître l'état de santé des futurs bénéficiaires ou à des employeurs pour avoir le bilan de santé des gens qu'elles vont engager ? Il faudrait que je me penche là-dessus. Mais pour l'instant, je me penche au-dessus de ma chère Chiquita. À mon âge vénérable de 81 chandelles, je me dois de ralentir mes activités sexuelles. Chiquita est bien patiente avec moi. Un baiser et une légère fessée sur son postérieur la rend joyeuse. Une paraphilie qu'elle adore.

À l'eau !

Après une nuit d'amour torride sans Chiquita, mes rêves se révèlent un cauchemar. Il me semble avoir entendu du bruit dans mon antre. Je jette un regard au pied de mon lit et aux miens en quête d'un intrus. Personne. Une visite à la salle de bain sans bain m'apprend qu'il n'y a aucun visiteur. J'ai dû rêver ou le visiteur s'est dérobé. L'absence d'un arôme de café me suggère de m'en préparer une tasse qui comblera ma soif d'aventures. Il m'accompagne jusqu'à mon ordinateur qui trépigne d'impatience de m'annoncer toutes les mauvaises nouvelles de la nuit : Trompe se prépare à détruire son pays, la pluie l'a déjà fait à Valence, Poutine et Netanyahu continuent de jouer à la guerre. Vivre au Québec c'est Bysance !

Mes yeux sont attirés par un mémo gisant sur mon bureau. Une note signée par Hocquet. Mon sens inné de déduction en déduit qu'il fut à l'origine des bruits entendus pendant mon sommeil. Sa nomination au poste de rédacteur en chef de La Dépêche n'a aucunement amélioré sa calligraphie. Mes cataractes n'aident pas au déchiffrement du message qui se lit comme suit : "N'oublie pas de te rendre à La Réunion le 4 décembre pour préparer la fête de Joëlle." Pas question de bretter. Aller à la Réunion demande toute une préparation et pas de laisser-aller.

Pas question de revivre le cauchemar de mon voyage en Guadeloupe. Je m'informe si je dois y parler espagnol. Nenni. Le français est de mise. Mais lequel ? J'espère que mon accent n'écorchera pas leurs zoreilles. Il faudra aussi que je me trouve un bon hôtel si je veux être sur le piton pendant mon séjour.

Les Joëlle ne pullulent pas à La Réunion. Connaissant Hocquet, il doit sûrement s'intéresser à une personnalité littéraire connue internationalement afin d'en parler dans La Dépêche. Je me souviens que la semaine dernière, il m'a parlé de sa participation à un concours littéraire où il a terminé parmi les 55 non-finalistes. Il cherche sûrement une autrice qui performe mieux que lui. Google m'apprend qu'une certaine Joëlle s'est méritée une soixantaine de prix littéraires. De quoi rendre Hocquet jaloux. C'est probablement elle qu'il veut honorer et fêter. Je suis honoré qu'il fasse appel à mes services pour aller la rencontrer.

Je demanderai à Chiquita de m'accompagner. Je me rends au Raseur Rasé où mon amie est en plein travail de repos en l'absence de clients. Je lui parle du voyage proposé par Hocquet. La perplexité se lit dans son visage. Elle souhaite lire le mémo. Je le lui montre. Une lecture rapide amène ses yeux de la feuille à mes yeux. Elle l'a lu sous un angle différent du mien. Un éclat de rire surgit de sa gorge déployée. Je perçois de l'ironie à

mon égard. Son regard luisant le confirme. Elle m'apprend que nous ne partirons pas en voyage. Je l'apostrophe avec véhémence. Pourquoi veut-elle me retenir au Québec ? Elle m'explique gentiment que Hocquet m'a demandé de me rendre à une réunion le 4 décembre pour préparer la fête de Noël. Un projet de voyage qui tombe à l'eau.

La menace

Pendant une nuit polaire, le téléphone sans fil qui repose sur la table de cuisine, reçoit quatre messages qui n'osent me réveiller. La nuit, il ne nuit pas à mon sommeil étant en fonction "Ne pas déranger". Une fonctionnalité qui me fait épargner 1 dollar par jour. Pas de quoi fouetter un chat mais sur un siècle, je vais épargner près de 37 000 dollars. Dès que je mets les pieds hors du lit, mes jambes suivent et me conduisent devant le frigo en vue d'un petit déjeuner copieux. Mes papilles anticipent des oeufs brouillés parsemés de bacon accompagnés d'un bon latté. J'ouvre la porte. Ma vue se brouille. Qui a vampirisé le froid de mon frigo ? Pas de lumière ni de fraîcheur. La brique de beurre n'est plus qu'un magma informe. Les ailes de poulet dépérissent. Mon frigo a rendu l'âme sans me prévenir. Je dois donc me contenter de quelques noix pour me sustenter.

Sirotant un latté sans lait, mes yeux sont attirés vers le téléphone qui, tel une sirène, me fait de l'œil pour que je le prenne en mains. Je succombe à son appel et constate qu'il recèle 4 appels et 5 textos. J'écoute les premiers et lis les seconds. Ils viennent tous de la même personne et se résument ainsi : TU VAS MOURIR. Sur une échelle de 10, je dirais que ma journée commence sur une mauvaise note.

C'est la première fois en 25 ans de retraite consacrés à quelques enquêtes que je suis victime de menaces. Dois-je sérieusement la prendre au sérieux ? Je fais le tour de tous les criminels que j'ai envoyés en prison. Il n'y en a aucun.

Qui m'en veut ? Une de mes quatre femmes ? Impossible. La première est complètement perdue grâce à l'Alzheimer. La deuxième vit en Italie profitant de ma pension. Elle ne veut sûrement pas la perdre en me perdant. La troisième m'aime encore et la dernière m'a quitté, toute heureuse de le faire.

Le soir venu, on sonne à la porte. Ne prenant aucune chance, je m'arme d'un couteau et l'ouvre prudemment. Ils sont cinq devant moi, masqués et pointant leur petit panier. Ils veulent voler MES bonbons. J'avais oublié que c'était l'Halloween. Trois visites plus tard, n'ayant plus de friandises ni de précautions à prendre, j'ouvre sans méfiance. Un grand noir aux dents blanches me salue. Je reconnais Luis, cet immigrant illégal récemment arrivé à St-Jean-D'Épîles après avoir occis sa génitrice. Il s'excuse de sa visite tardive. Il me tend un téléphone en disant qu'il avait interchangé le sien avec le mien ou vice-versa. Guillaume Musso reprendra un tel imbroglio dans L'Appel de L'Ange.

La menace ne m'était donc pas adressée. Je dis à Luis de faire attention à lui et de vérifier les menaces qui lui sont destinées et surtout de mettre un mot de passe difficile à pianoter afin d'empêcher quiconque de lire ses courriels. Je lui propose le 169anna961 qu'il devra lire à l'envers.

À quoi ça rime ?

Chez moi, tradition oblige, les étrennes arrivent après Noël. Plus de sapin qui ferait trop la joie de mes chats. Pas de décorations pour faire croire à la joie. Trop de mauvais souvenirs. Quatre Saint-Sylvestre où j'ai dû annoncer à mes proches que je me séparais de ma conjointe ou elle de moi. Un rituel aux 10 ans. Le mariage est toujours un risque, mais la routine est mortelle du moins pour les couples de mortels. Je veille donc, ce soir, en

compagnie de mes amis. Chiquita me remet en tremblant une carte de vœux. J'ouvre et je lis à haute voix :

Loin de moi vouloir briser ton cœur

Avec ces quelques mots sans ambages

Pour toi, mon ami, qui a pris de l'âge

Dorénavant nous vivrons comme frère et sœur.

Aucun baiser n'accompagne ce message. Elle n'a embrassé que ses rimes sans user le vermillon de ses lèvres si douces. Bonsoir tristesse.

Pourtant, j'ai investi beaucoup dans cette relation. Pendant 15 ans, j'ai aidé Chiquita à maintenir son bordel à flot à coup de 200 \$ par semaine : un coût énorme pour un petit coup rapide. Je n'ose faire le calcul de mon investissement qui dépasse sûrement les 156 000 dollars. Des dépenses qui auraient pu me conduire à la ruine. Puis les années suivantes, toutes ces heures d'amitié à la soutenir et à accepter ses coupes calvitie. Elle souhaite que nous demeurions amis. Comme elle habite toujours la chambre face à la mienne, qu'elle ne se figure que je vais détourner la figure quand on se fait face : elle se trompe. Et puis, j'ai besoin d'elle comme conseillère et conductrice depuis que ma vue me quitte graduellement. Cette semaine, mon amie partage son lit et son corps avec Luis, ce Vénézuélien qui vient de rentrer dans le placard et dans sa chambre. Finie la gaieté, il préfère maintenant une ex-fille de joie ! Cela ne me rend pas jaloux mais certes un peu plus raciste. Je le sais, je broie du noir. Je n'ai aucune idée comment elle peut faire l'amour avec un noir sans se fatiguer. Il faudrait que je demande à un Immortel de m'en donner secrètement le secret.

Je viens de comprendre pourquoi Vénus n'ose pas me regarder dans les yeux. Distraite, elle cherche des bonbons dans une bouteille d'aspirines au lieu de la bonbonnière. Elle connaissait le contenu de la carte. Pendant ce temps, Hocquet et Hermès dirigent leurs quatre yeux sur leur cellulaire et semblent divisés quant à l'avenir du Premier Ministre canadien. Pourtant ils ne s'étaient jamais intéressés à la politique.

Où retrouver une sexualité active ? Impossible à mon âge canonique de me remettre sur le marché des conquêtes amoureuses. En plus, dans mon village, il n'y a plus aucune femme de disponible. Cupidon ne m'est d'aucun secours. Il ne pourrait toucher le cœur d'une âme sœur même avec une arbalète. Je débute une vie plate et platonique. Il faut absolument que je me remette au travail.

CHAPITRE 10 : À LA RECHERCHE DE SOUVENIRS

Hécatombe

Un groupe de femmes arrive devant le salon Au Raseur Rasé ameutant le village contre la présence de deux ex-prostituées. Les maris de ces manifestantes ont profité des résolutions de la nouvelle année pour avouer l'inavouable : leurs infidélités. La horde profite de son nouveau sport : la marche rapide, pour joindre tant bien que mal, l'utile à l'agréable. En colère, elles ont une dent contre Chiquita et Vénus. Les injures en leur direction fusent. Il faut avouer que cet arrêt devant le salon fait partie d'une stratégie de ce club sportif : reprendre son souffle à mi-parcours. Pour l'instant, elles visent l'atteinte de leur objectif : un (1) kilomètre, soit la longueur de la rue Principale.

À part la santé du maire, tout va mal dans le village. Le Premier Magistrat vient d'augmenter les taxes, le gouvernement baisse les retraites, l'électricité augmente alors que les températures baissent et La Dépêche voit ses abonnés se désabonner.

Heureusement que le journal est distribué gratuitement. Hocquet n'a pas le choix. Il remercie Hermès en le remerciant pour ses nombreux mois au journal. Ce dernier, mis à pied et faisant la moue, se retrouve de nouveau itinérant et quitte pour la grande ville obligé dorénavant à la marche rapide. Hocquet occupera maintenant les postes de propriétaire, rédacteur-en-chef et unique journaliste du journal. Je défie un syndicat de s'y implanter !

Le salon Le Raseur Rasé constate que la coupe calvitie attire moins de clients. Les anciens clients du bordel hésitent à défier leurs conjointes et coupent dans les coupes. Chiquita devra se trouver un second emploi. Je lui offre de devenir mon adjointe. Luis, son nouvel ami, ne maîtrisant pas la langue française croit que je lui demande de devenir

ma conjointe. D'une jalousie malade, il décide de quitter le village et de partager le nouveau loisir d'Hermès : la marche rapide. Nous ne reverrons plus ces deux compères. St-Jean-D'Épîles ne compte plus que 1232 âmes. Vénus conserve néanmoins sa clientèle de Drags Queens qui ne peuvent se permettre des délais épilatoires.

Il me faut, en ces temps difficiles, augmenter mes actifs et être moins passif. Pour relancer les affaires, je dois profiter au maximum de mon apparence. Je décide de ne plus porter de barbe ni de moustache. C'est facile puisque ces attributs m'ont quitté il y a déjà cinq ans. Il suffit de leur demander de ne plus pousser et de les aider à l'aide d'un rasoir. Autre changement important : je change ma photo de profil sur Facebook pour une photo de face. De nouvelles cartes d'affaires anonymes, ni aucun renseignement personnel font leur apparition. J'ai peur des vols d'identité. Alors ma photo et mon âge suffisent. Ma réputation et le fait que je sois le seul détective du village feront le reste. Octogénaire, je refuse l'invitation à rejoindre le club des marcheurs rapides.

Une mort annoncée

Ma dernière visite à La Dépêche s'avère très profitable. Mon ami Hocquet accepte de publier gratuitement ma carte d'affaire en échange d'une chronique relatant mes exploits. Chronique que je ferai bénévolement. Il me montre un exemple de ses exigences : un article sur la nouvelle loi québécoise de l'aide médicale à mourir. J'y apprend que depuis quelques années, on peut décider de l'heure à laquelle notre dernière heure arrivera. Cela me donne matière à réflexion. Mais Hocquet a une idée derrière la tête, j'en suis certain. Il me parle de son projet d'une chronique nécrologique qui pourrait rentabiliser La Dépêche. Je lui souligne qu'aucune des 1232 âmes de St Jean-D'Épîles n'a pris rendez-vous avec la faucheuse. Je lui propose de publier la nécrologie de mon propre décès par anticipation et

de façon mensuelle jusqu'à ce que ma mort coïncide avec celle-ci. Il décline mon offre au temps présent ne connaissant pas le futur conditionnel à la fin de ma vie.

Je me rends chez Chiquita lui demandant de scalper mon crâne, ravivant ainsi ma coupe calvitie. Suite à ma rencontre avec Hocquet, j'en profite pour monologuer sur l'aide médicale à mourir en confiant à Chiquita que je voulais en profiter. Puisqu'on peut choisir la date de notre grand départ, je lui demande de consigner mon désir de mourir à 11 h 59 le 30 juin 2050. Pas question que je vois la 106e année de mon existence. Chiquita ne me répond pas mais je vois dans le miroir qui me fait face que son visage reflète de l'incompréhension.

Meurtre prémédité

Voici une histoire insensée qui démontre combien la gente humaine est imprévisible.

Lors d'une de mes virées pour vérifier la qualité d'un bon café en visitant successivement MacDonald, Starbucks, Tim Hortons et Morgane, j'en viens à la conclusion que le café donne la diarrhée. Vidé de mes émotions, je discute avec une jolie femme, ma benjamine d'une vingtaine d'années. Aucune crainte que je puisse l'intéresser. Elle a cependant suscité beaucoup d'intérêt chez moi quand elle m'a parlé du mari de sa fille qu'elle soupçonne d'infanticide. Je décide de faire enquête, voulant prendre les intérêts de mon interlocutrice et un peu de son capital.

Je rencontre donc sa fille, ma benjamine d'une quarantaine d'années. Aucune crainte que je puisse l'intéresser. Je constate qu'effectivement elle n'a pas d'enfant. Je lui demande si elle a déjà accouché. Elle ne le croit pas. Je la crois. Elle m'affirme cependant qu'elle veut des enfants et en veut à son mari de ne pas lui en donner. Elle pense qu'il les tue avant terme. Cela demande des explications. Elle me dit qu'elle a lu dans la revue scientifique "Elle" que des enfants secoués pouvaient en mourir. Elle me raconte alors que très

souvent, avant de faire l'amour, son mari secouait son pénis tellement fort que cela devait tuer les spermatozoïdes avant même qu'ils puissent faire effet. Et puis, elle a constaté une autre anomalie. Son mari gardait sa semence en otage en utilisant un préservatif. Il ne le faisait pas tout le temps, seulement lorsqu'il la pénétrait. Pour les fellations, il l'enlevait pour que sa femme n'ait pas le goût désagréable du latex. Je suis alors retourné chez voir ma cliente chez Morgane pour faire mon rapport oral à sa mère (pas de mauvaises pensées svp). Je l'ai rassurée. Il n'y a pas de meurtre, mais ses chances d'être grand-mère sont minimales.

Une rencontre imprévue

Un soir, pendant que Chiquita et moi ne faisons pas l'amour... euh je ne me souviens pas de la dernière fois, je lui ai confié une mésaventure dont je fus témoin malgré moi à l'âge de 20 ans. L'action prit corps, à mon corps défendant, lors d'un bel après-midi d'automne. En voici le déroulement.

Quelques flocons de neige virevoltent laissant entrevoir des espoirs pour les skieurs.

Roger Lebrun, un chauffeur de taxi, demeure dans la maison face à la mienne. Un charmant type qui a le bonheur de partager sa vie avec une femme adorable, d'une beauté peu éclatante mais d'une bonté à rendre tout le voisinage heureux. Il part de chez lui conduisant son taxi pour aller quérir un client à 20 kilomètres de sa résidence. Il prend la 157 nord, le cœur léger et la tête pleine de projets.

Au même moment, Pierre Ledoux, mon voisin de bureau au collège jubile de bonheur. Ce dimanche, il demandera sa copine en mariage. Une seule route relie les deux villes. Il s'engage sur la route 157 sud. Je quitte mon bureau cinq minutes après lui et prend le même itinéraire.

Vingt minutes après son départ, Roger constate que la route enneigée devient glissante. À cet instant précis, Pierre fait la même constatation. Le hasard prévisible veut que les deux se retrouvent face à face, les yeux dans les yeux, au moment précis où les deux voitures dérapent. Un coup de volant à gauche pour l'un, à droite pour l'autre. Malheureusement, les autos poursuivent leur chemin jusqu'à l'embrassade. Ni l'un ni l'autre ne remarquent mon arrivée quelques instants après la collision. Je dois aller voir. Je contrôle mon stress avant que le stress ne me contrôle. Je me pointe auprès du premier conducteur pour constater qu'il s'agit de mon confrère Pierre qui, le cou brisé, est décédé sur le coup. Mes jambes peinent à me conduire au deuxième véhicule. Je n'en crois pas mes yeux. Mon voisin Roger n'a plus de pouls. L'adrénaline me permet de faire un bref rapport à un policier qui arrive sur les entrefaites. Puis je me rends à ma voiture, tremblotant, en me croyant au centre d'un cauchemar. Il faut que je me change les idées. Pas question de ressasser cette funèbre vision. Je laisse derrière moi les deux carcasses contenant toujours les corps de mes voisins. Il me reste 10 kilomètres de route pour me rendre chez moi. Inutile de dire que ma vitesse de pointe est grandement réduite. Arrivé à la maison, mon regard se porte vers le domicile de la veuve qui l'ignore encore en me convainquant que ce n'est pas à moi de l'en avertir. Une heure plus tard, une voiture de police s'arrête devant sa maison. Je sais aussi que dans une autre demeure, il y a une copine qui ignore qu'elle aurait été demandée en mariage le surlendemain.

Comment puis-je me souvenir si précisément de ce fait après 60 ans ?

Mise au point aux poings

Non mais ! On ne fait pas un tel coup à un détective privé. Ce soir, en revenant d'une enquête dans un restaurant où je tentais de déterminer si je préférais le dessert aux

pommes ou la tarte au citron, je trouve mon bureau sans dessus dessous. Toute ma filière d'affaires classées a été vidée. Je viens de perdre le travail de 10 ans de labeur. Plus de huit dossiers dérobés. Je ne comprends pas. J'avais pourtant laissé Luney, mon chat de garde, en charge de la surveillance. Au fait, je l'ai retrouvé, caché sous l'édredon de mon lit, tremblant encore de la visite du malfaiteur. Si je le retrouve, il aura affaire à mes deux poings. Il faut dire que je ne possède pas d'armes depuis que je me suis fait confisquer ma carabine 22 et une arme tronquée. Le service de police voulant me rendre service vu qu'un détective privé de licence se voit priver d'arme en service.

Je veux faire une mise en garde à toutes les personnes qui liront les rapports de mes affaires classées. Je ne me suis jamais occupé de meurtre, ceci étant l'affaire des policiers. Je leur laisse aussi les suicides. Ils me rappellent trop le mien. Je vous rassure, je l'ai raté. Je privilégie par contre, les causes d'infiltration et de filature. Ce n'est vraiment pas de ma compétence si mes causes n'ont pas connu la célébrité, aucune célébrité ne m'ayant confié sa cause.

Dans un de mes rapports non encore rédigé, vous auriez pu lire l'épisode où j'en suis venu aux poings avec un molosse de quatre mois. Un labrador qui, en me voyant, m'a sauté dessus. Il a mis ses deux pattes sur mes épaules et a léché avidement mes lunettes. (Le temps des détectives avec une loupe est dépassé, maintenant, on porte des verres ajustés à notre vue, de préférence.) C'est à ce moment précis que j'ai utilisé mes poings. J'ai serré fortement les mains, levé mes deux poings devant mes lunettes pour les protéger de cette langue canine. Le molosse s'est calmé et pour lui démontrer que je ne le craignais pas, je l'ai laissé mâchouiller les lacets de mes souliers jusqu'à ce qu'il s'en lasse. Puis, sa maîtresse est venue le chercher. Je me demande parfois pourquoi il est si facile à un chien d'avoir une maîtresse alors que c'est si difficile pour moi.

Exception faite d'un lacet mouillé, il n'y avait pas matière à porter plainte : ce qui explique l'absence d'un rapport écrit sur cet incident. Mon voleur n'a donc pas pu s'en emparer. Cela me soulage. Personne n'en sera au courant. Il me reste à découvrir mon malfaiteur. Il a laissé des indices faciles à interpréter : sa carte d'affaire. C'est un homme de 1 . 68 mètres aux cheveux grisonnants et pesant autour de 78 kilos. Il a 65 ans et habite la chambre à côté de la mienne. Chiquita rappelle à mon souvenir que c'est moi qui lui ai demandé de venir chercher ces rapports pour les faire plastifier. Je lui avais même laissé les clefs de ma chambre. Un coup de téléphone me rassure. C'est vraiment Hocquet le coupable. Le travail a été fait et il me rapportera mes rapports demain matin.

La mort d'un jumeau

Les coiffeuses en entendent des histoires tristes et Chiquita ne fait pas exception. Voici celle d'un crime que même Jenquet n'aurait pu empêcher. Le client rapporte une histoire invraisemblable.

Mon frère et moi avons vu le jour en même temps. Nous sommes jumeaux malgré quelques différences notables. Il y a 30 ans, nous sommes apparus sur cette Terre grâce à une mère porteuse. Nous avons pris quelques années à nous développer, toujours côte à côte, mon frère et moi. Notre croissance a souvent été asymétrique. Dès notre naissance, on a fait l'objet de curiosité et d'envie. Les hommes, et parfois des femmes, venaient voir ma mère et désiraient nous cajoler et nous embrasser. Aucune jalousie ; mon frère et moi recevions les mêmes attentions. Mais attention, il y avait souvent de la tension quand on nous exposait aux yeux des autres, comme si nous étions des curiosités.

Évidemment, ma mère nous considérait comme les plus beaux. Mais, en prenant de l'âge, elle a commencé à avoir des doutes. En nous comparant à ceux de ses amies, elle trouvait que nous ne grandissions pas assez rapidement. On a eu peur qu'elle nous laisse tomber.

Mais il n'en fut rien. Adultes, nous sommes devenus un objet de fierté, auréolés comme des attraites à ne pas manquer. Notre mère a tout fait pour nous mettre en valeur. Surtout moi, vu que mon frère tardait à se développer. Je voyais bien qu'il n'était pas à ma hauteur. Il ne savait pas non plus quel sens donner à sa vie en prenant une orientation différente et cherchant à s'éloigner de moi. Mais il ne m'a jamais abandonné.

Bien que je sois, à mon avis, plus joli que mon frère, la nature ne m'a pas gâté. La maladie est devenue une compagne tenace alors que mon frère demeurait sain. Depuis quelques mois, je visite une clinique où on m'ausculte sous toutes les coutures. On doit croire que j'ai trop de graisse, puisqu'on m'en a enlevé un peu. Et mon frère qui se réjouissait d'être plus petit que moi auparavant se désole de me voir atrophié. Ma mère est triste de voir mon état de santé. Pendant plusieurs mois, elle a essayé tous les traitements qu'on lui suggérait. Elle s'arrachait les cheveux pour trouver une solution à mon problème. Puis, à bout de ressources, elle m'a conseillé d'avoir recours à l'aide médicale à mourir. On en a parlé à un médecin qui, après avoir analysé ma situation, a confirmé que j'y avais droit. Mon frère ne voulait pas que je le quitte, trouvant injuste qu'il demeure seul. Il savait bien que sans moi, il perdrait tout attrait. Et puis, il n'avait jamais connu la solitude de toute son existence.

Voilà pourquoi ce matin, je me retrouve dans ce lit d'hôpital pour vivre mes derniers instants. Tout est silencieux. Mon frère est près de moi, mais il se cache pour ne pas voir mon départ. Je pense voir déjà la vive lumière du tunnel... non, c'est l'éclairage au-dessus de mon lit. Le meurtrier s'approche, scalpel dans la main droite. Il me prend de sa main gauche et d'un geste rapide, il rend mon frère fils unique. Je n'existe plus. On m'a sacrifié afin que mon frère et ma mère vivent. Je suis parti, emportant avec moi la tumeur cancéreuse en mon sein.

C'est ainsi que le sein gauche de sa fille a perdu son jumeau suite à une mastectomie.

Chiquita termine sa coupe calvitie en pleurs.

Quel oubli !

Hocquet vient me voir se désolant que ma dernière chronique ne lui soit pas parvenue. Je m'interroge. Quelle chronique ? Selon notre entente, dont je ne me souviens pas, je dois lui fournir à chaque semaine le récit d'une de mes enquêtes. Je n'y comprends rien. On verra cela plus tard. Pour l'instant, je retourne dans mon fauteuil laissant mon esprit vagabonder.

Je ne suis qu'un pauvre personnage de contes qui compte peu de lectrices et pratiquement aucune enquête réussie. L'auteur a fait de moi un détective privé de toutes compétences en la matière et l'antimatière. Je viens de relire toutes les œuvres que mon enfance aurait dû lire. Une vraie caverne où ma seule connaissance du monde réel provient des ombres que je voyais derrière moi. Dernièrement, j'ai eu une illumination en côtoyant dans un livre un certain James Bond qui m'a offert, en guise d'amitié (ou pour se débarrasser de moi), un gadget indispensable pour tout chercheur d'aventures : une montre intelligente. Il me l'a remise via la complicité de Chiquita qui me demanda de toujours la porter, surtout si je sors de ma chambre. Chiquita m'assure qu'elle va me permettre de voyager dans le temps et de savoir quand mes amis voudront me rejoindre. Elle me remet aussi un téléphone intelligent qui me permet de me déplacer parmi tous les livres publiés ou non et dans les journaux. Je lui donne le nom de ... euh, je ne me souviens pas. Heureusement qu'en l'ouvrant, son nom apparaît : SÉSAME. Comme personnage de contes, je compte en profiter pour modifier mon apparence au gré des défis qu'on me propose. Comme les bons contes font les bons amis, je peux compter sur Hocquet, un fidèle ami que même Fidel Castro aurait aimé avoir à ses côtés. Il est chargé, à titre d'éditeur, de débusquer des

histoires intéressantes et de les publier dans son journal. Il est aidé par Vénus qui a la lourde tâche de réparer mes pots cassés (cela m'arrive) et qui doit me ramener à la raison et parfois à ma chambre quand je m'égare.

Cette charmante Vénus m'initie aux possibilités de mon cellulaire. Il m'offre d'entrée de jeu et gratuitement de me créer un avatar pour que mes lectrices aient une bonne idée de mon apparence. Ne reculant devant rien, puisqu'il n'y a rien devant moi, je me crée un visage qui devrait attirer les regards. Afin d'éviter les blagues racistes, je m'octroie un visage caucasien que j'affuble d'un nez étroit surveillé par deux yeux pervers (la seule perversité que je vais me permettre). Je prends soin de mes sourcils qui ne devront pas dévoiler mes soucis. Impossible que ce personnage ne soit pas complètement chauve vu la magnifique coupe calvitie obtenue par les mains magiques de Chiquita. Un bon camouflage se fera via l'absence d'une barbe neuve et blanche et des lunettes inutiles. Évidemment, mon corps prend la forme désirée au gré de mes fantasmes grâce aux soins de mon esthéticienne préférée et la seule du village : Vénus. Pour cacher ma non-chevelure, j'opte pour un chapeau de cowboy rapporté d'une de mes aventures, probablement avec Lucky Luke. Une belle chemise à col Mao attend que je revête des pantalons à pattes d'éléphant. Vénus me souligne que j'ai l'air d'un Québécois-Chinois-Américain. Je suis prêt à me lancer dans un monde parallèle à la réalité où tout est permis. Je suis choyé d'avoir de tels amis.

Un téléphone résonne. Le mien ? Non, celui de Chiquita. J'entends un faible oui. Elle se tourne vers Hocquet et Vénus et leurs chuchote : c'est la clinique médicale. On avait bien raison, le médecin a diagnostiqué chez Jenquet un début de démence. Je fais semblant de ne rien entendre, aidé par mon début prolongé de surdité.

La zizanie

Vénus vient de me ramener à ma chambre. Semble-t-il que je me promenais dans les rues de St-Jean-D'Épîles à la recherche du bordel La Poule Mouillée. Mon amie cherche à me distraire et me demande de jouer avec SÉSAME. Ce dernier n'en fait qu'à sa tête. Je me retrouve à Rome demandant au pape sa bénédiction Urbi et Orbi. Puis, par la magie de Google, je me rends dans un village Gaulois en guerre contre Rome dirigée par un certain César. Celui-ci veut mettre à feu et à sang l'ensemble de la Gaule, ce que Charles de Gaule lui refuse en imposant un couvre-feu. Prétextant que la salade César est la meilleure des salades romaines, Astérix lui rétorque qu'il préfère la poutine québécoise qui sera inventée 2000 ans plus tard. Les deux antagonistes se tirent alors des tomates s'affligeant de nombreuses blessures. Cette bataille ne sera jamais aussi connue que le Bloody Cesar. César se proclame dès lors le plus grand dictateur de l'histoire, ce qui souleve l'ire du Grand Schtroumpf et la colère de Donald Trompe. La zizanie est prise entre les grands de l'ère moderne, un air de déjà vu. Détritus³ est chargé de mettre de l'ordre dans les faits historiques et de rendre à César ce qui appartient au passé. À présent, la zizanie est chose du passé puisque dépassée. Sauf dans un village québécois, St-Jean-D'Épîles, qui résiste à l'envahissement de la langue anglaise.

Certains lecteurs pourraient me reprocher de mêler les histoires. En réalité ce ne sont pas elles qui sont entrelacées mais moi qui ne suis jamais enlacé. Je ne cherche pas à créer la zizanie parmi elles mais si le Covid-19 peut générer des variants, pourquoi ne pourrais-je pas le faire aussi ? Si les personnages que je cite ne sont pas contents, ils n'ont qu'à me poursuivre. Ils verront que je peux marcher vite, surtout si un chien me tient en laisse. J'imagine Hocquet va tenter de publier mes élucubrations dans La Dépêche tout en

³ Personnage central du quinzième volume des aventures d'Astérix : la Zizanie

gardant son sérieux ou Chiquita tentant de retenir mes folies littéraires. Vis-je dans un monde parallèle où la réalité n'existe plus ?

Plagia

Mes amies viennent me visiter, un gâteau à la main. Il paraît qu'on fête mes 81 ans. Elles se trompent sûrement, je n'ai que 40 ans. Pourquoi ma femme n'est-elle pas avec eux ? SÉSAME clignote à toutes les 10 minutes. Des gens que je ne connais pas m'envoient leurs vœux d'anniversaire. Je ne comprends pas ce qui se passe, mais le gâteau est bon. Il y en a qui ont du front tout le tour de la tête. Je leur souhaite d'être chauves. Je viens de recevoir la visite d'un petit lutin prénommé Gunther. Imaginez-vous qu'il m'accuse de plagia. Il est arrivé inopinément, via SÉSAME, en me disant qu'il vivait depuis plus de cent ans dans un conte. Il cueillait des champignons dans un sentier où il s'était perdu quand une nommée Chiquita, qui lisait son histoire pour meubler mon imagination, a trébuché sur une racine. Elle s'est agrippée à lui et l'a ramené dans notre monde. Au moins, il est chanceux. Mon problème actuel est de le retourner dans son conte avant qu'on raconte que je l'ai emprunté sans tenir compte des droits d'auteur. Hocquet me rassure en décrétant que j'ai droit à quelques mots du conte. Jean Galimard me pardonnera cet emprunt à son édition. Chiquita m'a conseillé de placer Gunther dans un courriel, en document attaché, et de le retourner à son époque. J'ai donc attaché le lutin avec de solides cordes pour qu'il ne se débâte pas. Heureusement que le lutin n'a pas lutté quand je l'ai attaché pour m'en détacher. N'ayant pas son adresse de retour, j'ai demandé à SÉSAME de l'adresser à la bibliothèque des causes perdues. Dès son départ, mon chat Luney a maugréé de mécontentement. Je venais de lui enlever un petit ami avec qui il aurait aimé s'amuser. Il n'avait jamais vu de lutin. Je lui ai promis de lui en confectionner un. Si je peux me créer un avatar pour moi, rien de plus simple que d'inventer un petit

lutin pour lui. Ce fut fait aujourd'hui en un tour de main. Je profite d'une accalmie pour visiter le président du Québec indépendant dans sa Maison Bleue au cas où il souhaiterait mettre sur pied une agence de renseignements pour compétitionner la CIA. Il demande à voir ma carte de compétence et je lui montre ma carte VISA. Je lui dis également que j'ai lu toutes les aventures de Jack Ryan⁴ ce qui m'autorise à prendre charge d'un tel poste. Les prochains épisodes verront bien si ma proposition sera acceptée. Je n'en doute pas.

Paraskevidékatriaphobie

Il semblerait que le temps passe rapidement quand on ne se souvient pas des jours qui passent. Ce matin, une jeune femme me prend par le bras afin que je puisse prendre une courte marche. Elle dit s'appeler Vénus et me parle doucement. Des fois, je pense qu'elle me courtise. Elle dit qu'elle est venue me voir la semaine dernière mais je ne m'en souviens pas. Son ami, un certain Hocquet me prête son journal. Il me montre la UNE. Je lis la date : " vendredi 13 mars 2020". Le Journal est gelé, il fait moins 30 et le facteur vent fait tournoyer les pages du quotidien oublié délicatement à l'entrée de mon domicile. Pour me protéger du froid, je me recouvre avec la page 7, les bras et les mots croisés. Pour passer le temps froid, je fais défiler devant moi les lettres, les mots et les phrases de l'article un de la page frontispice avant d'être à l'article de la mort. Grande catastrophe, annonce-t-on. Un virus venant de Chine vient d'arriver au Québec. On dénombre 74 personnes atteintes mais aucune hospitalisation. Le pays futur va s'en sauver. Contrairement aux Chinois, Italiens et autres étrangers, nous avons un gouvernement prévoyant qui va y voir. Un vrai film d'horreur, moi qui les ai en horreur. J'ai d'ailleurs demandé à ... euh... à elle d'éviter de me me raconter des contes qui font peur, de peur d'avoir peur. Je déteste les vendredi 13. Cette phobie remonte au vendredi 13 de l'an

⁴ Célèbre personnage fictif de Tom Clancy auteur d'Octobre Rouge

1307. Je me retrouvais, à cette époque, avec Jacques de Molay, grand-maître des Templiers⁵, lors de son arrestation. Au moment où il avait le feu au cul, étant immolé sur un bûcher, il lança une prophétie effroyable. Des années de malheurs à tous ceux qui seraient malheureux. Cette prophétie se réalise encore de nos jours. Évidemment, un héros tel que moi n'avouera jamais qu'il connaît la peur. C'est pourquoi, profitant d'un coup de vent favorable, je quitte ma cachette sous les pages 6 et 7 du Journal. Depuis ce temps, j'ai peur des vendredi 13 d'où la Paraskevidékatriaphobie.

L'âge des adages

Si j'avais pu dormir la nuit, j'aurais rêvé d'adages célèbres qui auraient fait l'histoire. Mais un personnage de conte comme moi ne dort jamais ou son sommeil dure cent ans. Parlez-en à la Belle au bois dormant. Je dois donc rêver le jour lors de mes périodes de grande fatigue et je dors alors debout. Je viens de quitter un texte sur la naissance de mon auteur et je veux en remercier sa mère, maintenant décédée, je présume. Pour ma part, je n'ai aucune idée comment mon personnage va quitter le monde littéraire et cela ne me préoccupe nullement. Pourquoi s'émouvoir de ce qui nous attend après la mort alors qu'on ne s'interroge pas où nous étions avant notre naissance. Alors, pas question de vous clouer le bec avec ma définition de la mort qui n'est qu'un manque de savoir-vivre. À force de taper sur un clou, il finit par s'enfoncer, mais sait-on si cela fait aussi mal à la tête du clou qu'au trou dans la planche de bois ? Pour moi, l'important c'est le moment entre la naissance et la mort et ce, que je le revive dans un sens ou dans l'autre.

Évidemment, pour que je puisse en faire une chronologie exacte, mieux vaut commencer par le commencement. Une fois mort, je pourrai difficilement écrire ma biographie. La vie ressemble à un escalier que l'on peut monter ou descendre. Cela dépend du sens où on

⁵ L'ordre du Temple est un ordre religieux et militaire issu de la chevalerie chrétienne du Moyen Âge, dont les membres sont appelés les **Templiers**.

le prend. Une biographie n'est qu'un sens unique mais qui peut être pris à l'envers. Elle nous aide à prendre du recul historique. C'est ainsi que j'ai appris par Adam et Ève, que Dieu avait créé l'homme. Mais qu'ensuite, pour le remercier, l'homme avait créé Dieu. Évidemment, ce n'est que ma propre opinion et je la partage même si, une fois celle-ci donnée, il serait logique qu'on ne l'ait plus. Quand c'est donné, c'est donné.

J'ai donc poursuivi ma quête d'adages célèbres que j'aurais pu énoncer moi-même si j'avais vécu dans le passé. Une de mes répliques célèbres est restée lettre morte quand je me suis rendu compte que j'avais endossé le personnage de Marcel Marceau⁶. Autre mystère, pourquoi une femme qui est veuve vit-elle plus longtemps que son mari ? Également, qu'est-ce qui peut bien différencier une bonne grippe d'une mauvaise ? Je viens de lire dans un journal que le gouvernement voulait fermer les maisons closes. Pourquoi ? Elles sont déjà fermées. Par contre, j'ai su que Mozart (le musicien) était vraiment précoce. À l'âge de 35 ans il était déjà mort. Je n'ai pu confirmer la rumeur selon laquelle il était autrichien de sa mère et allemand d'un ami de son père. Une question que je laisse en suspens. Si on savait ce que contiennent les points de suspension, on en apprendrait des choses. Il en est ainsi des ETC.

Réflexions

Tiens, un dénommé Hocquet me remet une lettre anonyme via Facebook qui critique mes emprunts à des auteurs décédés et qui ne peuvent plus recevoir leurs droits d'auteur. Au moins, il y a UN lecteur qui vient de me lire, avant même que je sois publié. Il est aussi précoce que Mozart (le musicien). Je lui souhaite le même sort. L'avantage d'une lettre anonyme est que je ne suis pas obligé d'y répondre. Il se plaint que mes textes prennent

⁶ Plus grand mime ayant inventé la moonwalk qui sera reprise par Michael Jackson

trop d'espace et de temps à les lire. Cher lecteur, je m'excuse d'avoir écrit un si long texte vu que je n'avais vraiment pas le temps d'en écrire un plus court.

Mozart (mon chat) se demande pourquoi il ne voit pas clair dans mon jeu d'acteur. Je le prends dans mes bras, siffle un air mozardien à ses oreilles et pour qu'il voit plus clair dans sa situation visionnaire, je lui dis qu'il souffre de cataractes. Ce n'est vraiment pas une nouvelle qu'il aurait aimé entendre. Il peine à se tenir debout, surtout parce que je le tiens toujours dans mes bras. Je le rassure en lui disant que le jeu du chat est la mort de la souris. Il ne sourit pas. Je lui dis que ce n'est pas grave s'il ne voit plus bien. Dans une pièce noire, je le retrouverai quand même en dépit du fait qu'il n'y soit pas. Il me suffira d'attendre qu'il sente les bonbons que je tiendrai dans ma main droite. Mais avant cela, je vais demander à une spécialiste des animaux, de me présenter à son vétérinaire afin qu'il apporte des soins à mon grand ami. J'en ai besoin pour mes aventures. Pour conserver l'amour d'un chat, il suffit de le couvrir de caresses puisque, tout comme un chien, cet animal est un grand cœur recouvert de poils. Il va, comme le chat botté, revêtir ses bottes de sept lieux pour sa première sortie extérieure. Que de belles histoires à raconter à notre retour. Ma voisine me regarde affectueusement, rappelant à mon souvenir que mon chat Mozart est décédé depuis trois ans. Ma mémoire, ou la sienne, commence à me jouer des tours.

Un smoothie amer

Quelle erreur je viens de commettre. SÉSAME, nom affectueusement donné à mon téléphone, a un surplus d'énergie. Il me fait voyager dans les livres de cuisine qui se trouvent dans sa mémoire. Connaissant ma méconnaissance de l'art culinaire, il m'oriente vers le Guide Alimentaire Canadien, section des smoothies. Je n'y connais rien en fruits et légumes et encore moins à la nourriture sous toutes ses formes. Trouvez-moi un conte

où le personnage principal perd son temps à cuisiner alors qu'il ne mange même pas. Je m'y rends pour lui faire plaisir mais sans grand entrain. Tel un automate, je mets les ingrédients dans un robot culinaire en espérant que ma recette ne fera pas patate. Je viens de recevoir un message d'un certain Hocquet qui m'annonce qu'il n'a pas le temps de corriger mon texte et que mes mots risquent d'être écrits au son. Aucune idée des motifs de ce message. Si vous m'accusez de mauvaise foi, je ferai amende honorable sans mêler un avocat dans une cause qui fera datte dans mes histoires. Je ne suis quand même pas assez concombre pour me pêter la fraise dans un conflit qui ne d'orange personne. Une telle aventure culinaire n'arrive pas souvent et cantaloupe, elle ne revient pas une seconde fois. À mon âge, je suis mûr pour connaître de la reconnaissance de la part de mes lecteurs. L'autre jour, allant à la pêche, je suis tombé dans les pommes après avoir heurté une roche. J'avais au front une prune de la grosseur d'une groseille. Le lendemain, j'avais un mal de tête comme si une grenade y avait explosé. Ma blessure tournait du bleuet au marron. Mes amies melon dit de faire attention. J'étais mi-figue mi-raisin devant elles. J'avais l'air d'une vraie poire. Un regard sur les grands chefs qui donnaient leurs conseils aux lectrices m'a confirmé que je ne faisais pas le pois parmi ces gros légumes de la cuisine qui profitent de l'usufruit des recettes provenant de leurs recettes. N'ayant rien à mettre dans mon sac-banane, je noix mon chagrin dans un bar, en discutant avec l'aubergine pendant qu'elle lime ses ongles décorés de vernis à nanas de couleurs framboise et cerise. J'apprends qu'elle se nomme Clémentine et que pour mettre du piment dans sa vie, elle écoute les aventures d'un de mes concurrents, Papaye et de son amie Olive Oil. Elle ne mangue aucune émission. Je ne reste pas longtemps auprès d'elle. Je ne peux plus supporter carotte après chaque gorgée du bon smoothie que je lui ai

préparé. Elle le trouve trop amer. Il est vrai que la recette ne parlait pas d'y mettre trois citrons et deux pamplemousses.

Hocquet demande à Chiquita de surveiller les textes que Jenquet envoie au journal. Il ne les publiera plus.

Le monde des contes

Parfois, ma mère me racontait des contes remplis de fées et de sorcières. Je m'en souviens encore.

La journée sera longue. Il neige abondamment. Il ne faut pas se conter d'histoires, ce n'est pas le temps de sortir un chien dehors. Heureusement, je n'ai pas de chien. Je vais en profiter pour recoudre un bouton sur la manche de mon manteau pendant que la neige étend le sien. Oups ! Je viens de me piquer le doigt avec l'aiguille. Je saigne. Ce serait beau du sang rouge sur une neige blanche. Un auteur pourrait partir de cette maladresse pour inventer un conte. Il y aurait sûrement une belle reine qui voudrait avoir un enfant au teint aussi blanc et aux lèvres aussi rouges. Pourquoi ne pas la nommer Blanche-Neige ? Un bébé avec du rouge à lèvres. Ce serait idiot. Je me demande bien comment cette reine pourrait baptiser sa fille d'un tel nom puisque les archives de la paroisse mentionnent qu'elle mourut en donnant naissance à sa fille. Quoiqu'il en soit, le roy⁷ se remaria un an plus tard, avec une très belle femme (évidemment, c'est plus facile quand on est roi). Sa nouvelle femme n'était jolie que d'apparence ayant le cœur noir et d'une jalousie malade qui la rendait malade. Une leçon qui démontre que les roys ne devraient pas se remarier. Passant devant un miroir, la reine se demanda s'il y avait une femme plus belle qu'elle. Le miroir lui répondit que Blanche-Neige était mille fois plus jolie qu'elle. Ici on dénote deux erreurs à ne pas commettre. Un miroir ne peut pas parler,

⁷ Roy écrit avec un Y pour montrer que l'histoire se déroule à une époque ancienne

même s'il réfléchit et si l'auteur avait réfléchi avant de parler, il se serait aperçu que Blanche-Neige n'avait qu'un an. Tous les bébés de cet âge sont beaux aux yeux de leur mère. Mais ici, il s'agit de la belle-mère. La reine sans cœur (et non celle qui se pique) se mit à haïr la petite. Comme la DPJ (Direction de la Protection de la Jeunesse) n'existait pas encore, elle demanda à des randonneurs d'amener le bébé blond dans la forêt et de le tuer. Évidemment, il faudra ramener la preuve de l'épreuve. Les pleurs du bébé vinrent à bout du cœur des randonneurs qui, au lieu d'occire l'enfant, le confièrent à sept louveteaux de petites tailles qui vivaient dans un camp scout.

C'est dans une forêt que Blanche-Neige grandit. À l'âge de 14 ans, elle constata que les louveteaux, après avoir passé leur étape de scouts, étaient devenus des pionniers. Ils découvrirent tous la beauté de la belle, surtout quand elle se baignait nue dans le ruisseau. Mais sept garçons pour une seule fille, si gentille soit-elle, crée de la jalousie. Le plus jeune voulut conquérir le cœur de la demoiselle en tablant sur son apparence. Il se rendit au magasin "Le Château" pour se procurer de nouveaux vêtements. Il expliqua à la vendeuse les raisons qui l'incitaient à trouver les plus beaux habits. Cette dernière, qui travaillait aussi au château du roy, raconta cette anecdote à la reine. Elle envoya ses espions dans la forêt. Ces derniers furent convaincus, grâce à un test d'ADN, que la jeune fille qui faisait le bonheur des jeunes gens provenait du sperme du roy. La reine fut folle de rage. Elle décida d'aller tuer elle-même sa concurrente. Elle fit appel à une vieille sorcière vivant dans le conte de Cendrillon pour lui procurer une nouvelle apparence et l'arme du crime. Transformée en vieille femme laide elle se rendit dans la forêt, frappa à la porte de Blanche-Neige qui lui répondit : Tire la bobinette et la chevillette cherra. Ne se doutant pas que cette vendeuse Tupperware voulait sa mort, elle acheta toute une série de plats en plastique et reçut en cadeau un beau peigne rose. Elle ne savait pas que c'était

un cadeau empoisonné. En se brossant les cheveux elle s'injecta un poison violent. Heureusement que les pionniers arrivèrent plus tôt de leur travail. Ils venaient d'apprendre qu'à cause d'un nouveau virus, ils devraient faire du télétravail. En voyant Blanche-Neige étendue par terre, ils lui firent, à tout de rôle, le bouche-à-bouche. Heureuse de tant d'embrassades, la jeune fille décida de ne pas mourir. Deux autres années passèrent. Un prince charmant arrivant du sentier sud, rencontra Blanche-Neige et voulut l'épouser. Il inventa alors le coup de foudre. Malheureusement, la reine en eut vent. Elle emprunta la sorcière Cruella aux 101 dalmatiens qui lui inventa une pomme empoisonnée tellement forte qu'elle peut tuer l'univers et envoyer ses habitants au paradis. Déguisée en Chaperon Rouge, la reine se rend chez Blanche-Neige et lui apporte sa pomme empoisonnée. Au moment où cette dernière s'apprête à croquer dans la pomme, pionnier glouton s'en empare et la mange. Malheureusement, le cœur de la pomme reste pris derrière sa pomme d'Adam. Il n'en mourut pas ce qui le chassa du paradis. Après 10 ans de vie commune, un premier de l'An, le roy décida que son mariage devait se terminer s'il voulait battre le record du roy Henry VIII qui s'offrira six épouses. Évidemment, Blanche-Neige épousa son prince et aurait pu avoir une vie heureuse si elle n'était pas décédée dans un accident d'automobile dans un tunnel français en 1997.

Je sais que vous ne croyez pas à mon conte. Ce n'est pas cela qui compte. L'important c'est la rose et je vous l'offre avec un bisou.

À chaque fois que je me promène dans des contes de princesses et de familles royales, je remarque que ce sont souvent de vieilles histoires centenaires. Dans les contes que je raconte, plusieurs princesses souhaitent que des princes viennent dans leur palais même si de vieilles sorcières se mettent au travers de leur route. Je me demande pourquoi dans ces contes il n'y a jamais de garçons boutonneux et de filles laiderons. Nos miroirs modernes

nous mentent donc quand ils nous renvoient une image de nous que nous n'aimons pas. Il faudrait que je demande à SÉSAME de m'aider à inventer un miroir de l'âme. Il m'a regardé dans les yeux et m'a dit une vérité de La Palice⁸ (pas de la police qui elle ment, ni d'un politicien qui lui parle et ment au Parlement) : Les yeux sont le miroir de l'âme. C'est comme si nous devenions capables de traverser le filtre que constitue le corps et d'atteindre l'âme des autres, tout simplement en regardant à travers leurs yeux et dans mon cas, de mes lunettes. Par conséquent, dans tous les contes, les héros devraient garder les yeux ouverts pour qu'on puisse lire leurs qualités. Je suis désolé pour la Belle au Bois Dormant. Le prince a été décevant au lit. Et que dire du roi Dagobert qui va remettre ses culottes à l'envers quand sa femme entrera dans sa chambre et le surprendra avec sa maîtresse. Je n'ose parler des Rois Mages dont la bonne étoile les conduira vers une étable où Jésus crie à Tue-Tête⁹ de le réchauffer en ces temps de crise du verglas. Et puis ce Chat Botté qui aurait gagné à Waterloo contre Napoléon pendant qu'il regardait le film *La Marche de l'Empereur* ce qui explique qu'il fut si manchot face à l'ennemi. La chute de Napoléon fut encore plus brutale quand il arriva à la maison et que Joséphine, sa femme, lui annonça qu'elle savait qu'il avait une maîtresse en lui disant : je veux que la bonne parte ou je divorce. Après son divorce, il fut exilé sur une île déserte en espérant être secouru par un bateau de croisières. Il fut déçu d'apprendre que les croisières étaient annulées pour deux ans à cause d'un virus. Il demeura donc six ans sur l'île Ste-Hélène en plein Atlantique, puis il mourut. Le maire de Montréal, Jean Drapeau, se prenant pour un empereur, créa sa propre Île Ste-Hélène. Puis il mourut.

Les sept nains

⁸ Une lapalissade (ou vérité de La Palice) consiste à affirmer une évidence immédiatement vérifiable

⁹ Nom donné au bœuf.. ce qui n'a pas été vérifié

Malgré la demande incessante d'aucune de mes lectrices, je n'ai pas l'intention de vous présenter les septnains qui ont fait la cour dans la cour de Blanche-Neige au cours d'un court épisode de leur conte. Je vais demeurer muet sur eux comme le "P" l'est dans le chiffre sept. Tous les érudits savent que le sept provient du latin septem ce qui a obligé les savants romains à nommer le septième mois de l'année du nom de septembre¹⁰. Cette prononciation de sept ne correspond pas à un set de napperons qui ne comporte que quatre éléments. On pourrait aussi, à l'entendre, croire qu'on se retrouve à Sodome où Seth¹¹ inventa les histoires érotiques salées. Ce qui n'empêche pas le nombre unicellulaire 7 d'être au centre du monde. Pour preuves : en cette période de pandémie, alors qu'on nous disait que ça irait bien, on a vu apparaître l'arc-en-ciel dans toutes les fenêtres. Il y a 7 couleurs dans un arc-en-ciel. Ce chiffre apparaît 77 fois dans l'Ancien Testament qui nous présente les 7 péchés capitaux que l'on peut commettre à n'importe lequel des 7 jours de la semaine. Dans le catholicisme, on compte les 7 psaumes de la pénitence, les 7 allégresses et les 7 douleurs de la Vierge, les 7 dons du Saint-Esprit et les 7 sacrements. Ne te demande pas pourquoi j'ai délaissé cette religion. La Grande Ourse compte 7 étoiles et la Petite Ourse tout autant. Je les ai comptées sur une photo d'astrologie trouvée dans un logiciel. Je vous ai aussi conté la vie mouvementée de Barbe-Bleue, ce roi ayant eu, vous le devinez bien, 7 femmes. Ce n'est pas un hasard. On parle souvent des 7 merveilles du monde, mais personne ne peut les nommer. Au cinéma, qui n'a pas vu les 7 samourais ou les 7 mercenaires ? Moi. Si tu vas à Rome, il faudra que tu fasses des randonnées dans ses 7 collines. Simbad le Marin, dans ses aventures fera 7 voyages en mer. Les amateurs de musique connaissent les 7 notes de la gamme. On compte

¹⁰ Évidemment il faut savoir qu'à cette époque, janvier et février n'existaient pas

¹¹ Héroïne de la Bible qui inventa la sodomie et qui fut changée en statue de sel

maintenant 7 continents¹² et 7 océans¹³ ce qui a pris 7 jours à Dieu pour tout créer. Tintin a dû partir à la recherche des 7 boules de cristal. Je serais un amateur de Tintin qui est, semble-t-il, destiné à tous les lecteurs de 7 à 77 ans. Alors, il est normal que Blanche-Neige ait désiré avoir 7 nains à sa disposition, un par jour. Le chiffre 7 est devenu un chiffre chanceux. Si j'avais eu le choix, je serais né en juillet, le septième mois de notre calendrier moderne.

¹² Amérique du Nord, Amérique du Sud, Europe, Asie, Australie, Antarctique et Afrique

¹³ Atlantique Nord et Sud, Pacifique Nord et Sud, Indien, Arctique et Antarctique

ÉPILOGUE

Depuis quelques semaines ou plusieurs mois, je suis confiné dans ma chambre. Je prends quelques longues randonnées de mon lit à la salle de bain aidé par des femmes inconnues. Ce soir, la routine change. Je gis dans un lit d'hôpital. Entouré d'inconnus. Ils disent se nommer Hocquet, Chiquita et Vénus. Semble-t-il que ma demande de recevoir l'aide médicale à mourir sera exaucée dans quelques minutes. Juste le temps de dire avec mes yeux un adieu à ces gens que je ne reconnais plus. Une femme en blanc me donne un dernier vaccin et, en moins de temps qu'il le faut, je quitte ces inconnus vers l'inconnu. Quelques jours plus tard, un notaire dévoile mon testament devant mes amis.

Mes chers amis, en prenant connaissance de ces mots vous devinerez que je suis vraiment trépassé. Je laisse tous mes biens à Chiquita et à Vénus qui se les sépareront à part égale ou non. Cela m'est égal. Grâce à leur amitié, ma vie de retraité a été des plus agréables. Ma fortune, s'il en reste, va à mon ami Hocquet. Il recevra aussi la clé de mon classeur d'histoires inédites. Je lui cède mes droits d'auteur qui pour l'instant, se montent à peu de choses n'ayant jamais été édités. Je lui donne la permission de fouiller dans mes archives et de publier dans "La Dépêche" tout ce qui est publiable. Il ne faut pas que ma renommée s'envole avec les volutes de mon incinération.

Ne me pleurez pas, cela me ferait de la peine. Mais continuez à me lire.

Jean Jenquet a quitté cette terre, sans être enseveli, 25 ans avant de fêter son 106^e anniversaire.

Jean Jenquet

MÉMOIRES D'OUTRE- CENDRES

Précédés de

L'ANTIHEROS En Quête d'Enquêtes

Par Jean-Yves Morin



PROLOGUE

Mes très chers amis, en prenant connaissance en toute connaissance de ces mots, vous devinez que je suis trépass. Je laisse tous mes biens à Chiquita et Vénus qui se les sépareront à part égale ou non. Cela m'est égal. Grâce à leur amitié, ma vie de retraité a été des plus agréable. Ma fortune va à mon ami Hocquet qui reçoit aussi la clé de mon tiroir aux histoires inédites. Je lui cède mes droits d'auteur qui pour l'instant se montent à peu de choses n'ayant jamais été édité. Je lui donne la permission de fouiller dans mes archives et de publier dans le journal La Dépêche tout ce qui est publiable. Il ne faut pas que ma renommée s'envole avec les volutes de mon incinération. Ne me pleurez pas : cela me ferait de la peine.

Votre ami, Jean Jenquet

Les funérailles de Jenquet furent célébrées en grandes pompes à air. Toute la haute gomme balloune du village s'était donné rendez-vous dans la cour de l'hôtel où les cendres refroidies du défunt servent d'engrais à un érable argenté récemment planté en son honneur. Le maire y était ; obligation protocolaire due à sa fonction. Le curé également qui souhaitait revoir Chiquita dont il fut jadis un client régulier quand elle tenait un bordel. On y voyait aussi ses amis fidèles : Chiquita, Hocquet et Vénus qui héritent de ses biens et de sa fortune sous évaluée. Seules obligations : mettre l'hôtel Le Repère à la disposition des défavorisés et favoriser la glorification du légendaire détective Jean Jenquet via ses mémoires d'outre-cendres, n'en déplaise à Chateaubriand qui a déjà utilisé des mémoires d'outre-tombe pour permettre à ses souvenirs de lui procurer un avenir financier.

NOUVELLE VOCATION POUR L'HÔTEL LE REPÈRE

Le Jenquetois

Deux semaines se sont écoulées vers un lieu inconnu depuis que les cendres de feu Jenquet caressent les racines de l'érable argenté qui veille sur lui. Un retour à ses racines. Une grande réunion se déroule au café À La Pointe Du Couteau afin de planifier ses dernières volontés. Le maire confirme à Hocquet, à Chiquita et à Vénus qu'ils peuvent modifier la vocation de l'hôtel Le Repère sans aucun changement de zonage. Ils étudient ensemble un projet d'envergure qui pourrait augmenter la population du village qui ne compte plus que 1231 âmes. Le trio compte transformer l'hôtel en une maison de chambres pour itinérants. Ils souhaitent ouvrir son hôtel Le Repère aux itinérants en leur permettant d'occuper 5 des 6 chambres de l'étage à la condition qu'ils soient sans domicile fixe. Avec l'accord de la municipalité, les travaux sont vite entrepris.

Évidemment, les trois amis s'aménagent un logement décent pour chacun d'eux. Ils occupent la moitié du rez-de-chaussée alors que l'autre partie devient un bar dédié aux boissons sans alcool et aux souvenirs des exploits de Jenquet. On le baptise Le Jenquetois. Ils revampent ensuite le salon Au Raseur Rasé pour en faire un salon de coiffure et d'esthétique ultra-chic. Chiquita continue à y offrir sa célèbre et unique coupe calvitie pour hommes chauves tandis que Vénus poursuit ses épilations au rasoir pour hommes poilus.

Il ne faut pas se surprendre de cette nouvelle orientation. Les amis se souviennent de leur enfance malheureuse. Les trois proviennent de familles pauvres baignant dans la violence, l'inceste et le crime. Difficile pour un père d'être présent quand il purge une peine de 20 ans à la prison de Trois-Rivières ou qu'il repose au cimetière. Impossible pour une mère de veiller sur ses enfants quand elle remplace son homme par le rhum.

Chiquita et Vénus connurent les affres du sexe dès leur tendre enfance peu tendre. En quittant le nid familial, elles ont poursuivi leur carrière dans un bordel avant de changer d'orientation grâce à leur bienfaiteur Jean Jenquet qui aida à transformer le bordel en salon de coiffure. Hocquet, pour sa part, part de la maison paternelle en fuguant sans le dire à sa famille et adopte la rue comme domicile provisoire. En arrivant à St-Jean-D'Épîles, il occupe plusieurs petits boulots au journal La Dépêche avant d'en devenir spécialiste des chiens écrasés, rédacteur, propriétaire, éditeur en chef et seul journaliste. Les trois doivent leur rédemption à Jenquet et maintenant ils profitent de son lègue. Ils n'ont comme objectif que d'accomplir ses dernières volontés et les suivantes.

Le Jenquetois fait sensation dans le village. Tous les amateurs de bières et de boissons sans alcool s'y donnent rendez-vous. Le bar fait salle comble tous les soirs alors que ses quatre tables accueillent 14 personnes au total. Le comptoir-bar permet d'ajouter trois clients s'ils ne sont pas obèses. De coiffeuse le jour, Chiquita revêt ses habits de serveuse le soir. En soirée, Vénus délaisse son rasoir pour animer un karaoké tandis que Hocquet se transforme en gérant d'hôtel. Pendant ce temps, les cendres de Jenquet continuent d'alimenter l'érable argenté de jour comme de nuit.

Découverte

Un mois après les funérailles, alors que Chiquita et Vénus s'occupent des occupants du bar Le Jenquetois, Hocquet entreprend la fouille du fouillis dans la chambre numéro 6, celle de Jenquet. Des tiroirs pleins de paperasses et de rapports d'enquête inédits. Un grand ménage s'impose.

Une chemise bleue est particulièrement intéressante. Elle contient plusieurs rapports d'enquête inédits qu'il n'a jamais lus. Pourrait-il les publier dans son journal comme œuvre posthume ?

Hocquet prend aussi connaissance d'une lettre qui accompagne les documents. Jenquet y décrit un projet d'expansion pour son agence.

Devant une supplication gouvernementale qui pourrait m'être adressée et face à la perspective d'une éclosion de nouvelles enquêtes proportionnellement à l'éclosion de nouvelles sources de Covid, j'ai pris la décision d'augmenter le nombre de mes employés. Impossible pour moi de tout faire seul. Il me faut un chien d'accompagnement. Mais pas question de prendre n'importe lequel. Un entretien d'embauche s'impose. Est-ce que MIRA pourrait guider mes enquêtes ? Cela me prend vraiment un enquêteur qui a du chien et qui peut suivre la piste d'un malfaiteur sur de longues distances. Naturellement, il importe qu'il soit noir ou blanc afin que je respecte mon quota d'inspecteurs venant de minorités visibles et surtout qu'il accepte de travailler à faible coût. Au début, je le tiendrai bien en laisse pour m'assurer de sa fidélité. Je vais demander à Vénus de m'aider occasionnellement en s'assurant que cet associé ne laisse pas de traces suite à notre passage.

Hocquet décide de lire ces rapports d'enquête plus tard, poursuivant son inspection dans la chambre du défunt.

Les murs, sans tapisserie, sont tapissés de dizaines de tableaux peints par Jenquet lui-même illustrant les grands moments de sa vie. Hocquet n'y avait jamais porté attention quand il visitait son ami. Maintenant, il souhaite en faire profiter tout le village. Ils prendront éventuellement place dans le bar Le Jenquetois.

Il découvre sous le lit et sous une couche poussiéreuse une grande mallette en vieux cuir brun tachée de cernes bleus et bardée de trois cadenas. Que contient-elle ? Hocquet s'arme de patience, de courage et d'une paire de pinces. Il dépose l'objet sur le lit, prend une pause et après quelques minutes qui durent deux heures, parvient à débarrasser la

mallette de ses cadenas. Il l'ouvre précautionneusement et ce qu'il y découvre le laisse pantois. Un cahier rempli de notes personnelles de Jenquet. Il prend le temps de les lire en diagonale et de haut en bas découvrant des secrets qui ne doivent absolument pas se retrouver sous des yeux curieux. Une centaine de feuilles manuscrites où Jenquet a noté ses réminiscences à la main. Toute sa vie s'y étale. Des secrets de famille, la vie avec ses quatre femmes et des réflexions intimes sur sa vie au quotidien. Un ethnologue découvrant ces écrits n'y verrait rien d'intéressant mais pour Hocquet c'est une source inépuisable de renseignements sur son héros. Il referme la mallette et la repousse sous le lit. Il décide alors que l'accès à la chambre numéro 6 est condamné à être condamné.

Une gratuité coûteuse

Une fois bien installé, le trio s'attèle au second étage de l'hôtel afin de préparer les cinq chambres dédiées aux itinérants. La sixième chambre DEVRA demeurer inoccupée afin que les écrits de Jenquet demeurent dans la demeure de cet héros. Un code de vie rédigé par Hocquet tapisse chaque porte d'entrée ou de sortie selon le cas. En voici la teneur.

1. L'occupant ne doit laisser aucune loque à terre et faire son lit chaque matin ;
2. L'occupant doit utiliser sa douche selon les jours suivants : chambre 1 le lundi, chambre 2 le mardi, etc. afin de ménager l'eau chaude et sauver la planète ;
3. Les repas seront servis à la cuisine commune par Chiquita selon sa disponibilité ;
4. Aucune critique, même justifiée, sur la nourriture ne sera tolérée ;
5. Seules les boissons vendues au bar Le Jenquetois peuvent être consommées par le bénéficiaire ;

6. Le harcèlement sexuel avec Chiquita et Vénus est strictement interdit vu qu'elles ont atteint leur quota de relations sexuelles ;
7. L'usage de la chambre étant gratuit, son utilisateur devra déboursier trois heures de travaux communautaires par jour pour l'entretien de l'hôtel et du bar;
8. À tour de rôle, les bénéficiaires sont responsables de l'arrosage de l'érable argenté et de son désherbage ;
9. L'usage de drogues n'est pas permis à moins d'une prescription médicale ;
10. Il est strictement interdit d'entrer dans la chambre 6 sous peine d'expulsion et de poursuite judiciaire.

Tout est prêt pour accueillir les premiers itinérants si on peut en trouver. Le maire M. Lemaire de St-Jean-D'Épîles fait remarquer que son village ne compte aucun itinérant depuis que Luis¹⁴ et Hermès¹⁵ l'ont déserté. Hocquet se charge alors d'écrire un article dans le journal pour faire la promotion du village et de son hôtel-refuge.

¹⁴ Accusé de meurtre au Vénézuéla, il s'était réfugié au village. Amant de Chiquita, il quitte le village en croyant que Jenquet la courtisait.

¹⁵ Frère de Vénus, il travailla à La Dépêche jusqu'à son renvoi suite à une réorganisation du journal.

ERRANCE

L'itinérant

Arthur a 53 ans. Il a vécu à Trois-Rivières depuis sa naissance dans le quartier ouvrier de St-Philippe et dans un logement minable dont le seul avantage résidait en son bas prix. Sa vie a basculé il y a 13 ans à la suite d'un conflit avec son employeur, le dépanneur du coin. Ce dernier n'a pas accepté de dépanner son employé à court d'arguments pour obtenir une augmentation de salaire. Arthur osait hausser ses revenus en puisant dans la caisse du magasin ce qu'il considérait comme une avance sur son fonds de pension inexistant. Malheureusement, des caméras de surveillance éclairaient son patron sur les agissements douteux d'Arthur. Le propriétaire partagea sa colère avec son employé au moment précis où il le congédiait. Arthur, en arrivant chez lui, se pressa d'en faire autant avec la dame qu'il avait épousée il y a trop longtemps. En faisant le point sur cette situation, il utilisa davantage ses poings ce qui ne plût point à son épouse. Une rupture matrimoniale s'ensuivit dans laquelle Arthur perdit tous ses amis qui étaient surtout ceux de son épouse. Il se vit dès lors obligé de quitter le logis. Peu fier de son comportement, il cacha sa honte en augmentant substantiellement sa consommation d'alcool. Son ivresse permanente causa le refus de tout nouvel emploi, d'improbables conquêtes féminines et surtout le départ de ses maigres ressources financières. Après avoir vendu un à un tous les objets qui avaient un tant soit peu de valeur, il se retrouva sans moyens pour payer la chambre du motel où il avait trouvé refuge. Le gérant, sensible à ce que son locataire vivait, lui proposa de le rémunérer pour de menus travaux, mais Arthur l'envoya promener, trop orgueilleux pour faire du ménage. Voyant qu'il ne réussissait pas à payer son loyer pour un troisième mois consécutif, il préféra quitter sa chambre en catimini et de nuit.

Trois ans plus tard, Arthur erre comme un pauvre hère dans les rues du centre-ville de Trois-Rivières entre ses cachettes sous les ponts et ses abris en carton. Depuis qu'il vit dans la rue, sa santé physique et mentale se détériore. Couché sur un banc du parc Champlain, un vieux journal en guise de couverture, il songe à demander l'aide médicale à mourir qu'il exercerait lui-même. Suite à son réveil sous les rayons du soleil et de l'œil exercé d'un policier, il jette un œil sur le journal qui lui a servi de couverture : une vieille édition de La Dépêche. En page 12, il voit un encadré signé par un certain Hocquet qui relate l'ouverture officielle d'un nouveau centre pour itinérants permanents situé dans le village de St-Jean-D'Épîles à quelques 60 kilomètres de Trois-Rivières. Il met de côté son désir de quitter la Terre et souhaite entreprendre, comme Mao, une longue marche jusqu'à ce village perdu.

Pas question de faire ce périple seul et sans préparation. Il lui faut trouver un compagnon de voyage. Pas facile d'en dénicher un avec qui il s'entendrait bien. Pourquoi pas une compagne ?

Ce midi, à la recherche d'une femme pour finaliser son projet, Arthur partage un sandwich avec Aline une ex-belle femme qui cache bien ses 55 ans. On lui en donnerait facilement 70. Elle a été coiffeuse toute sa vie de jour dans un salon et de soir dans une résidence pour personnes âgées. Seule dans la vie, elle s'engagea corps et âme dans son métier. À trop travailler, elle partagea ses nuits avec l'insomnie. À 50 ans, un mur la frappa et elle tomba en épuisement professionnel. Son ordinateur veillait sur elle en lui offrant des jeux en ligne qui la soulageaient de toutes ses économies. Son crédit bancaire dépassant ses limites limitait ses dépenses. Son propriétaire l'a évincée faute d'avoir reçu ses paiements mensuels. Un court séjour chez sa mère se termina lors du décès imprévu de celle-ci. Aline fut inconsolable. Les factures entraient plus rapidement que les revenus.

Évincée du logement de sa mère pour son habitude à ne pas payer ses mensualités, elle passa une première nuit dans un restaurant rapide ouvert 24 h. La rue l'accueillit dès l'aurore. Elle devint par la force des choses locataire de la rue.

Occasionnellement, elle croise Arthur avec qui elle partage sa solitude. Quand ce dernier lui montre l'article de La Dépêche concernant la maison d'accueil pour itinérants, elle décide de tenter sa chance et se joint à ce dernier pour se lancer dans l'aventure.

Arthur et Aline font leurs adieux à leur grande famille d'itinérants. Leurs bagages sont prêts. Chacun s'est doté d'un chariot d'épicerie emprunté au supermarché IGA local. Toute leur garde-robe été-hiver y prend place bien camouflée dans des sacs à ordures noirs percés de trois trous pour une meilleure aération. Quatre boîtes de biscuits, 3 flacons de rhum et 8 barres tendres aux arachides les aideront à survivre pendant leur périple. Ils quittent le parc au lever du jour marchant au rythme des roues grinçantes de leurs chariots et fredonnant l'air méconnu de Chariots of Fire. Quatre heures plus tard, les limites de Trois-Rivières les accueillent. Pause-café sans café et prise de connaissance de la distance qui les sépare de leur objectif. Encore 55 kilomètres de marche selon une pancarte routière qui jalonne la route. Cette pensée suffit pour que les deux marcheurs s'arrêtent. Ils se retrouvent devant la prison de Trois-Rivières. Aucune crainte de se faire dérober leur fortune vu que les voleurs y sont bien gardés. Avisant un petit boisé, ils y installent leur abri temporaire pour profiter du soleil et de la lune. Quelques biscuits, quelques gorgées de rhum et un arbre comme dossier de chaise clôturent leur premier jour d'escapade.

En quête d'un domicile fixe, Arthur et Aline reprennent leur marche en se levant avant le lever du jour. Normal, ils sont des itinérants. Depuis ce matin, leur convoi traverse Les

Forges, St-Étienne-des-Grès et prend une pause près de St-Boniface. Ils y trouvent un refuge pour la nuit : une ferme d'élevage de bisons Les Bisons des Prés. Ils demandent à la propriétaire si elle peut les héberger pour la nuit. Elle accepte et leur offre même un goûteux goûter, naturellement au bison. Trente têtes de bétails se montrent le museau devant une clôture qui les protège des visiteurs. Se doutent-ils qu'ils finiront éventuellement dans leur assiette ? La pluie décide de venir arroser leur repas. Ils se réfugient dans une petite étable où la mauvaise odeur des bêtes se mêle à la leur. Pour fêter leur deuxième jour d'exode, ils terminent leur deuxième bouteille de rhum. Il ne reste plus que 28 kilomètres à parcourir pour atteindre St-Jean-D'Épîles. Deux jours de marche devraient suffir.

Le lendemain matin, ils prennent le chemin De La Montagne et se rendent jusqu'au village de Ste-Flore. Ils trouvent refuge sous une tente érigée pour la tenue du Rendez-Vous des Peintres qui s'y tient pour la fin de semaine. Dès l'aube, avant l'arrivée des toiles, ils quittent sous les étoiles pour leur destination finale. Du moins l'espèrent-ils. Les huit derniers kilomètres en paraissent 20. Le village se trouve en pleine montagne. Plusieurs côtes à monter et d'autres à descendre où les chariots d'épicerie veulent gagner la course en précédant les humains. Ils parviennent enfin au terme de leur voyage. Celui-ci s'étend plus bas, dans une petite vallée longeant la rivière Saint-Maurice. Une seule rue principale. Impossible de s'y perdre !

La tournée de Chiquita

Par un beau matin ensoleillé, se promenant sur le trottoir en face de l'hôtel, Chiquita croise le curé itinérant des six villages de la région et omet de le saluer. Ce dernier s'en offusque, lui, un ancien client du bordel La Poule Mouillée tenu par elle-même. Celle-ci lui rappelle que *hors de l'église, point de salut*. Le père en perd son latin. Il se plaint que

Jenquet ait refusé des funérailles à l'église ce qui lui a fait perdre de substantiels revenus et une occasion de distribuer quelques hosties en rencontrant ses fidèles infidèles.

Chiquita l'invite alors à venir au Jenquetois pour y déguster un délicieux vin de messe sans alcool. Une invitation rapidement déclinée au présent et pour le futur.

Un peu plus loin, elle aperçoit M. Lapolice, chef et unique policier de la gendarmerie du village, et va à sa rencontre pour le rassurer quant à la présence éventuelle d'itinérants. La préoccupation immédiate du chef de police concerne davantage la perte de son détective expert Jean Jenquet qui pouvait résoudre à lui seul toute une série de crimes avant même qu'ils ne se produisent. Il ne voit pas comment il pourra suffire à la tâche sans lui.

Chiquita lui offre de l'aider, le cas échéant. Une offre élégamment refusée.

De retour à l'hôtel, elle se rend au salon Le Raseur Rasé où elle aperçoit Vénus dans tous ses états. Cette dernière vient de recevoir une pétition signée par toutes les femmes du village qui exigent le droit aux services de coiffure et d'esthétique qui y sont offerts.

Elles précisent qu'elles rejettent la coupe calvitie et l'épilation au rasoir. Elles souhaitent des coiffures à la mode et une épilation à la cire. Analysant leurs compétences respectives face à ces demandes, Chiquita et Vénus opposent un refus catégorique à cette pétition mais elles se laissent une porte ouverte, celle du salon. Si elles trouvent du personnel possédant ces talents, les femmes seront admises. Les filles laissent un mot à Hocquet afin qu'il publie une petite annonce dans La Dépêche afin de combler ce manque de main-d'œuvre. Une dernière rencontre avec le maire pour le rassurer. L'hôtel Le Repère est prêt à accueillir ses premiers itinérants ; les cinq chambres ayant été repeintes et bien aménagées.

L'arrivée

Une rumeur traverse le village à la vitesse de la lumière, ou un peu moins, à l'effet que des itinérants se pointeraient à l'horizon. Ils arrivent ! Ils arrivent ! Le chef de police les aperçoit en haut de la longue côte menant au village. Le clocher de l'église aurait pu faire tinter ses cloches si le curé n'était pas parti avec les clés du temple. Vénus abandonne un client qui ne sera rasé que de la jambe gauche. Chiquita délaisse un client qui n'aura qu'une demie-coupe calvitie. Hocquet se dépêche de prendre sa caméra pour immortaliser cette arrivée pour La Dépêche. Le maire revêt son habit de maire... euh il n'en possède pas. Les chariots d'épicerie précèdent l'arrivée d'Arthur et d'Aline. Les présentations sont vite faites.

Une réception civique se déroule à l'hôtel de ville. Un cocktail sans alcool est servi aux arrivants qui auraient certes préféré terminer leur troisième flacon de rhum. Une visite pédestre du village permet aux itinérants de démontrer leur supériorité à la marche.

Arthur et Aline mémorisent rapidement les principales attractions du village : la mairie située dans la maison du maire, la gendarmerie qui loge dans le sous-sol de la mairie, une église fermée, un dépanneur lié à un poste d'essence d'apparat puisque seulement quatre villageois possèdent une voiture et un bistrot À La Pointe du Couteau. La visite se termine devant l'hôtel Le Repère, le but de leur périple et nouveau lieu de résidence.

Chiquita prend en charge ses premiers bénéficiaires. Un arrêt obligatoire s'impose. Le groupe se recueille devant l'érable argenté. L'hôtesse explique alors tout le respect que l'on doit aux cendres de Jean Jenquet qui alimentent cet arbre qui sera centenaire dans 100 ans. C'est grâce à cet homme que Le Repère peut accueillir des itinérants. Chiquita conduit Arthur à la chambre no 1 et Aline à la chambre no 2. Les deux chambres se font face. Elle leur indique de bien lire le code de vie apposé au verso des portes et de s'y

conformer. Exceptionnellement aujourd'hui, les nouveaux arrivants doivent prendre une douche même si ce n'est pas le jour indiqué dans le code de vie. Ils devront aussi se débarrasser de leurs oripeaux vétustes qui seront remplacés par des vêtements usagés neufs. Pour être conforme au cinquième article du code de vie, Chiquita confisque le troisième flacon de rhum. Une fois la douche prise et la douche nettoyée, Chiquita amène Arthur au salon pour une coupe calvitie tandis que Vénus s'occupe des aisselles d'Aline. Une heure plus tard, tout le monde se retrouve autour de la table pour expérimenter la cuisine de Chiquita. La décence ne nous permet pas ici de vous faire part des commentaires qui auraient pu être émis suite à la dégustation de ce qui semblait être un pâté chinois. Ce qui a donné l'expression VENTRE AFFAMÉ N'A PAS D'OREILLES. On se donne rendez-vous en soirée au Jenquetois afin de clore cette magnifique journée en rencontrant quelques villageois en joie.

Avec l'arrivée de ses premiers itinérants, Vénus anime la soirée au Jenquetois devant un parterre de jeunes villageois qui ont peu connu Jenquet sinon par ses légendaires enquêtes et qui sont curieux de rencontrer les nouveaux venus. Ces derniers font preuve de curiosité quant à leur bienfaiteur qu'ils ne connaissent pas. C'est ainsi que Chiquita prend le micro sur la scène pour raviver le souvenir de Jean Jenquet.

Je me souviens, dit-elle, de cet homme à l'aube de sa retraite qui venait, à l'âge de 55 ans, s'installer à St-Jean-D'Épîles. On l'a connu sous son pseudo de Jean Jenquet mais on se doute bien que ce n'était pas sa véritable identité. Il prit temporairement une chambre à l'étage de l'hôtel pour un court séjour qui dura 35 ans. Le lendemain de son arrivée, je l'ai mis sous ma main. Il avait vite repéré le bordel La Poule Mouillée qui faisait partie de l'hôtel. Il me raconta, tout en haletant sous mes caresses, qu'il venait de se séparer d'une

quatrième conjointe, de quitter son emploi d'enseignant et voulait s'éloigner de la pollution des grandes villes. Probablement pour se rendre intéressant, il me conta diverses enquêtes plus ou moins crédibles auxquelles je fis semblant de croire. Est-ce que cela l'incita à faire réellement des enquêtes ou davantage à les imaginer ? Je n'en sais rien. Ce n'est qu'au moment où j'ai cessé la prostitution pour me consacrer à mon salon de coiffure que j'en ai appris davantage sur cet homme mystérieux. Un soir, autour d'une bière sans alcool, il leva le coude et le voile sur un pan de sa vie : son enfance.¹⁶

Mon existence a commencé un 1^{er} juillet en 1945. Date mémorable, du moins pour moi, puisque pour la première fois je mettais le nez (et le reste de mon corps) dehors. On date cet instant comme le début de ma vie, ce qui est faux puisque j'existais sous forme embryonnaire depuis déjà 40 semaines. Et oui, j'aurais dû naître un 24 juin. Premier conflit avec ma mère qui préfèra attendre à la Fête du Canada pour accoucher. Pour me venger, je deviendrai indépendantiste.

Une première déception m'a frappé de plein fouet. J'ai constaté dès ma naissance que mon père n'était pas le médecin qui accoucha ma mère mais un pauvre ajusteur en tuyauterie.

Une timidité légendaire s'installa en moi dès ce moment. J'ai eu peur et je me suis mis à pleurer à chaudes larmes (ou froides, je ne m'en souviens plus). Pourtant ce n'était pas l'envie de m'envoler de mes propres ailes. J'ai fait une première tentative de libération à l'âge de 13 mois. Placé devant une grande fenêtre ouverte, j'ai enjambé ma bassinet, poussé la moustiquaire et comme un oiseau, je me suis envolé. Ce premier envol a connu le même sort que le premier vol de l'oisillon. Je suis tombé au sol. Je n'aurais pas dû faire cette tentative à partir d'un deuxième étage ! Premier apprentissage : un crâne peut se fracturer.

¹⁶ Déjà publié dans Jean Jenquet l'antihéros en quête d'enquêtes, p 51

J'ai alors passé le reste des vacances d'été à l'hôpital. Cela a permis à mes parents de quitter la ville pour la campagne afin que j'aie de l'air pur à respirer et un domicile sis au rez-de-chaussée. À la même époque, j'ai connu le deuxième sexe en la personne de ma petite voisine. Ce fut ma première blonde, mais je ne fus jamais son chum. Comme ma mère a développé un engouement pour les fausses couches, j'ai passé une grande partie de mon enfance chez ma grand-mère maternelle qui était loin d'une femme maternelle. Je pensais avoir connu une enfance heureuse jusqu'à ce que je sache ce qu'était le bonheur.

L'auditoire est pendu aux lèvres brillantes de Chiquita d'un rouge orangé. Mais elle n'a pas d'autres anecdotes sur cette période infantile de Jenquet. Probablement que ses confidences ont cessé au moment où il profita pleinement de ses services.

Ce premier contact avec Jenquet amène les deux itinérants à parler un peu d'eux-mêmes. Les villageois font montre de curiosité et Arthur, timidement, raconte son histoire. Évidemment, elle n'est pas glorieuse. Il avoue que sa vie ne fut qu'une suite de déboires qui l'ont conduit à boire et au bord du suicide. C'est à ce moment que Hocquet intervient afin de susciter de l'espoir. Il souligne à son auditoire que même le grand Jenquet avait fait une tentative de suicide dans sa jeunesse, ce qui ne l'a pas empêché de devenir un héros national, du moins dans son village. Il se souvient de ses confidences sur cet épisode peu glorieux de sa vie.

J'avais 14 ans et je venais de quitter involontairement l'école secondaire. Après quelques semaines d'errance dans les rues pendant la journée et de critiques à la maison le soir venu, j'ai décidé que mon avenir se terminerait dans les heures à venir. Je suis allé dans la chambre de bain et j'ai pris dans la pharmacie la boîte de pilules destinées à mon frère pour combattre ses crises d'épilepsie.

Aucune idée de leurs effets. Je suis allé dans ma chambre où j'ai écrit un mot pour exprimer à mes parents tout le désamour que j'avais pour eux. J'ai reproché à mon père sa prise de boisson et sa violence envers ma mère. Celle-ci a appris alors que son emprise m'étouffait et que j'aurais aimé au moins une fois dans sa vie qu'elle ait apprécié ce que je faisais de bien. Évidemment, je ne m'attendais pas qu'elle aime le geste que je m'apprêtais à faire mais au moins, moi ça me soulageait de le lui dire. Puis, pour être certain de ne pas mourir et qu'on vienne à mon secours, je me suis couché sur le sofa dans le salon devant ma mère, mon père et le téléviseur. Et puis j'ai attendu. Combien de temps ? Aucune idée. On m'a raconté que ma mère a essayé de me réveiller puis il y a eu des cris dans la maison, puis une sirène d'ambulance et puis le noir total. J'ai cru que j'avais raté ma mise en scène de suicide et que le suicide deviendrait une réalité. Mais je n'y pouvais plus rien.

Suite à ce témoignage et tenant compte de l'heure de fermeture, le Jenquetois expulse ses clients pour qu'ils puissent profiter d'une nuit de sommeil. Hocquet en profite pour écrire un article qui fera la une de son journal sur cet événement mémorable.

Un retour inattendu

Une grande limousine noire arrive devant le Raseur Rasé. La porte arrière s'ouvre discrètement en laissant le passage à un passager âgé bien connu qui ne souhaite pas être reconnu. Donald Trompe rend de nouveau visite à Chiquita pour un rafraîchissement de sa coupe calvitie¹⁷. On se souvient, ou non, qu'il fut un des premiers clients du salon à qui il fait une confiance aveugle. Tout en travaillant sur cette grosse tête, Chiquita apprend à son visiteur le décès de Jenquet et l'arrivée d'immigrants. Le président comprend alors pourquoi il n'en lisait plus les exploits dans La Dépêche, seul journal crédible à ses yeux.

¹⁷ Voir Jean Jenquet, l'antihéros en quête d'enquêtes, en attente d'édition.

Il entend de la bouche de sa coiffeuse que plusieurs enquêtes demeurent inédites. Donald Trompe se rend à la mairie et menace d'imposer des tarifs douaniers au village de St-Jean-D'Épîles si le journal ne publie pas toutes les enquêtes du célèbre détective. Il repart incognito non sans avoir signé un décret interdisant l'arrivée dans le village d'itinérants illégaux. Le maire, à court de moyens, accourt au journal et implore Hocquet de trouver ces enquêtes et de les publier. On obéit au maire quand le maire obéit à Trompe. Le lendemain, La Dépêche publie les démarches de Jenquet pour constituer son escouade canine et dépêche un exemplaire du journal à la Maison Blanche.

Pour me guider dans mes recherches, quoi de mieux qu'un chien guide. MIRA me propose un premier prospect portant le nom de Lolë qui me semble solide sur ses quatre pattes. De type labernois, il me séduit. Un chic type mais je dois vérifier ses capacités de pisteur. Un rendez-vous est fixé dans les sentiers du barrage de St-Narcisse. Vénus et moi s'y rendons en mission de reconnaissance. Notre objectif est simple : vérifier les qualités athlétiques du possiblement nouvel enquêteur canin.

Arrivés à la guérite, je m'assure que les frais d'entrée ne nous seront pas imposés. La préposée, qui était absente, nous assure donc que nous pouvons poursuivre notre route (dans les enquêtes policières, il y a toujours une poursuite). Je poursuis donc mon récit. Arrivés au point de départ et d'arrivée, on constate que notre sentier a été scindé en deux par un éboulement de terrain. Cela ne nous décourage pas puisqu'on sait qu'on peut arriver via un autre départ. Ce qu'on fait. Quelques instants plus tard, MIRA et son cabot arrivent pile à l'heure. Le chien, en me voyant, fait une tentative d'intimidation verbale. Je le laisse faire et prends la laisse que me laisse MIRA. Rapidement on se sent à l'aise. Pour Lolë, puisqu'il faut l'appeler par son nom, il s'agit d'une randonnée

initiatique et rien n'indique sa capacité à survivre à ce défi. Sans avertir mon équipe, j'ai mis au programme une marche de 12 km afin de vérifier les capacités du jeune prospect. J'espère moi-même m'en sortir honorablement, question d'orgueil. Ne reculant devant rien, d'autant plus que le chien me tire vers l'avant, je le mets à l'épreuve : traverses de rivière sur un pont enneigé, évitements de trous d'eau, passage dans la boue, rencontres d'une grande variété de quadrupèdes canins accompagnant des humains. Il réussit toutes les épreuves, preuve qu'il peut rejoindre l'agence de Jenquet. Par contre, j'ai remarqué qu'il va demander des soins particuliers étant assez glouton en eau. Sera-t-il un bon pisteur ou un prolifique pisseur ? MIRA ne m'a pas menti sur son potentiel. Je déteste le mensonge qui déforme la vérité. Cela me fait penser au dictateur américain, M. Trompe qui ment tellement qu'il affirmait hier vouloir faire mentir les sondages. Être menteur n'est pas une défaite pour mentir. Le stage terminé, nous revenons au bureau de l'agence.

Ce mardi soir, soir d'élections américaines, je me couche tôt. Aussitôt mon chat Mozart vient me rejoindre dans l'indécision. Doit-il se coller sur ma jambe gauche ou mon genou droit ? S'il se fie aux résultats américains, il dormira entre les deux. Ni l'un ni l'autre ne me dérangent. Au moment précis où mes paupières décident d'obstruer mes yeux, ma bonne oreille souligne à mon cerveau que la vibration qu'elle a perçue provient de mon cellulaire qui monte la garde près de mon grabat. Pas question de quitter ma chouette couette pour vérifier la provenance de ce message. Alors, je glisse lentement mon bras valide (celui qui ne soutient pas ma tête endormie), mon poignet touche à tâtons l'outil de communication et le ramène sous la couverture. Avec une habileté développée

au fil des ans, je déverrouille l'appareil, ouvre la messagerie et je constate avec stupeur que je ne peux rien lire. Je réutilise mon bras québécois qui retourne sur ma table de nuit (qui demeure quand même sur place de jour) et récupère un instrument qui, dans mon optique, est essentiel à ma vision. Les lunettes bien en place, je lis le texto qu'on m'a texté : Lolë a bien aimé son expérience mais vous n'avez pas réussi le test. Il refuse de travailler pour vous. L'agence Jenquet vient de perdre son enquêteur spécialisé en filature. Il a mis les voiles avec une rapidité foudroyante avant même la signature de son contrat d'engagement. Je me dis qu'il ne peut rien arriver de pire jusqu'à ce que je constate qu'il y a de fortes possibilités pour que Donald Trompe occupe la Maison-Blanche pour un autre mandat. Moi qui croyais que le Covid était une punition de Dieu, je vois bien que Satan est plus fort en plaçant son protégé à la tête des USA. Je profite donc de mon sommeil pour dormir, seul moyen de rêver à un monde meilleur. À mon réveil, je convoque mon seul enquêteur moi. Je dois vérifier l'information concernant un couple de la rue Frigon qui, semble-t-il, ferait le commerce de l'héroïne et du haschich. Vraiment stupéfiant ! Je me rends ensuite à la pharmacie pour me procurer un shampoing contre les poux vu qu'aux USA on procède au dépouillement des résultats et que je souhaite apporter ma contribution.

Une des grandes responsabilités du DG d'une agence d'enquêtes consiste à s'assurer d'un recrutement efficace de ses collaborateurs afin d'obtenir le maximum de qualités au prix le plus bas. Je veux toujours m'entourer d'une escouade canine toujours prête à me prêter pattes fortes. J'utilise occasionnellement et gratuitement les chiens de l'organisation MIRA. Hier, je me suis rendu au domicile de MIRA (un atout dans mon équipe) afin de faire signer

un contrat d'engagement (qui ne m'engage à rien) avec Barista, une nouvelle recrue, une petite chienne de trois mois. En arrivant à leur domicile commun je les ai surpris en pleine occupation ludique de brossage de poils. On sait qu'il faut faire attention aux gens qui sont de mauvais poils ou qui sont partis sur une brosse. Je dois procéder à une dernière évaluation de la forme physique de la chienne parce que je constate qu'elle a pris du poids et du volume depuis ma dernière visite. Il faut qu'elle soit capable de me suivre lorsque nous enquêtons dans les divers sentiers mauriciens. Une demi-heure plus tard, les conclusions sautent aux yeux. Sa forme physique est excellente. Par contre la mienne laisse à désirer. Mais comment faire signer un contrat à un animal ? Voilà la question. Même Shakespeare n'a pu répondre à cette question. Devant mon hésitation, Barista devient impatiente et insère ma main dans sa gueule et serre avec sa mâchoire. Les canines de la canine pénètrent dans ma peau fragile. Le sang gicle. J'ai ma réponse. Elle veut sceller un pacte de sang. Elle accepte de me protéger et moi de la promener. Elle consent à travailler pour mon agence en retour de quelques gâteries. Elle s'engage même, si je l'engage, à améliorer ma condition physique en augmentant la longueur de mes pas et à me faire courir de temps à autre. Le contrat est ainsi signé, sans condition. Un accroc à mes principes qu'elle a gagné grâce à ses crocs.

Vénus m'apprendra plus tard, photos à l'appui, que Barista n'a pas vraiment la forme physique qu'elle m'a démontrée. Hypocritement, elle m'avait montré une énergie hors du commun mais dès mon départ elle est allée se coucher pour récupérer des efforts fournis. J'annule donc son contrat. Mais comment faire ? Un peu d'antibiotique et le tour est joué.

Mon agence ne comprend toujours qu'un seul enquêteur.

LA ROUTINE S'INSTALLE

Ne pouvant être accueillis qu'une fois, Arthur et Aline apprennent au petit-déjeuner que leur pension est gratuite en échange de quelques travaux journaliers. C'est ainsi qu'Arthur se voit confier une tâche ne devant pas dépasser trois heures par jour. Chaque matin, il doit se rendre au journal où on lui remet les 227 exemplaires de La Dépêche qu'il doit distribuer aux habitants du village. Une petite routine routinière pour lui, habitué à marcher. Au fur et à mesure que son sac s'allège, il doit recueillir les contributions volontaires que le maire exige de ses citoyens pour le bon fonctionnement du refuge. C'est ainsi qu'une douzaine d'œufs est fournie par un poulailler, 3 pintes de lait issues de la vache de M. Vacher, 6 kilos de bœuf de M. Leboeuf et autant venant du porc de M. Cauchon. Un dernier arrêt chez un fermier pour remplir son sac de légumes et de fruits saisonniers complète la tournée. Il faut bien nourrir les résidents de l'hôtel.

Quant à Aline, son rôle est assez simple. On lui confie les tâches ménagères habituelles : récurer les planchers, laver la vaisselle et s'assurer que tout le monde a des vêtements propres. C'est lors de sa première opération de nettoyage qu'Aline, faisant preuve d'une curiosité toute féminine, vérifie si la porte de la chambre numéro 6 est bien inaccessible. L'alarme installée par Hocquet se déclenche immédiatement ce qui éloigne du même coup Aline et la main qui tentait d'ouvrir la dite porte. Rappelée à l'ordre, celle-ci prétexte qu'elle ne cherchait qu'à nettoyer la poignée. Une fois son travail terminé, elle se rend à la cuisine et s'offre pour aider Chiquita à la préparation des repas. Celle-ci accepte, surtout qu'elle doit se rendre au Raseur Rasé pour terminer une coupe calvitie entreprise la veille.

Le souper regroupe tout le groupe. Chiquita mentionne que le repas a été entièrement préparé par Aline qui reçoit des félicitations de tous les convives. Hocquet propose que ce soit maintenant elle qui ait la responsabilité des repas, ce qui fut accepté à l'unanimité. Le

soir venu, ils se rendent tous au Jenquetois pour prendre un digestif sans alcool au grand déplaisir d'Arthur.

Une Saint-Valentin en juillet

Alors que les terrains de camping célèbrent le Noël des campeurs, Vénus décide de célébrer la Saint-Valentin aussi en juillet. Les murs du Jenquetois sont ornés de peintures à numéros, œuvres de Jenquet de son vivant et illustrant ses quatre anciennes femmes. Les 11 jeunes villageois venus fêter au bar ne connaissant pas le vrai sens de cette fête, Vénus s'empresse d'en faire un historique personnel et imagé. Même Wikipedia ne s'y retrouverait pas.

Selon elle, la Saint-Valentin tirerait ses origines d'une fête païenne célébrée par les Romains. Semble-t-il que le 15 février, les prêtres de Lupercus sacrifiaient des chèvres et s'enivraient. Une fois le rituel terminé, ils parcouraient les rues, à peine vêtus, pour toucher les passantes prétextant que ce geste augmenterait leur fertilité et faciliterait l'accouchement. De nos jours, plusieurs prêtres répètent ce rituel, mais sur des enfants. Un changement de rite survient en l'an 496 alors que l'Église catholique veut civiliser la tradition. Le 14 février, les femmes célibataires se cachaient aux alentours de leur village et les jeunes hommes partaient à leur recherche. Lorsqu'un homme en découvrait une, il devait la marier dans l'année. Mais on a constaté que plusieurs filles disaient où elles se cacheraient pour être certaines de ne pas rester vierges. Ce qui fait aussi que plusieurs hommes ne cherchaient pas à cet endroit de peur de devoir marier une vierge ne correspondant pas à leur idéal de femme. Même les hommes mariés participaient à cette course pour tenter de retrouver « la plus belle fille du village » et trouver leur plaisir la nuit de la St-Valentin. Malheureusement, plusieurs tombèrent sur leur propre épouse qui

cherchait un mâle mieux baraqué. On a donc modifié la tradition en inventant un juge externe : Cupidon.

Célèbre personnage relié à la Saint-Valentin et personnifié par un jeune enfant muni d'un arc et d'une flèche, Cupidon représente le dieu de l'amour. Son nom vient du latin *cupido*, qui veut dire désir. Il serait le fils de Mars et de Vénus. Tout le monde sait que la femme vient de Vénus et l'homme trop vite. Si sa flèche vous touche, vous tomberez amoureux de la première personne que vous rencontrerez. Cette légende a encore ses fidèles plus de 2000 ans plus tard, mais les flèches ont été remplacées par l'application Tinder pour des rencontres d'une nuit.

La Saint-Valentin est attendue par de très nombreuses personnes comme les chocolatiers, les restaurateurs, les fleuristes et les bijoutiers. Ils aiment ceux qui s'aiment et sèment le bonheur de leurs comptables.

Aline n'en peut plus. Des larmes jaillissent de ses yeux, cette provenance n'étant que normale. Elle raconte à l'assistance sa vie malheureuse et son échec amoureux. Pour elle, l'amour c'est fini. En racontant sa vie, elle fait part de toutes les confidences qu'elle entendait dans son salon de coiffure de la part d'épouses malheureuses.

Des propos qui tombent dans l'oreille de la femme du maire qui rameute les femmes du village. Elles ont trouvé une coiffeuse et exigent que Chiquita ouvre son salon aux femmes et non seulement aux hommes. C'est ainsi qu'Aline verra sa liste de tâches s'allonger.

Un chapelet de mariages

Plusieurs interrogations émergent de cette soirée. Aline se demande pourquoi on ne parle pas de la femme de Jenquet. C'est Hocquet qui lui fournit la réponse. La vie amoureuse de Jenquet n'est un secret pour personne même s'il n'aimait pas l'étaler publiquement.

Après quatre tentatives infructueuses, il a compris qu'il était destiné au célibat. Il s'en ait confié à répétition.

Avec chaque nouvelle flamme, j'ai tenté l'apprentissage d'une vie de couple, j'ai recommencé la période d'amener de jeunes enfants vers l'adolescence, j'ai refait les mêmes devoirs, conjugaux et scolaires. Mais à chaque fois, je m'y suis pris de façon différente. Mon premier mariage fut marqué par l'éveil de la sexualité. En ce temps, on baisait dans le mariage et on se mariait pour baiser. Je ne suis pas fier de toutes mes infidélités à une épouse qui en faisait autant de son côté. Ce fut aussi le temps où nous avons beaucoup d'avance sur la loi de Trudeau concernant le cannabis, les cigarettes sans filtre et la boisson forte. Je me souviens aussi de toutes les contorsions budgétaires que nous avons dû faire pour assurer notre subsistance et permettre à notre unique fille de faire des études au privé. Oui, nous nous sommes privés en famille. Douze années de bonheur, une année moins heureuse et une semaine d'agonie. Et puis ce fut le décès de notre couple. Pas de récriminations entre EX, on se souhaite une nouvelle vie plus conforme à nos désirs respectifs. Une séparation facilitée du fait que nous avons tous les deux un partenaire de rechange en attente.

De retour à la case départ, même lieu, même maison et on recommence. Un peu plus fortuné avec une nouvelle flamme allumée par un coup de foudre. Deux rejets à apprivoiser et une épouse à épauler dans une carrière commencée au bas de l'échelle. Finie la marijuana, je veux être un bon mari. Je ne suis plus volage. Je reste même fidèle à des amis qui me visitent quotidiennement : le vin et le scotch. Je cherche vraiment à devenir l'homme idéal mais j'idéalise cette recherche. Je ne serai jamais cet homme. Un mariage qui a duré 10 ans avant que je trouve une troisième complice qui m'a enduré 10 ans également.

Persévérant, je me suis engagé pour une autre décennie avec une quatrième

compagne qui, telles les précédentes, a attendu 10 ans avant de me dire que mon terme était échu. C'est à cet instant que j'ai mis ma profession à la retraite, changé mon nom et que je me suis installé à St-Jean-D'Épîles.

L'ITINÉRANCE EN MARCHÉ

Plusieurs semaines après leur arrivée, Arthur et Aline voient trois itinérants pointer leur nez dans la porte du Repère. Ils vivotaient dans leur petite tente dans le parc Wilson à Shawinigan quand ils ont pris connaissance de l'existence de ce lieu pour itinérants en lisant La Dépêche. Ils veulent savoir s'ils peuvent profiter de cet asile. Vivement un appel à Hocquet qui gère l'établissement. Ce dernier veut prendre connaissance du pedigree des nouveaux arrivants avant de leur accorder le droit d'asile. Il apprend ainsi que Nathalie, l'une d'eux, a 32 ans. Depuis sa vingtaine, elle a connu plusieurs épisodes de dépression. Les conjoints qu'elle a rencontrés à cette période de sa vie s'avéraient toxiques et violents. Elle a perdu la garde de ses deux enfants, une fille de 9 ans et un garçon de 7 ans, placés en centre jeunesse dès leur jeune âge suite à de nombreux signalements à la DPJ. Elle s'est réfugiée dans l'alcool et les drogues. Sans emploi stable, elle s'est tournée du côté du travail du sexe pour arrondir ses fins de mois et payer sa consommation. Un logement insalubre qu'elle a peiné à payer et des voisins qui s'adonnaient aux violences conjugales l'ont incitée à prendre la rue. Craignant un ex violent, elle s'est enfuie de Montréal et depuis peu séjournait dans le parc Wilson.

Chiquita la prend dans ses bras. Elle lui rappelle tellement son propre parcours. Elle conduit Nathalie à la chambre numéro 3 sans oublier, au préalable, une visite à l'érable argenté et ensuite à une douche obligatoire.

Hocquet prend connaissance de l'histoire de Bastien pendant que Chiquita s'occupe de Nathalie et que René s'entretient avec Vénus. Un vécu qui ressemble grandement au sien.

Bastien n'a que 20 ans. Dès son enfance, la DPJ ne s'occupe pas de lui en le plaçant dans une famille d'accueil non recommandée. Victime de mauvais traitements dans son nouveau foyer, il fugue et se rend au centre-ville de Trois-Rivières s'intégrant à un groupe de jeunes fugueurs. Il y découvre le crack. À ses 18 ans, il sort des centres jeunesse avec un grand sentiment de libération, mais sans projet de vie. Sans diplôme ni ressource, il ne sait pas trop ce qu'il va faire. Comme c'est l'été, il s'organise pour vivre dans les parcs du centre-ville et se faire de nouveaux amis. Il souhaite vivre sans contrainte et sans personne pour lui dire quoi penser, quoi faire, quoi dire. Pour subvenir à ses besoins, il prête son corps à quelques hommes qui souhaitent en abuser dans les bois de l'île St-Quentin. La dernière offre de son derrière, derrière le pavillon des baigneurs, se termine par une rossée de coups qui le conduit à l'hôpital. Il fait alors confiance à une travailleuse sociale venue le rencontrer qui lui parle d'une ressource communautaire offrant de l'hébergement de transition au refuge Le Repère à St-Jean-D'Épîles. Il se met en route et quelques jours plus tard, se retrouve au parc Wilson. Il rencontre Nathalie et René. Il leur parle du Repère. C'est alors que ces derniers lui montrent le journal La Dépêche où on y relate l'arrivée récente de deux itinérants. Le trio s'est mis en marche vers cet espoir d'une vie nouvelle.

Sans hésitation, Hocquet invite Bastien à prendre possession de la chambre no 4, expliquant bien le code de vie. Une douche et une visite à l'érable argenté soulignent l'intégration du jeune homme.

René a 46 ans. Son enfance a été marquée par la violence familiale ; il en veut beaucoup à sa mère, qui a fermé les yeux sur les sévices corporels et sexuels que lui faisait subir son frère aîné. À l'âge de 17 ans, sa petite amie tombe enceinte mais les parents de cette

dernière l'obligeant à rompre. René ne verra jamais son fils. Sa principale source de revenus provient de la revente de drogues ce qui l'incite à commettre des crimes plus lourds afin de conserver son territoire de vente. Arrêté suite à une bagarre à coups de couteaux, il purge une longue peine de prison. À sa sortie, il fait la rencontre de nouveaux amis qui lui montrent plusieurs stratégies de survie. Il découvre les drogues injectables. Grâce à elles, il développe une hépatite C et diverses infections. Le pronostic n'est pas bon. Il ne lui resterait que peu de temps à vivre et souhaite profiter de ce temps avec ses amis de la rue. Voilà pourquoi il les a suivis jusqu'à St-Jean-D'Épîles.

C'est ainsi que la chambre no 5 n'est plus libre. L'érable argenté a vu défilé son troisième itinérant de la journée et le réservoir à eau chaude s'est vidé suite à de trop nombreuses douches pour une seule journée. Le souper a été relativement frugal vu qu'Aline n'avait cuisiné que pour cinq convives alors que la table en compte maintenant huit. Hocquet s'empresse d'écrire un article pour préciser que le Repère a atteint sa capacité maximum, demandant aux itinérants encore dans la rue de le demeurer.

Les nouveaux arrivants prennent connaissance de leur nouvelle réalité au Jenquetois tentant de se saouler avec de la bière sans alcool. L'adaptation sera difficile.

Effraction à la chambre 6

Une nouvelle journée voit le jour en ce samedi matin. Pas de douche pour les pensionnaires, ce n'est pas leur journée. C'est au tour de Vénus et Chiquita d'en profiter. Hocquet réunit les nouveaux arrivants pour une distribution de nouveaux vêtements et de nouvelles tâches.

Arthur sera maintenant accompagné de Bastien pour la distribution de La Dépêche puisque la contribution des villageois à la nourriture vient de prendre du poids. Trois

bouches de plus à nourrir à ses exigences. Nathalie sera de corvée à la cuisine avec Aline puisque celle-ci doit consacrer plus d'heures au salon de coiffure suite à l'engouement des villageoises voulant plaire aux trois nouveaux mâles du village. René se voit confier l'entretien du terrain autour de l'érable argenté, seul travail que sa santé lui permet.

La journée se déroule sans anicroche sinon que quelques ex-itinérants ressentent les effets de la présence de l'absence d'alcool dans leur sang, mais c'est le prix à payer pour la liberté.

Juste avant le souper, les convives hument les relents d'un mijoté qui mijote sur le feu creusant ainsi leur appétit. Tout à coup, donc sans avertissement, une alarme se fait entendre. Alarme contre le feu ou contre le vol ? Hocquet enjambe quatre par quatre les marches de l'escalier conduisant au second étage. La porte de la chambre no 6 est béante. Un coup d'œil rapide sous le lit confirme le désastre. La mallette de Jenquet a disparu. Qui est le coupable ?

Tous se regardent, incrédules. Ils ont tous un alibi solide ayant été les huit attablés à la même table. Malgré sa qualité remarquable, le mijoté d'Aline sera dur à avaler. Lapolice arrive lentement à la course et analyse la situation. Pas d'empreintes sur la poignée de la porte et celles sur la mallette sont indétectables vu que la mallette a disparu. Hocquet souligne l'importance et l'urgence de la retrouver. Des documents secrets appartenant à Jenquet s'y trouvent.

Au travail

Il y a maintenant trois semaines que Bastien et Arthur distribuent La Dépêche et font la tournée de leurs fournisseurs alimentaires. Ce matin, une nouvelle destination s'ajoute à leur tournée. Ils ont rencontré Marc, un agréable cannabiculteur agréé par le

gouvernement québécois qui se spécialise dans la culture du cannabis pour usage thérapeutique. En discutant avec Marc, les compères en arrivent à la conclusion que ce *médicament* pourrait sûrement soulager leur ami René aux prises avec son hépatite C. Évidemment, suivant les instructions du maire, Marc doit fournir gratuitement au refuge le produit demandé. À leur retour, Arthur fait part de leur trouvaille à Hocquet qui, après une mûre réflexion de deux secondes, accorde à René la permission de se soigner avec ce produit naturel et local. Il précise par contre qu'aucun autre pensionnaire ne devra en faire usage sinon... Une épée de Damoclès pèse sur leur tête.

Pendant que René plane devant l'érable argenté, rêvant d'une apparition miraculeuse de Jenquet, Chiquita et Aline inondent le plancher du salon de coiffure des cheveux de leurs clients et clientes. Plusieurs clients tentent de savoir si Chiquita aurait de secrets désirs de reprendre ses activités de fille de joie alors que ces dames tentent d'obtenir de celle-ci si leur mari aurait déjà profité de ses services autres que celui de coiffeuse. Évidemment, Aline fait semblant de ne rien y comprendre. Les femmes sont aussi très surprises en voyant Vénus épiler habilement au rasoir Rita Baga, célèbre Drag Queen et cliente régulière.

RÉVÉLATIONS

Tak Tik lève le voile

Hocquet n'en revient pas. Le chef de police, M. Lapolice vient de lui faire part d'une découverte surprenante. Alors qu'il furetait sur son ordinateur à la recherche de sites pornographiques mettant en vedette des adolescents, il tombe sur un blogue sur le site Tak Tik. Animé par deux hurluberlus anonymes qui disent détenir des documents classés secrets, le site dévoile des informations intimes à propos du célèbre Jenquet. Hocquet confirme à Lapolice qu'il s'agit bien d'un des documents qui gisaient dans la mallette sous le lit dans la chambre no 6. Qui sont ces malfrats ? Le premier document révèle la relation intime entre Jenquet et Mozart, son chat. Y montre-t-on un cas de zoophilie ? Vénus se hâte d'équiper le Jenquetois d'un ordinateur afin de projeter sur écran géant le contenu de ce blogue afin d'en faire profiter les villageois ignares en informatique. Un moyen de faire mousser la vente des bières sans alcool qui ne moussent pas. C'est ainsi qu'on prend connaissance d'un premier blogue qui veut discréditer Jenquet en publiant un de ses écrits inédits. Sans la permission de Tak Tik, je me permets de le reproduire ci-dessous.

Mozart, le musicien, a influencé le choix du nom de mon chat. Un chat siamois qui devait demeurer de petite taille mais dont je me suis efforcé de faire engraisser via la nourriture et surtout en le faisant dégriffer (ce que je regrette ; ce fut cruel pour lui mais bénéfique pour mes meubles. Il aurait dû passer en premier). Je l'ai aussi fait castrer. Pas de sexe pour moi... donc pas pour lui non plus. Il a maintenant 15 ans, couche sur moi toutes les nuits et sur mes cuisses toutes les fois que je regarde la télévision. Je lui parle souvent et il me répond toujours en utilisant un langage félin que je ne maîtrise pas encore. Bien triste

que l'on ne se comprenne pas. Mais cela n'arrive pas uniquement avec les relations animales.

Il en a vu et entendu des compliments de tous les gens qui venaient et viennent à la maison. Évidemment tous ces compliments lui sont particulièrement adressés et moi, son « maître obéissant » je n'en suis que le témoin jaloux.

Pendant 5 ans, il a joué le rôle de préservatif lors des séjours nocturnes d'une conjointe à temps partiel en venant se lover entre nous deux dans **SON** lit. Et je ne parle pas de toutes les infidélités dont je fus témoin. Infidélités de sa part bien sûr puisque dès qu'une étrangère venait à la maison, c'est dans ses bras à elle qu'il allait faire ses câlins.

Après 6 ans sans visite féminine, il s'est précipité vers un nouveau visage féminin qui l'assomma de compliments, le soulevant de terre et lui chatouillant le menton. Marilou entraînait dans la vie de son maître. Mais dès le départ, une mise en garde : « Pas de sexe et pas de vision à long terme ». J'ai eu beau expliquer à mon chat que la mise en garde venait de la dame et que cette relation ne serait qu'amicale, il a toujours eu espérance qu'enfin une femme le prenne quotidiennement dans ses bras. Et moi, je partageais le même désir.

Le blogue se termine par une mise en garde : Vous venez de prendre connaissance, à notre connaissance, d'un premier écrit de Jenquet qui montre son côté obscur de la force qu'il a tenté de démontrer dans sa vie de retraité. Pour bien le cerner vous auriez dû l'interroger sur sa vie avant la mort de sa vie active. Nous publierons une tranche de sa vie sur ce blogue à tous les lundis soirs à 20 h.

Hocquet se porte à la défense de son ami Jenquet dont les cendres reposent toujours sous l'érable argenté qui jouxte l'hôtel. Il utilise les colonnes du journal La Dépêche qui lui appartient pour tenter de rétablir les faits. La UNE est consacrée à son ami. On y lit que

les humains adorent les chats parce qu'ils sont des compagnons idéaux car ils font rire et sourire en plus de diminuer le niveau de stress. Ils aiment sans compter et ils sont toujours heureux tant qu'ils sont avec leur maître. Normal que Jenquet, un homme si humain, porte une attention particulière à son chat. L'article met aussi en garde les blogueurs qu'ils risquent de se mettre à dos les millions d'internautes qui adorent y voir évoluer ces gentils félins et pour qui Internet représente un « parc virtuel » pour les admirateurs des chats. Les propriétaires de chats sont tentés de partager les exploits de leur animal préféré tout en récoltant, par ricochet, des *J'aime* et des commentaires d'appréciation de ces internautes. Elon Musk serait-il derrière ce complot afin d'augmenter ses revenus ?

Hocquet s'interroge et se répond. Se peut-il que M. Trompe ait mandaté sa CIA pour dérober les secrets de Jenquet ? Il en serait bien capable. Pas de chance à prendre. Pour contrer une telle attaque, il faut absolument publier les enquêtes inédites de Jenquet quitte à y apporter des modifications pour satisfaire *le grand orange*. Il prend les premiers rapports d'enquête au dessus de la pile et tombe pile sur une enquête concernant des prostituées et une autre sur une descente policière.

Mon client et un de ses amis recherchaient une première expérience sexuelle. Mais tout ne se passa pas comme prévu. Je prends en note les faits tels que décrits par mon client.

--- En quête d'une initiation sexuelle par des expertes, mon ami et moi nous sommes préparés physiquement par une douche chaude et mentalement par un joint de marijuana. On a obtenu adroitement un rendez-vous via un chauffeur de taxi qui nous a conduit lui-même avec adresse à l'adresse de deux damoiselles aux mœurs légères. Arrivés aux pieds d'un escalier, on a monté gauchement les marches pour être accueillis par deux jeunes professionnelles du sexe. Le prix

du service étant fixé à 225 \$ par personne, aucune négociation ne fut possible. Personne n'a rechigné à payer à l'avance. Aucune présentation officielle n'étant requise on revêtit les mêmes vêtements que les filles : rien. On a appris rapidement qu'une relation sexuelle est de courte durée. On s'est rhabillés, un taxi nous attendait pour nous ramener à notre logement.

Mon client désire que je retrouve ces deux prostituées après avoir constaté qu'en partant, il avait oublié de leur laisser un pourboire. J'ai refusé cette enquête puisque je devais me rendre sur le théâtre d'une bagarre au Jenquetois.

La Ligue des Droits de l'Homme (incluant ceux des Femmes) a lancé un cri d'alarme pour protester contre un fait criant : il y a eu du racisme sur la scène du Jenquetois. Un policier, blanc comme neige, appelait à l'aide à l'aide de son cellulaire. L'agent a demandé des renforts puisque dans la salle, on ne respectait pas les consignes contre la pandémie. C'était noir de monde a-t-il dit en demandant du support.

La source du grabuge : le producteur du spectacle, un mouton noir faisant fi des consignes de la santé publique ayant permis deux fois plus de clients que ce que la loi lui permettait.

Une recherche approfondie m'a permis d'apprendre qu'un spectacle d'humour noir était au programme. En interrogeant les témoins qui n'avaient rien vu, j'ai appris que le policier était arrivé juste après l'entracte dans le but évident de ne pas payer son billet d'entrée. Mon premier réflexe a été de me demander pourquoi on avait besoin d'un entracte pour un spectacle d'une heure.

J'ai présenté mon rapport d'enquête au gouvernement en lui précisant que le racisme systémique existait dans l'esprit de ceux qui y croyait mais que la Ligue des Droits de l'Homme ne devait pas payer ses membres pour aller voir des

spectacles d'humour noir. On a donc blanchi le producteur pour son choix de spectacles mais il fut condamné pour son trop grand nombre de spectateurs. Le policier m'a donné une contravention puisque j'avais oublié de porter mon masque anti-virus, une autre pour ne pas avoir respecté la distanciation sociale et une troisième pour avoir omis le lavage des mains. Curieusement, le total des amendes correspond exactement au montant de mes honoraires.

Vénus et Chiquita se regardent en constatant que les honoraires qu'elles demandaient pour leurs services au bordel étaient beaucoup trop bas. Mais il est trop tard pour exiger la différence.

Le lundi suivant, on fait la file devant le Jenquetois pour obtenir une place de choix dans l'attente d'une nouvelle révélation de Tak Tik. Elle ne tarde pas. Les blogueurs y dévoilent une relation secrète de Jenquet avec une psychologue de 20 ans sa cadette : **Marilou**. Jenquet aurait écrit dans son cahier intime des propos très intimiste concernant cet amour à sens unique.

Le 17 septembre fut une date mémorable. Que ce soit pour mon premier jour sans boisson ou par mon premier souper au resto avec ma conjointe numéro 4 ou le soir où à l'OSTR je prends une photo d'une nouvelle choriste (je suis responsable des communications). Celle-ci se prénomme Marie-Louise et elle permet à ses amis de l'appeler Marilou. Alors Marilou me tombe dans l'œil sans me blesser. Ma timidité m'empêche quelque démarche que ce soit envers elle. Il a fallu attendre quelques semaines pour que je me décide à lui demander, via un courriel, si elle avait quelqu'un dans sa vie. Suite à une réponse négative, j'entre dans la sienne.

Première conférence téléphonique où elle me dit son âge, que je tais, et sa profession : une psychologue privée. Je lui dis mon âge et mon manque de profession due à la retraite. Elle me dit que la différence d'âge est trop grande

pour une relation quelconque et qu'en plus, sa ménopause rend sa libido à zéro. La mienne retombe à son plus bas. Ce sera donc une relation amicale dite platonique (on y voit bien le mot plate) constituée d'échanges épistolaires quotidiens et de quelques soupers. Une relation qui fut courte, trop courte. Difficile à expliquer pourquoi Marilou fut la première femme depuis des lustres que j'aurais aimé aimer. Son sourire perpétuel, encadré de magnifiques cheveux roux et la chaleur de ses câlins en sont-ils la cause ? Sûrement tout cela. Grâce à elle, je me suis senti attirant pour une rare fois dans cette décennie. Elle aimait nos échanges par messagerie et par Bell. On partageait aussi la même passion pour le chant. C'est elle qui a élargi mon horizon littéraire. Alors que je me concentrais sur les romans policiers, elle me fit connaître les Pancol et les E.-Emmanuel Schmith. Auteurs dont j'ai lu tous les livres pendant cette période et dont les écrits ont fait l'objet de nombreux échanges avec elle. Je lui ai fait profiter de mes 20 ans de sagesse que j'avais de plus qu'elle, tandis qu'elle puisait dans ses ressources de psychologue pour compenser son vécu. Alors que nous célébrions son anniversaire, elle s'est fait comme cadeau de prendre ses distances avec moi. Pourquoi ? Pas d'explication. C'est comme ça. Elle ne m'appartenait pas. L'immense privilège de l'amitié est de ne rien avoir à expliquer.

Tak Tik passe à un autre sujet. Pas de demande de rançon de la part des blogueurs. Aucun indice sur leur identité. Une certitude, ce n'est pas fini. Que nous réserve la prochaine édition ?

Un chapelet de lundis soirs qui deviennent une tradition au Jenquetois. Tous les yeux sont rivés sur l'écran géant en attente d'un nouveau message sur Tak Tik. Tous les yeux ou presque puisque René pointe les siens sur les seins de Vénus qui pointent sous un tricot tricoté serré. L'heure fatidique arrive à l'instant pile du message des deux blogueurs nous

annonçant qu'ils vont dévoiler la vraie nature de Jenquet. Nature qu'il a héritée de ses parents biologiques : Alexandra et Antoine. Jenquet, dans un moment de pure nostalgie, avait tenté d'en retracer leur histoire, histoire de se faire expliquer par Marilou, psychologue de métier et amie, pourquoi il avait autant de difficulté à satisfaire une femme qui pourrait le satisfaire lui-même. Ce long texte démontre la profonde réflexion qu'il a dû faire, inutilement. Celles-ci sont arrivées à terme une semaine après que le terme de la relation avec Marilou fut échu.

Tristan et Iseult, Antoine et Cléopâtre, Roméo et Juliette, voire même Adam et Ève ont tous vu leur relation amoureuse partagée par des millions de gens grâce à un écrivain qui a mis leurs amours en lumière. Aujourd'hui, je prends la plume (en réalité mon clavier d'ordinateur) pour qu'Alexandra et Antoine ne tombent pas dans l'oubli. Ainsi, on comprendra rapidement pourquoi j'ai toujours souhaité les oublier. Si j'avais été de ce monde en ce 10 juin 1944 dans la ville de Trois-Rivières au Québec, j'aurais assisté à leur union sacrée qui consistait en leur mariage. Et j'aurais levé la main pour m'y objecter quitte à empêcher ma naissance. Mais je leur laisse le soin de vous raconter leur histoire qui deviendra celle de ma famille.

--- Prenez-vous ci-présent M. Antoine Morin comme époux ? --- Oui. --- Prenez-vous ci-présente Mlle. Alexandra Martin comme épouse ? --- Oui.

--- C'est ainsi que je devins Mme Morin, Alex pour les intimes. Cette union me permettait de quitter mon nom de naissance et une vie de misère, du moins c'est ce que j'espérais. J'avais déjà 22 ans. Issue d'une famille ouvrière, seule fille au service de mes trois frères, j'aurais pu inspirer l'histoire de Cendrillon. Ma mère, prétextant des crises d'eczéma, m'avait confié, dès mon jeune âge, toutes les tâches ménagères : de la vaisselle à la lessive. Pourtant, j'étais celle qui avait le plus soif d'études et avec une facilité d'apprentissage appréhendée. Mon parcours scolaire s'arrêta en même temps que la fin de l'école élémentaire. Je fus élevée dans la crainte de Dieu et celle de mes parents particulièrement face aux dangers de la sexualité. Le OUI que je viens de prononcer me libère de toutes ces servitudes mais je n'ai aucune idée de mon avenir. L'homme que je viens d'épouser pour la vie, pour le meilleur et pour le pire, et à qui j'ai promis

obéissance ; constitue ma porte de sortie et non mon prince charmant. Je ne le connais que depuis un an. Je sais peu de choses de lui puisque, comme tout homme, il est assez réservé sur la communication. Relativement bel homme et propre de sa personne, il a cinq ans de plus que moi. La vie l'a marqué. Dixième enfant d'une famille très catholique, comprenant plusieurs religieux et religieuses parmi les 13 enfants issus de sa mère, il a vécu pauvrement dans un quartier populaire. Afin d'aider ses parents, il a quitté l'école après avoir réussi sa cinquième année élémentaire. Pas besoin d'instruction pour travailler sur la construction. Malheureusement, lors de ses 18 ans, il contracta la tuberculose, cadeau de sa sœur infirmière qui avait importé la maladie à la maison. Il dut alors passer huit ans dans divers sanatoriums après avoir subi une opération qui l'amputa d'un poumon. Il venait à peine d'émerger de cette période de réclusion quand il m'a rencontrée.

--- Il était temps que je quitte la maison paternelle où je n'avais plus ma place depuis ma sortie d'hôpital. Le mariage devenait la seule solution. J'ai rencontré une fille, Alexandra, sur le parvis de l'église. De courtes fréquentations sous les yeux constants de ses parents nous ont conduits à cet autel. Je viens à peine de me trouver un emploi qui devrait nous permettre de payer un loyer décent et de nous nourrir correctement. Ce soir, ce sera notre nuit de noces. J'espère qu'Alex (je l'appellerai toujours par ce diminutif) soit vierge. Le contraire me surprendrait puisque même les baisers se sont faits rarissimes pendant nos fréquentations. Pour ma part, j'ai déjà connu quelques échanges sexuels pendant mon séjour au sanatorium. C'est un secret que je ne partage qu'avec moi, ma conscience et mon confesseur. Hier soir, ce fut une première avec ma femme. Notre voyage de noces s'est résumé à une nuit dans un hôtel de la ville. La nuit de noces que j'espérais n'a pas eu lieu. Alex n'avait aucune idée des relations sexuelles et a refusé de se déshabiller pour partager notre lit.

--- Je découvre dès le soir de mes noces que mon époux est un maniaque sexuel. Il veut que je me déshabille et ne cherche qu'à me prendre les seins et veut avoir une relation sexuelle. Je n'ai aucune idée de ce dont il parle. Une nuit à entendre Tony (un diminutif qui prendra la place d'Antoine) chialer après moi qui lui réponds par mes pleurs. Le lendemain, je dois me rendre chez ma mère et je l'implore de m'expliquer les rudiments du sexe. J'apprends alors que je dois

me soumettre à mon mari mais seulement dans le but de faire des enfants. Je déteste le sexe. Après un mois d'hésitation, j'accède aux insistances de Tony, tout en gardant ma jaquette par pudeur. Je prie Dieu que Tony n'y prenne pas goût. Quelques semaines plus tard, en me levant le matin, j'ai des nausées. Vivement, j'appelle ma mère qui me répond que je devrais consulter un médecin. Le frère de Tony, qui est curé, connaît un médecin qui accepte de venir chez moi. Il m'annonce que je suis enceinte. Ma mère est heureuse et me met en garde. Pendant la grossesse, je ne dois avoir aucune relation sexuelle puisque le sexe a pour unique but d'enfanter.

--- En partant au travail, ce matin, j'ai remarqué qu'Alex semblait nerveuse. Pourtant on n'a pas eu de disputes depuis plusieurs jours. De retour d'une épuisante journée, je constate qu'elle s'est habillée en dimanche et a mis quelques fleurs des champs sur la table. Elle m'annonce alors que je vais être père. Cela me laisse froid. N'est-ce pas le but du mariage d'avoir des enfants ? Selon elle, les relations sexuelles deviennent interdites. J'en parle à ma mère qui me confirme que l'Église prône l'abstinence pendant la grossesse.

--- J'en suis à mon troisième mois et mon médecin trouve que je fais une grossesse difficile. Il me conseille de garder le lit. Six mois à me reposer. Quelle chance !

--- Je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle, Alex doit prendre du repos et ne faire aucune tâche ménagère jusqu'à son accouchement. On a trouvé une aide-ménagère qui va venir entretenir la maison et préparer les repas mais cela va amputer mon budget. De plus, je dois mettre de l'argent de côté pour payer le médecin et l'hôpital. Je n'ai pas le choix, je dois faire du temps supplémentaire. Alex prend du poids, moi de la bière : ma seule consolation.

--- Je trouve que Tony travaille trop. Il arrive tard et je sais qu'il s'arrête à la taverne du coin. Parfois, il revient ivre et à ce moment sa patience a une courte limite. Si je peux finir par accoucher. La date est prévue pour le 24 juin mais j'ai du retard. Finalement, le bébé fait son entrée en sortant le 1^{er} juillet. Un garçon tellement petit que l'aumônier de l'hôpital demande de le baptiser sur le champ. Il prend le nom de Joseph-Arthur Jean-Yves Morin. J'ai encore besoin d'une aide-

ménagère pour les deux mois à venir ce qui ne fait pas le bonheur de Tony. Sa mère accepte de garder mon bébé de temps à autre afin que je puisse m'occuper de la maison. Rapidement, Tony insiste pour qu'on reprenne nos relations sexuelles. Ce que je fais à contrecœur et sous les reflets de la noirceur. Évidemment, je tombe de nouveau enceinte avec les mêmes recommandations du médecin. L'été est particulièrement chaud et comme nous habitons un logement au deuxième étage, la chaleur est insupportable. On laisse grandes ouvertes toutes les fenêtres de la maison. Jean-Yves en profite pour pousser la moustiquaire qui est à sa portée depuis sa bassinette. La moustiquaire cède et mon bébé tombe par la fenêtre. Une chute de deux étages. Une voisine voit la scène. L'ambulance est appelée et on lui diagnostique une double fracture du crâne. L'émotion m'amène à faire une fausse couche. Mon enfant demeure deux mois à l'hôpital. Tony me reproche mon manque de surveillance.

--- Mon contremaître vient me chercher en me disant de me rendre à l'hôpital. Je pense à Alex mais celle-ci m'y attend en pleurs en me disant que mon gars a chuté et que sa vie est en danger. La semaine suivante, Alex fait une fausse couche alors qu'on apprend que Jean-Yves s'en sortira. Le médecin me conseille de quitter la pollution de mon quartier pour l'air de la campagne, ce qui serait souhaitable pour toute la famille. Il s'inquiète de la santé fragile de mon fils qui s'y remettrait plus rapidement et cela ferait également du bien à mon poumon solitaire. Je décide alors d'emprunter de l'argent à mon frère curé, j'achète un petit chalet en périphérie de la ville et j'y fais des rénovations pour le transformer en une petite maison agréable.

--- Tony a décidé que nous partions pour la campagne sans m'en parler. Je sais bien que ce sera meilleur pour sa santé mais je viens de perdre la proximité avec ma mère et ma belle-mère. Je perds mes gardiennes. Vivre au loin, sans auto, ne sera pas facile. Mon mari doit rembourser ses dettes. Il décide alors d'acheter le terrain sur lequel il érige une maison qu'il vendra à profit. Trois ans plus tard, notre situation financière est relativement stable, hôpitaux et médecins payés. Je repars pour la famille nécessitant toujours une aide pendant toute ma grossesse.

--- On va avoir, si Dieu le veut, un autre enfant. Je suis bien conscient que notre petite maison ne suffira pas pour élever deux enfants. Je décide de me procurer un terrain adjacent à notre maison. Je vais y construire un duplex. Je pourrai

alors compter sur un revenu de location et j'espère faire un profit sur la vente de ma maison actuelle. Mais c'est exigeant parce que je dois faire cette construction pendant mes temps libres. Comme je travaille 54 heures par semaine à l'usine, il m'en reste peu pour la construction. J'y travaillerai pendant un an. Celle-ci s'achève quelques semaines avant que mon deuxième enfant voit le jour.

--- Un accouchement difficile et le médecin s'inquiète au sujet de la santé de mon bébé. Il devra passer quelques semaines dans un incubateur. Finalement, je peux le ramener à la maison. Au moins, cette période de temps m'a permis de récupérer de l'accouchement. On l'a appelé Denis. Lors de son premier anniversaire, on organise une grande fête de famille à laquelle personne n'assiste. Le pont Duplessis qui relie Trois-Rivières au Cap-de-la-Madeleine s'est écroulé pendant la nuit. Un mauvais présage. Un mois plus tard, Denis fait sa première crise d'épilepsie. Le médecin m'apprend que lors de sa période d'incubation, il y a des cellules cérébrales qui furent altérées. Mon fils sera retardé mentalement. Puniton de Dieu ? Je vais lui consacrer ma vie.

--- Je ne sais pas ce que j'ai fait au bon Dieu mais mon deuxième fils n'est pas normal. Selon le médecin, il exige des soins particuliers. Encore des frais médicaux à prévoir. Jean-Yves fait son entrée à l'école. Le temps passe tellement rapidement que je n'ai pas eu le temps de le serrer dans mes bras. Le travail et la construction de maisons ont occupé tous mes instants. J'espère qu'il pourra faire des études lui évitant ainsi de travailler au pic puis à pelle.

--- Mon grand est parti pour l'école ce matin. Mais à peine 30 minutes après son départ, il est revenu en pleurs. Il dit qu'il fait rire de lui parce qu'il est mal habillé. Je dois retourner à l'école avec lui. Je passerai le reste de l'avant-midi assise en arrière de la classe. J'en parle à Tony en soirée et il accepte qu'on lui achète du linge neuf et un vrai sac d'école. Je vais tout faire pour qu'il fasse de longues études et, si Dieu le veut, il pourrait devenir prêtre. Alors, à chaque jour, je vais m'assurer qu'il fasse ses devoirs et apprennent ses leçons. Il faut qu'il soit le meilleur de sa classe. J'y veillerai.

--- Alex me dit que mon gars fait de grands progrès à l'école. Il est toujours le premier de sa classe. Ma femme en profite pour se remémorer ce qu'elle avait

appris à l'école. Mais je vois à peine mes enfants. Je pars au travail avant qu'ils ne se réveillent et quand je reviens vers 17 h, c'est le repas familial pendant lequel le silence est de mise. Puis dès 19 h15, après le chapelet à la radio, Jean-Yves va se coucher. Moi, je construis une autre maison afin de payer l'hôpital pour Denis qui doit aller à Ste-Justine (Hôpital pour enfants à Montréal) trois fois par année. De plus, Alex fera deux autres fausses couches. Cela diminue notre niveau de vie et augmente les tensions dans le couple. Elle me dit souvent que je bois trop et qu'à ce moment-là, je la bardasse un peu. Elle se plaint d'avoir des bleus sur les bras si je la serre trop fort. Elle refuse maintenant de visiter ses frères pour qu'ils ne se rendent pas compte que je la maltraite. Cela fait mon affaire. Les policiers sont venus à deux reprises dernièrement pour calmer mes humeurs. J'espère que les enfants dormaient profondément pendant leurs visites.

--- Mon mari s'occupe maintenant de politique comme organisateur. Il a souvent des rencontres avec d'autres hommes. Ensemble, ils boivent beaucoup et ont commencé à jouer aux cartes à l'argent. Depuis peu, on a un téléviseur dans le salon et les voisins viennent voir cette nouveauté. Je suis leur servante. Je sers la bière, le pop-corn et je dois faire leur vaisselle. Ma vie sociale se résume à un appel téléphonique avec ma mère à tous les jours et à discuter avec les voisines. Je m'étais pourtant mariée pour échapper à cet esclavagisme. Jean-Yves vient de revenir de l'école en pleurs. Il a l'œil gauche fermé et enflé. J'apprends qu'un de ses amis, pour jouer, lui a lancé du sable sans savoir qu'il y avait de la chaux mêlée au sable. On doit faire venir le médecin qui recommande quelques jours dans une chambre ombragée et des compresses froides. Il manque trois semaines d'école. Heureusement, il a pu assister aux examens de fin du mois. Quelle déception ! Un mauvais classement. Il a manqué quelques questions et se retrouve au cinquième rang. Pourtant, je lui ai montré ce qu'il devait apprendre. Je ne laisserai pas passer une telle paresse. Je lui défends d'aller jouer avec ses amis pour tout le prochain mois.

--- Une autre dépense vient s'ajouter. Denis doit fréquenter une école spécialisée privée. Je travaille comme un fou et toute ma paie va pour les autres. En arrivant à la maison ce soir, j'apprends que Jean-Yves a encore chuté du deuxième étage. Les escaliers étaient glacés. En tombant, il a heureusement touché à la

corde à linge de la voisine du premier étage. Celle-ci l'a enguirlandé. Je ne le prends pas. Je vais les expulser et nous allons déménager au premier étage.

--- Depuis sept ans je n'ai jamais manqué à la supervision des devoirs et leçons de mon plus vieux. Je ne lui ai pas dit que j'étais fière de lui parce que je sais qu'il doit toujours en faire plus pour se maintenir parmi les meilleurs. Maintenant que son élémentaire se termine, je veux qu'il aille au séminaire. C'est une école privée pour l'élite et il pourrait y trouver une vocation sacerdotale.

--- Je viens de parler avec mon frère le curé pour savoir s'il peut m'aider à payer l'inscription de Jean-Yves au séminaire. Alex veut absolument qu'il fasse des études classiques. Mon frère accepte et grâce à ses contacts au séminaire, l'inscription est possible mais l'institution exige un test d'aptitudes. Un rendez-vous est pris chez un psychologue qui fait passer un test de QI. On ne sait pas ce que 152 signifie, mais cela sera suffisant pour que Jean-Yves soit accepté. Quand il l'apprend, il n'est pas très heureux parce qu'il va perdre tous ses amis. Alex me raconte qu'il a fait une crise quand il a su qu'il voyagerait en taxi avec quatre travailleurs de notre quartier. En arrivant au séminaire, il fut la risée générale. Un fils d'ouvrier parmi les enfants de l'élite de la ville. Il faut lui acheter le costume de l'école et défrayer son transport. Je lui trouve un emploi d'été au club de tennis près de la maison. Il s'occupe de l'entretien du terrain et doit payer pension à la maison. On lui laisse généreusement le quart de sa paie pour l'encourager.

--- Je ne comprends pas que mon gars ait autant de difficulté au séminaire. Pourtant, je viens d'apprendre toute la matière qu'il doit étudier, je la lui montre et il ne retient rien. Quand je lui demande de me parler de ses amis à l'école, il me dit qu'il n'en a aucun. Il réussit de peine et de misère sa première année alors qu'on a eu besoin de l'aide du frère de Tony pour qu'on ajuste sa note à 60. Et puis, c'est la catastrophe. En Méthode (troisième année au séminaire), Jean-Yves décroche. Il ne termine pas son année pour cause de révolte religieuse. Le Mercredi Saint de 1961 marque son départ de l'école. Mon rêve de le voir prêtre vient de s'évanouir.

--- En arrivant à la maison, Alex m'annonce que Jean-Yves a abandonné l'école. Je vais le voir dans sa chambre. Je ne veux pas savoir pourquoi. Mais maintenant, il devra m'aider à rapporter de l'argent au foyer. Il faut qu'il se trouve un emploi. Après une semaine à ne rien faire, je lui annonce qu'un magasin de peinture va l'engager pour faire la livraison. Les tensions sont vives dans notre foyer. Puis le drame arrive. Vers 19 h, Jean-Yves vient se coucher dans le salon et s'endort. Je trouve cela curieux. Alex tente de le réveiller. Impossible. On appelle l'ambulance. À l'hôpital, le médecin parle d'un empoisonnement volontaire. Une tentative de suicide. De retour à la maison, c'est la panique. Alex trouve sur sa commode une lettre explicative. Notre fils remet en cause notre façon de l'élever et pointe particulièrement nos disputes et mon alcoolisme. Je prends la décision d'arrêter de boire. Une rencontre avec une aide sociale nous fait prendre conscience qu'on a voulu réaliser nos propres rêves au lieu des siens. À son retour, une semaine plus tard, on accepte qu'il reprenne ses classes en septembre mais à l'école publique où il retrouvera ses amis du quartier.

--- Pourquoi ces nausées ce matin ? Dites-moi pas que je suis encore enceinte. Pas à mon âge. Trente-huit ans c'est trop vieux. Que va dire Tony ? Effectivement, une huitième grossesse. Je garde encore le lit et Denis, puisque ce dernier ne va plus à son école pour déficients. Il a à peine 10 ans. Que va-t-il devenir ?

--- Pas de chance ! On ne baise presque jamais et voilà qu'Alex est encore enceinte. On ne s'en sortira jamais. Cette fois-ci, pas question de payer une aide-ménagère. Jean-Yves aidera sa mère. Il a le temps. Au moins, il semble aimer son école. Il a retrouvé le premier rang de sa classe dès le mois de septembre. Une chance parce qu'il a été accepté conditionnellement en douzième année vu qu'il n'avait pas terminé sa onzième année au séminaire.

--- Je fais attention à moi cette fois-ci. Je me repose et je souhaite vraiment accoucher de cet enfant. Jean-Yves m'aide comme il peut. Une chance que pendant ses années au séminaire, j'ai pu lui montrer à cuisiner et à entretenir une maison. Il sait même faire de la couture. Si au moins je pouvais avoir une fille.

--- Le médecin vient de m'annoncer que l'accouchement s'est bien déroulé. On va l'appeler Sylvie. Elle est de santé fragile mais elle va survivre. Pour l'instant, elle couche dans la même chambre que ses frères mais c'est temporaire puisqu'en septembre Jean-Yves part pour étudier à l'université d'Ottawa. J'espère qu'il aura des bourses d'études parce que moi je n'ai pas les moyens de lui payer l'université.

--- Enfin une fille ! J'ai installé sa bassinet dans la chambre des enfants pour qu'elle ne réveille pas Tony. Elle braille toutes les nuits et Tony devient enragé quand il se fait réveiller ; surtout quand il est ivre. Bien oui, il a recommencé à boire et à être violent. Vingt mois d'abstinence seulement.

--- C'est le grand jour. Jean-Yves quitte enfin le domicile familial pour étudier à Ottawa. Sa sœur a un peu plus de place en partageant la chambre de Denis. Je vais au garage pour m'assurer que l'auto est en ordre et toute la famille va reconduire notre plus vieux à la gare du train à Montréal. Un voyage de plus de 140 km. Cela me fait une bouche de moins à nourrir.

--- Mon gars est parti. Je ne sais pas comment il va se débrouiller ; il vient à peine d'avoir ses 18 ans. Je ne l'ai pas dit à Tony mais je lui ai donné 50 \$ pour l'aider à se nourrir. Je sais qu'il n'a eu qu'une petite bourse d'études. Il m'a dit qu'il reviendrait nous voir souvent mais sa chambre est maintenant réservée à sa sœur et son frère. On va lui faire une petite chambre dans la cave (sous-sol avec une seule entrée extérieure et souvent inhabitable). Je suis de plus en plus isolée. deux de mes voisines avec qui je partageais mes problèmes ont quitté le quartier et Tony passe beaucoup de temps avec ses amis qui s'occupent de politique. Il vient de se trouver un autre hobby de fins de semaine. Il construit, avec son frère curé, des chalets au lac du Jésuite. Ils veulent en faire un domaine familial. Pas question que j'y aille. Je déteste le bois.

--- Les ans passent rapidement. Mon aîné va obtenir son diplôme universitaire dans quelques mois au moment où ma fille débute son élémentaire. Ils ne se sont jamais côtoyés ces deux-là. Il faut que j'annonce la mauvaise nouvelle à Alex. Le médecin vient de m'annoncer que mon unique poumon suffit à peine à la tâche. Il me reproche d'avoir fumé toute ma vie et m'oblige à un nouveau

séjour à l'hôpital Cooke (Hôpital pour les soins de longue durée). Grâce à mon syndicat, je réussis à avoir un congé de mon employeur qui n'a pas apprécié que je lui aie caché mon état de santé lors de mon embauche il y a 23 ans. Les revenus de la famille vont en souffrir vu que les assurances ne couvrent pas mon salaire entièrement.

--- Une chance que Jean-Yves termine ses études parce qu'on n'aurait pas pu l'aider à les défrayer. Il est vrai qu'il ne nous a pas coûté cher, s'étant débrouillé pour les financer lui-même. Ma vie d'épouse vient de changer. Tony est maintenant hospitalisé et je dois m'occuper de tout. Je vais le visiter à chaque semaine mais surtout pour qu'il puisse voir sa fille. Son séjour à l'hôpital va durer 13 mois. Il en sortira en 1968 quelques semaines avant le mariage de Jean-Yves. La relation entre les deux est très froide. Ils ne se parlent presque pas.

--- Je suis de retour au travail avec des tâches allégées. Pas facile d'être tuyauteur dans une usine de pâtes et papier. Je profite de mes fins de semaine pour rendre visite à mes frères qui résident au presbytère de Ste-Thècle où mon frère assume la cure. Il héberge deux de mes frérots aux prises avec des problèmes d'alcool. On en profite pour parler de nos souvenirs tout en jouant aux cartes.

--- Encore une visite au presbytère non planifiée. Tony vient de décider qu'on va voir ses frères. Je dois suivre. Au moins cela me fait sortir de la maison. Je regrette tellement de ne pas avoir appris à conduire. Si j'avais mon auto, je serais plus libre. Jean-Yves travaille maintenant comme professeur au CÉGEP. Quelle déception ! Faire de si longues études pour devenir simple enseignant. J'aurais aimé qu'il devienne ambassadeur vu qu'il a étudié en sciences politiques. Depuis qu'il est marié, on ne le voit plus à la maison. Sa femme vient d'accoucher et c'est à peine si j'ai vu ma petite-fille cinq fois. Il prétend que lorsqu'il vient à la maison, il doit jouer à l'arbitre lors de mes disputes avec Tony. Ma fille Sylvie vient d'avoir 13 ans et elle vit sa crise d'adolescence. Pour nous punir quand on se chicane, elle cesse de s'alimenter. Le médecin parle d'anorexie.

--- Je viens de rencontrer mon employeur qui exige que je passe un examen médical. Je sais bien que ma santé se détériore. On me met au repos. Je

passerai trois autres mois à l'hôpital Cooke. À ma sortie, on me déclare invalide. Le lendemain, on vient me livrer mon coffre à outils. Je pense que c'est la seule fois que j'ai eu les larmes aux yeux.

--- Je viens de passer cinq ans avec Tony à la maison. Un vrai chien en cage. Il passe ses journées à la taverne en jouant aux dominos ou à la maison en sculptant des souches d'arbres ou travaillant le cuir pour faire des portefeuilles. Vendredi dernier, il est parti en colère pour son chalet. Il voulait que je l'accompagne. Pas question.

--- Déjà l'automne à nos portes. J'ai l'impression que je ne passerai pas l'hiver. Je viens de vivre deux jours au chalet et je retourne à la maison sans joie. Quelques bières pour me donner du courage et je prends la route. Oups ! La route me quitte. Qu'est-ce que je fais dans le fossé ? Ma tête me fait mal. Je me réveille à l'hôpital.

--- Deux policiers sonnent à ma porte pour m'annoncer que mon mari vient de faire une embardée et qu'il se trouve aux soins intensifs. Je prends un taxi pour m'y rendre. Il me reconnaît à peine. Le médecin me rassure en me disant qu'il devrait sortir dans un jour ou deux. Je téléphone à Jean-Yves pour lui annoncer la nouvelle.

--- On m'encourage à lutter, que ma blessure à la tête n'est pas si grave. Je ne veux plus lutter. Que Dieu vienne me chercher.

--- Deux jours plus tard, Tony sort de l'hôpital dans un corbillard. Il y a eu des complications. Ses fils ne sont pas venus le voir à l'hôpital. Trente ans de vie commune s'éteignent (Tony est décédé le 13 septembre 1979). Enfin libre ! Ma fille pourra vivre une adolescence moins stressante et moi je vais m'occuper de Denis pour qu'il ne manque de rien. Surtout, pas question de me remarier. J'ai une bonne amie sur qui je peux compter et je suis heureuse en restant à la maison. La télévision, la lecture, les casse-tête et les mots croisés vont occuper mes journées devenues paisibles.

Sept ans plus tard, ma fille Sylvie, mariée, accouche d'une fille ce qui me permet de jouer à la perfection mon rôle de grand-mère. On me reproche de surprotéger Denis ce qui empêche son développement. À la fin du mois de mars 2006, Sylvie vient m'annoncer qu'elle se sépare de son mari. Cela me met en colère. Le hasard veut que le même soir Jean-Yves me rend visite. Je ne sais pas ce qui se passe, mais j'ai l'impression d'avoir de la difficulté à parler. Ce doit être la fatigue. Ça ira mieux demain.

Le lendemain matin, Denis trouve sa mère gisant par terre dans sa chambre, victime d'un ACV. Amenée d'urgence à l'hôpital, elle décède le 9 avril 2006. Cette histoire de mes parents ne se classera jamais parmi les grandes histoires d'amour mais c'est leur histoire qu'ils partagent avec tellement d'autres couples de cette période d'après-guerre. Elle mérite d'être connue. Denis vit maintenant de façon autonome dans une résidence pour personnes âgées. Sylvie est veuve depuis un an. Moi, je vis seul depuis 22 ans, suite à 2 divorces et 2 séparations. J'ai retrouvé le bonheur. Mais cela est une autre histoire. Je me prénommait Jean-Yves. Maintenant, je prends le prénom de Jean et le nom de Jenquet. Ma façon de tuer le passé.

Inutile de mentionner que le Jenquetois a fermé après minuit suite à ce roman-fleuve qui jette une lumière crue sur Jenquet. Une vie de famille incroyable sauf pour Bastien, Aline et Arthur dont les géniteurs vécurent une histoire aussi irréaliste.

Une autre soirée au Jenquetois le lundi suivant. On entendrait une mouche voler s'il y en avait dans le bar. Les bières sans alcool remplissent les quatre tables gorgées de buveurs toujours à jeun. Tous ont les yeux rivés sur l'écran géant où Tak Tik, tel que promis, dévoile un autre pan de la vie mystérieuse de Jenquet. Cette fois-ci, on s'attaque à sa relation particulière avec sa génitrice en publiant une lettre qu'il aurait pu lui envoyer. Mais il ne l'a pas fait puisqu'elle se trouvait encore dans sa mallette brune.

Chère maman,

Il y a plusieurs années, tu donnais naissance à ton premier enfant : moi. Je n'ai aucun souvenir du moment précis où papa a permis à une ovule d'ovuler et moi d'évoluer. Tu as toujours gardé ta vie sexuelle secrète. Tu ne m'as jamais donné le sein. Je le sais vu que la nature t'avait bien avantageé côté mamelles et que moi j'ai toujours eu une petite bouche. Encore aujourd'hui, je préfère les petits seins. Tu m'as probablement chanté des comptines puisque tu avais une belle voix dont j'ai héritée. Tu étais à ce moment-là très jolie. Malheureusement, tu n'aimais pas le sexe et tu étais mariée à un gars qui aimait cela. Lui, il prenait du plaisir et toi, tu tombais enceinte facilement. J'ai donc passé les premières années de ma vie avec toi enceinte, alitée et le plus souvent dans les bras de mes grands-mères qui ont joué le rôle des CPE de l'époque. Ma grand-mère paternelle travaillait chez elle en faisant de la couture pour ses 13 enfants et je m'assoys près de sa machine à coudre Singer. Elle me mettait des retailles de couture dans les cheveux et faisait semblant de chercher des poux, comme si j'étais son fils. À ma grandeur, on voyait bien que je n'étais que son petit-fils. Et j'alternais avec ta mère qui, face aux enfants, avait inventé l'indifférence. Maintenant, je suis pour que les femmes aient le choix concernant l'avortement mais crois-moi, je suis heureux qu'à ton époque tu ne l'aies pas eu.

Ton fils

Hocquet met toute l'équipe du journal, donc lui seul, à la recherche de cette mère afin de faire confirmer la véracité de cette lettre. Après trois jours d'appels à ses confrères et à diverses sources anonymes, il la retrouve finalement habitant le cimetière Ste-Madeleine où elle y réside depuis 18 ans. Elle se trouve dans l'impossibilité d'en confirmer la véracité.

Évidemment, Tak Tik ne s'arrête pas en si bon chemin. Semble-t-il que le nombre de *followers* de leur site atteint les 100 000 qui se partagent presque à part égale les *likes* et les *unlikes*. Cette semaine, les blogueurs veulent enfoncer le clou de girofle paternel en dévoilant une lettre que Jenquet n'a pas envoyée à son père, en dépit de l'avoir rédigée. En voici le contenu.

Papa, tu n'as jamais eu ta place dans mes beaux souvenirs, ce qui correspond à la place que tu as occupée dans ma vie. Tu m'as toujours servi de modèle à ne pas suivre. Je vais te raconter l'histoire d'un p'tit gars de 14 ans qui n'était pas bien dans sa peau. Malgré des succès scolaires mirobolants, ce n'était jamais assez pour toi. Ce garçon avait aussi un gros problème : son père buvait. Cet enfant ne jouait jamais à la balle avec son père, même si ce dernier excellait au bâton. Il s'exerçait à battre sa femme. Et les deux se renvoyaient la balle dans des discussions orageuses. Un jour, cet enfant a emprunté à son frère des médicaments pour combattre l'épilepsie et les a tous ingérés. Ce qui évidemment a causé des problèmes au frerot puisqu'il n'avait plus sa drogue et au pharmacien qui se demandait s'il devait lui renouveler sa prescription. Son père, toi, a connu les raisons de ce geste, puisque le petit garçon qui savait écrire, a laissé une note manuscrite expliquant son appétit pour les pilules. Ce père, papa, n'a jamais su, et ne saura jamais, vu son décès, que le petit garçon sur le lit d'hôpital, a vécu une expérience extraordinaire. Pendant trois jours, il a dormi profondément, sans se réveiller. Mais à chaque jour, il y avait des infirmières qui venaient le voir et un médecin qui venait soigner sa réputation en ne restant que 30 secondes dans la chambre. Puis après ses heures de travail, une jeune infirmière revenait et restait plusieurs heures avec l'enfant en lui prenant la main. Elle y a même passé une journée complète alors qu'elle aurait dû être en congé. Endormi par les somnifères, l'enfant a peu vu ses parents, qui eux, rencontraient

une travailleuse sociale pour discuter des problèmes familiaux. Le père a arrêté de boire, sauf des litres de Coke. Puis, au quatrième jour, les yeux de l'enfant descendirent du plafond d'où il avait tout supervisé pendant son sommeil profond et, de retour dans son visage, s'ouvrirent à la vie. La semaine suivante, le jeune garçon est allé voir la jeune infirmière chez elle pour la remercier de sa présence à ses côtés. Elle fut toute surprise, ne l'ayant jamais vu réveillé. Moi p'tit gars, je crois au phénomène de la mort imminente : je le sais, j'y étais. Il y a eu mes 14 ans avant ma mort et les 60 depuis mon retour à la vie. Voilà pourquoi je ne me sens pas si vieux.

Ton fils

Inutile d'ajouter qu'aucune recherche ne fut entreprise pour retrouver ce père manquant. Alors, on ne l'ajoutera pas. Mais les villageois sortent du Jenquetois les yeux rouges et ce n'est pas à cause de la boisson sans alcool. Si Françoise Sagan avait été dans le bar elle aurait écrit *Bonjour Tristesse*.

Nathalie et René partagent leurs souvenirs familiaux. Ils reconnaissent, en le portrait que Jenquet a peint de son père, les mêmes comportements qu'ils ont vécus dans leur famille. Ils sont loin de condamner Jenquet d'avoir écrit de tels propos. Au contraire.

Hocquet s'empresse de couper l'herbe sous le pied droit des blogueurs en reprenant ce magnifique texte pour le publier dans La Dépêche. Il sait bien que tout récit de la vie après la mort fait vendre des copies et son journal a grandement besoin d'augmenter ses ventes.

Le lundi soir suivant, c'est la stupeur. Tak Tik ne répond plus. Est-ce une tactique des blogueurs ? Nul ne le sait. Hocquet avance l'hypothèse que ceux-ci n'ont pas réussi à ternir l'image de Jenquet vu que les commentaires sur leur site dénoncent leur action et

soulignent la grandeur d'âme de Jean Jenquet. La renommée de ce dernier prend même une ampleur nationale. Le Jenquetois en est réduit à réduire ses ventes de boissons sans alcool et de devancer l'heure de fermeture vu la baisse de sa clientèle suite au désistement de Tak Tik.

Le lendemain soir, après un festin préparé par Nathalie et Aline, tout le groupe se retrouve au bistrot À La Pointe du Couteau. Hocquet dévoile alors le secret de la chambre no 6. C'est là que Jenquet habitait et après sa mort, on n'avait touché à aucun de ses biens. En faisant le ménage pour s'assurer qu'aucun aliment n'y prenait mauvais goût et mauvaise odeur, il avait extirpé du dessous du lit plusieurs moutons de mousse et une mallette brune. C'est en ouvrant celle-ci qu'il avait constaté la présence de documents secrets qui n'ont plus beaucoup de secrets vu qu'ils se retrouvent sur le Net.

Il rassure ses amis en affirmant qu'aucun autre document ne sera dévoilé sur Tak Tik puisqu'il a offert secrètement une rançon en bitcoins aux blogueurs impliqués mais toujours anonymes en échange de la mallette et ses documents. Si tout se déroule comme prévu, Purolator devrait livrer celle-ci demain dans la matinée.

Devant l'intérêt suscité par le dévoilement de la vie de Jenquet, Hocquet prend la décision de publier tous les documents publiables qui se trouvaient dans les tiroirs de la commode de Jenquet en attendant ceux contenus dans la mallette brune. Les citoyens de St-Jean-D'Épîles sauront à quel point ils ont côtoyé un grand homme. Un premier texte souligne une enquête inédite de Jenquet.

Empoisonnée à mort ou presque

Un crime vient d'être commis et la victime m'attend à son domicile. Je dois faire rapidement parce que, selon elle, ses heures sont comptées. (Elle n'a pas eu le temps de spécifier par qui). J'envoie mon équipe spécialisée dans les homicides

à son domicile sans perdre une seconde. Le crime s'est déroulé dans une maison cossue de la Mauricie (on ne précisera pas l'endroit exact pour éviter que la fauve journalistique vienne prendre des photos en sachant que je tiens mordicus à demeurer incognito). Devant parcourir 30 km pour récupérer ma partenaire Vénus, je lave rapidement mon auto (pas question de se rendre sur une scène de crime avec un véhicule plein de poussière, ce qui pourrait contaminer la scène). Moins d'une heure plus tard, j'arrive chez elle. Vénus tient en laisse Drakkar gracieusement prêtée par MIRA. Ce petite chiot nous aidera dans notre enquête ou calmera notre stress. Puis, on profite des 20 minutes qui suivent pour nous rendre sur les lieux du crime appréhendé. Montant des marches déneigées, on constate l'absence de pas dans la neige. La non-présence d'empreintes ne signifie pas que le tueur soit toujours dans la demeure. Cela demeure à vérifier. Drakkar, grâce à son flair, nous signale la non-existence d'odeur de chien sauf de la sienne. Donc aucune crainte de se faire accueillir par des canines d'un canin. Le pouce sur la sonnette nous confirme que celle-ci ne fonctionne pas. (Incompréhensible qu'une propriétaire pleine aux as néglige sa sonnette d'alarme). On utilise alors notre imagination et avec la deuxième phalange de mon majeur droit, je frappe à la porte. On vient nous ouvrir. On constate qu'effectivement Drakkar avait raison, pas de chien dans la maison. Trois personnes s'impatiente dans un vaste salon alors que la victime se trouve dans la chambre à coucher. Nous savons déjà que celle-ci est une octogénaire richissime dont le testament précise qu'elle n'a aucun héritier. Craignant de mourir de la Covid-19, elle s'était entourée de trois médecins qui la surveillaient jour et nuit depuis plusieurs mois. Nous avons la certitude que ces trois personnes sont médecins puisqu'au lieu de nous demander notre carte de détective, ils ont voulu voir notre carte d'assurance-maladie. Pour s'assurer de

leurs services, la victime avait promis que s'ils la maintenaient en vie, sa fortune leur reviendrait. Lundi dernier, elle s'est sentie malade. Un premier médecin qui, après l'avoir examinée, lui avoue qu'il ne peut rien pour elle. Un deuxième médecin arrive à son chevet avec le même constat. Finalement, le troisième toubib la regarde, sort une seringue et un flacon de son sarrau et lui injecte un vaccin approuvé par Donald Trompe. La victime, après quelques longues heures d'agonie, croit qu'elle vient d'être empoisonnée, d'où son appel à nos services. (Note au rapport : on constate ici qu'elle ne fait plus confiance à la médecine et qu'il est difficile de se débarrasser d'un empoisonneur. Les Américains peinent d'ailleurs à éliminer Donald). Il nous faut découvrir l'empoisonneur. Aucun indice apparent. Heureusement, la victime est un témoin visuel qui, malgré ses cataractes a vu le médecin qui lui a injecté le vaccin mortel. Elle nous le désigne elle-même en nous murmurant son prénom : *Pierre*. Grâce à ma perspicacité et au fait que les deux autres médecins sont des femmes, je me suis tourné vers le coupable et lui ai passé les menottes. Cela demande beaucoup d'expérience pour découvrir un coupable uniquement par le prénom « Pierre » alors que nous n'avions pas vérifié l'identité des médecins. Un crime rapidement résolu. Le coupable a beau faire l'innocent, il sera accusé de tentative ratée de meurtre non accompli. Vénus, toujours prête à sauver le monde, a rapidement trouvé sur place un médecin pour soigner la victime encore en vie. Cette dernière espère devenir centenaire et jure de s'éloigner des médecins. Pendant ce temps, je cherchais un notaire afin de faire modifier le testament de la dame afin que sa fortune aille à mon agence. Une autre enquête résolument résolue. Nous devons maintenant revenir au bureau pour écrire notre rapport. Drakkar, fatigué de sa première enquête à vie, a exigé d'être transporté dans un sac à dos. Une bonne raison pour ne pas lui faire signer un contrat avec l'agence.

UNE MISE À NU PUDIQUE

L'enquête progresse

Le chef Lapolice trépigne d'impatience tout en faisant son jeu de patience dans l'attente des résultats d'un test d'ADN. Il est probable qu'un des auteurs du vol de la mallette y ait laissé de minimes traces d'ADN qui seront envoyées au laboratoire spécialisé de la ville de Montréal. Pourra-t-on identifier rapidement les voleurs et par conséquent les blogueurs malfaisants ? L'avenir ou le service de police de la métropole le dira.

Grand soulagement à la mairie suite à l'arrêt des divulgations sur Tak Tik pour démolir la réputation de Jenquet. Un vent d'optimisme balaie le journal La Dépêche qui pressent une augmentation de ses ventes avec le dévoilement des dessous privés de sa vie cachée. Au point où Hocquet a demandé à Arthur de consacrer deux heures par semaine pour sonder les lecteurs tout en leur distribuant le journal.

Pendant ce temps, le bar Le Jenquetois doit trouver une autre attraction pour meubler ses tables les lundis soirs. Hocquet propose de mettre en valeur toutes les toiles peintes par Jenquet. Il explique que ce dernier avait l'habitude de prendre en photo les toiles des grands maîtres. Il envoyait ces photos à une compagnie française qui en produisait des canevas numérotés accompagnés de petits pots de peinture correspondants à ces nombres. Plus de 30 imitations de telles toiles tapissaient la chambre de Jenquet. Il suffit de les mettre en valeur sur les murs du Jenquetois. À l'avenir, Le journal illustrera les textes consacrés à Jenquet avec une reproduction de ses toiles.

Un premier dossier paraît dans les pages de La Dépêche. Son éditeur a choisi parmi les nombreux sujets possibles la vision que Jenquet avait de sa propre personne quand il rendait sa personne propre. Pour illustrer ce texte, Hocquet utilise une des premières

reproductions de Jenquet. Alors qu'il fréquentait le bordel il voulait rendre hommage à un peintre habitué des bordels : Toulouse-Lautrec avec sa toile *Autoportrait devant un miroir*.

Jamais une femme n'oserait se présenter devant ses amies sans fond de teint. Pourtant, parfois, je pense que mon miroir se présente à moi sans fond de tain. J'ai souvent l'impression que je pourrais passer au travers, mais je n'ose plonger vers lui, de peur de frapper un mur. Comment se fait-il que lorsque je me présente à lui le matin lors de mon rituel de mise en forme via un brossage de dents et un petit rasage, il ne me renvoie jamais l'image que j'aimerais avoir de moi ? Mes pensées sont celles d'un jeune homme. Mon cœur bat encore au rythme d'un athlète et mon esprit est aussi vif qu'à mes jeunes années. Du moins pendant les instants où l'alcool ne le ralentissait pas. Qui est ce vieillard aux cheveux gris et aux traits ridés qui se regarde dans MON miroir ? Ce ne peut être moi. J'ai beau regarder de tous les côtés pour m'apercevoir et pour m'apercevoir que tous mes miroirs me mentent. Où sont passés mes beaux cheveux blonds et mes grands yeux bleus enjôleurs ? Que font ces plis dans mon cou et ces poils dans mes oreilles ? J'ai beau me multiplier dans mes miroirs, je ne retrouve aucune de mes caractéristiques de jeune premier. Pire, je souris à ce que je vois, de peur d'en pleurer. Ô Miroir, dis-moi où j'étais quand j'étais beau.

Je ne comprends pas. Une telle formule marchait avec Blanche-Neige. Le miroir qui appartenait à la reine répondait à sa maîtresse lorsqu'elle lui demandait si elle était la plus belle. Incapable de mentir, il était le symbole de la Vérité. C'est ainsi qu'il lui apprit que Blanche-Neige la surpassait en beauté et qu'elle n'était pas morte contrairement aux ordres qu'elle avait passés. Je connais cette histoire enfantine et je prends bien garde de demander qui est le plus beau. Je veux juste savoir pourquoi je ne le suis plus. Et pourtant la tentation est forte.

Mon miroir étant selon moi menteur il pourrait me dire que je suis encore beau. Par contre, sachant qu'il ment, comment pourrais-je interpréter sa réponse ? Et puis, est-ce que mon miroir est vraiment magique ? Comment le savoir ? Il faut que je me renseigne sur les miroirs magiques connus. Ce serait merveilleux que le mien appartienne à l'univers du merveilleux. Il serait tour à tour doué de parole, capable de révéler par l'image des vérités invisibles ou les souhaits les plus profonds. Cela existe sûrement. J'ai vu un tel miroir dans les aventures d'Harry Potter. Son miroir magique s'appelle « miroir du risèD », c'est-à-dire Désir en lettres inversées. Il permet non pas de voir le reflet, mais les souhaits les plus profonds. C'est ce qu'il me faut. Je me place donc devant mon miroir et je souhaite me voir plus jeune. Rien ne se passe. Un autre souhait : un peu moins vieux. Toujours rien. Puis je désire juste me trouver pas pire. Ça marche. Mon miroir fonctionne. Autre désir. J'aimerais avoir près de moi un ami à poil. J'attends. Youppi ! Un autre désir se réalise. Mozart, mon chat, vient me rejoindre. Il me semble que le miroir me parle. Me dit-il vraiment qu'il est temps de me raser avant de prendre une douche ? Je le croyais plus sentimental que ça. Je lui fais la liste de mes souhaits : avoir quelqu'un pour partager ma vie et dont je pourrais partager la sienne. Poussons ma chance au maximum. Que je puisse mourir en pleine santé et plusieurs années après la défaite de Donald Trump. Je me demande si tous ces souhaits vont se réaliser puisque je viens de réaliser que ce miroir peut entendre les souhaits mais on ne dit nulle part qu'il les réalise.

Je ne me laisserai pas avoir. Je vais lui montrer à ce miroir que moi aussi je peux réfléchir. S'il veut me renvoyer une image différente de ce que je suis vraiment, libre à lui. Pour me venger, je ne me placerai plus devant lui. Ainsi, je vais le priver de ma présence. Même s'il me quémante, je resterai de glace.

Succès immédiat ! Dès le lendemain de sa parution, Arthur confirme que les villageois, en plus de recevoir leur journal, l'ont lu cette semaine. Plusieurs se rendent aussi au Jenquetois afin de voir de visu la maintenant célèbre reproduction qui accompagnait l'article. Ils sont également surpris de constater l'absence des commerçants locaux qui n'y placent pas d'annonces publicitaires. Il est vrai qu'il n'y a que quatre commerces dans le village : le dépanneur, le bistrot, Le Repère et le journal. Par chance que les boutiques de Shawinigan contribuent au financement du journal. Un commentaire souvent mentionné par les villageois concerne l'ignorance de la vie antérieure de leur héros. Hocquet leur dévoilera alors, dans son édition de la semaine suivante, un aspect inconnu de ce grand homme : un Jenquet grand voyageur.

On dit que les voyages forment la jeunesse. Pour Jenquet cet adage a souvent été complété par *les voyages déforment les couples*. Il a voyagé beaucoup avant de s'établir à St-Jean-D'Épiles pour ne plus en sortir. La toile de C. D. Friedrich *Le Voyageur contemplant une mer de nuages* trônait au-dessus de son lit, probablement pour que ses rêves lui fassent parcourir le monde. Son journal intime relate plusieurs de ses excursions internationales tout en nous dévoilant ses déveines amoureuses.

En excluant les voyages dus à la marijuana, je peux remonter à 1976 où j'ai rencontré mes premières palpitations de voyageur aérien en compagnie des poches d'air. Direction La Guadeloupe dans le but d'expérimenter les bienfaits de prendre l'air en avion tout en espérant sauver mon couple. Premier (et dernier) voyage avec ma première épouse Christiane. C'est dans ce magnifique paradis français que je rencontre un natif et résidant de la place qui, lorsque je lui offre une cigarette, l'accepte en me disant qu'il aimerait la fumer comme cela lui plaît. Je suis curieux de voir sa façon d'inhaler. Nenni. Il casse la cigarette en deux et

la jette à la casse en me disant qu'il ne fume pas. Je fume de colère. Il ne se gêne pas pour demander à mon épouse (en ma présence) si elle veut coucher avec lui. Vraiment sans gêne. Elle refuse (probablement à cause de ma présence). C'est aussi dans ce magnifique pays, si accueillant, que je me retrouve à quatre heures du matin devant mon auto de location dont les roues ont fui le stationnement, laissant l'auto reposer sur les essieux. Les cieux ne sont pas de mon bord. L'agence de location ne semble pas surprise puisque c'est un sport national afin de récupérer des sommes des compagnies d'assurance. On m'assure que cela ne se reproduira plus. Je me suis demandé comment elle faisait pour le savoir.

J'aurais aimé vous montrer les photos du magnifique lever de soleil que je m'apprêtais à aller photographier, mais quand les nouvelles roues sont arrivées, le soleil était déjà au zénith. Le lendemain, mon couple et celui de mon épouse prenait l'eau. Façon de parler évidemment, nous partions pour la journée sur un voilier vers une île déserte que nous avons partagée, à notre arrivée, avec une centaine de vacanciers. J'avais une certaine crainte du mal de mer, mais ma femme, comme une vraie mère, m'a rassuré. Effectivement, je n'ai pas été malade. Christiane oui. Ce matin là, elle a déjeuné inutilement. J'ai tellement apprécié ce voyage que j'ai vécu sous son unique souvenir pendant les 14 années suivantes.

En réalité, il m'a fallu tout ce temps pour me séparer de Christiane, d'en épouser une deuxième, Aline, passer 10 ans avec elle, suffisamment pour avoir mon voyage. Cela me conduit en 1990. Je n'ai pas nécessairement le goût de voyager mais je gagne un voyage en Floride pour deux personnes. Je pars avec ma fille. Une semaine charnière. Un gros changement dans ma vie surgit. J'abandonne la barbe qui ornait mon visage depuis 25 ans. À mon retour de voyage, j'abandonne

aussi cette seconde épouse ce qui me permet la semaine suivante, de me mettre en concubinage avec Hélène. Je choisis de vivre à Shawinigan. Je choisis aussi de vivre ma vie pleinement. Ce sera une décennie de voyages à deux. Mon auto, que je conduis seul, me conduit à deux reprises, à Orlando et me permet de faire le tour de la Floride. Ce long périple permet aussi à ma conjointe de dormir pendant tout le trajet. On ne s'est donc pas disputés gage d'une bonne entente. Puis, pendant trois ans, on se rend à Myrtle Beach, jusqu'à ce que je me rende compte qu'une des plantes de la ville n'appréciait pas ma présence et m'occasionnait des allergies permanentes. Tanné de voir que les restaurateurs croyaient que mon couple n'allait pas bien en me voyant les yeux en larmes, on cesse de fréquenter ces lieux.

Par contre, les hivers nous voient dans les aéroports. C'est le début de mes voyages annuels vers le sud. Première destination en 1990, la République Dominicaine. Le Fiesta Bavaro accueille ses premiers clients et nous en faisons partie. Un tout inclus qui me fait oublier les rigueurs de l'hiver et apprécier une multitude de seins nus et sains prenant le soleil. On en fait un pèlerinage pendant cinq ans. Puis, je tombe en amour avec Cuba et ses habitants tous Cubains. Je m'y rends à cinq reprises avec ma conjointe et à huit autres occasions, seul. Mais pas seulement en vacances. Congrès, apprentissage de l'espagnol et voyages avec mes étudiants servent d'excuses. Évidemment, c'est aussi dans ce pays que j'initie ma quatrième partenaire. C'est de retour d'un voyage malheureux à La Havane que je me retrouve célibataire et décide de prendre ma retraite en m'installant à St-Jean-D'Épîles.

Hocquet avait bien trouvé aussi un résumé d'un voyage en France où Jenquet, avec sa chorale, avait donné une prestation à la cathédrale Notre-Dame de Paris, à celle de

Chartres et à celle de Nantes, mais aucun souvenir mémorable n'y était annoté. Il passa cet épisode sous silence.

Voilà plusieurs mois que Le Repère accueille des itinérants et tout marche relativement bien. Mais ce soir, une rencontre spéciale se tient au Jenquetois réquisitionné pour recevoir les huit personnes qui logent à l'hôtel. Hocquet a convoqué les cinq itinérants pour faire le point sur leur conduite et les tâches qu'ils assument. Le climat est lourd surtout que l'air climatisé ne savait pas qu'il était invité à la réunion.

Un premier constat s'impose. La règle no 1 du code de vie est respectée par tous si on considère René comme une exception. Hocquet lui demande de ne pas laissé traîner ses gants et ses bottes pleines de terre sur le pied de son lit après ses entretiens autour de l'érable argenté. Un rappel s'impose également quant au code no 2. Aline et Nathalie ont tendance à croire que le fait de ne prendre qu'une douche par semaine les autorise à rester sous les jets d'eau pendant 45 minutes. Et il ne faut pas croire que l'habitude de René de consacrer seulement cinq minutes de douche aux deux semaines équilibre la quantité d'eau chaude utilisée.

Les articles 3 et 4 du code de vie deviennent obsolètes depuis qu'Aline et Nathalie ont pris en charge de la cuisine et des repas. Serait malvenu quiconque se plaindrait des repas servis. Quant à l'article 6, Chiquita et Vénus confirment qu'aucun itinérant ne leur a fait de proposition malhonnête ou d'avance sexuelle. Nathalie et Aline demandent si l'article 6 s'adresse aussi à elles. Effectivement, elles ne peuvent courtiser leurs patronnes mais les relations entre itinérants sont permises s'il y a consentement mutuel. Nathalie et Bastien se regardent avec un soulagement dans les yeux.

La répartition des tâches semble plaire à tout le monde et tous sont bien heureux que René soit chargé de la veille et de l'entretien de l'étable argenté, gardien des cendres de Jenquet. Hocquet s'inquiète cependant de la santé de René. Malgré la prise de son médicament composé de cannabis il ne prend pas du mieux. On s'assure qu'il ne le partage pas avec d'autres membres de la communauté. Finalement, on permet à Aline d'entrer dans la chambre no 6 pour en faire le ménage en vue d'accueillir éventuellement un autre pensionnaire.

RAPPORTS PSYCHOLOGIQUES

(NDLR) La Dépêche a réussi à rejoindre Marilou, ex amie de Jenquet. Ce dernier utilisait les pouvoirs de psychologue de son amie pour tenter de rééquilibrer sa vie qui voyageait entre la réalité du quotidien à St-Jean-D'Épîles et ses enquêtes imaginaires qu'il a longtemps crues réelles. Régulièrement, la psychologue lui demandait d'écrire ce qu'il ressentait à propos de plusieurs aspects de sa vie. Impossible de prendre connaissance des écrits reçus par Marilou. Par contre, Jenquet en avait conservé des copies qui furent retrouvées dans la mallette brune. Hocquet demande alors à Marilou s'il peut les publier dans son journal. Marilou n'y voit pas d'inconvénients car elle ne croit pas que Jenquet puisse souffrir de ces divulgations. Du moins pas dans l'état où il se trouve parmi les racines d'un érable argenté. On peut donc remonter à ses racines.

C'est avec la reproduction de *La naissance de Vénus* de Botticelli que Hocquet illustre son article consacré à Jenquet. C'est donc l'âme sereine et l'espoir de voir son journal augmenter son nombre de pages, de lecteurs et d'annonceurs que Hocquet dévoile de nouveaux traits de caractère méconnus de Jenquet dont ses principales influences.

Ce matin, les rayons du soleil, qui pénètrent dans ma chambre sans même avoir été invités, m'ont surpris, me forçant à ouvrir les yeux et à démontrer que la mort ne m'a pas visité pendant mon sommeil. Je répète cet exploit depuis plus de trois quarts de siècle, ce que le soleil fait depuis des millénaires. Si je vous décrivais les traits physiques de mes parents, vous auriez un aperçu des miens. Une simple question d'ADN et cela ne me gêne pas d'avoir leurs gènes. Ai-je le choix ? Je possède sûrement aussi les tares qu'ils m'ont léguées malgré eux ainsi que certaines prédispositions morales. Mais comme on l'a souvent entendu,

parce que plusieurs le disent à répétition, cela prend un village pour élever un enfant. Pour bien voir ceux du village qui m'ont élevé, j'ai fermé les yeux. Il me semble évident qu'après tant d'années à vivre en société, je suis un homme sous influence. De multiples rencontres ont fait de moi ce que je suis, malgré moi et grâce à eux. Je vous ferai grâce des théories freudiennes en laissant mes parents hors du regard interne que je vais poser sur moi-même.

Une autopsychanalyse fait ressortir plusieurs caractéristiques de ma personnalité. Bien étendu sur mon divan, je réfléchis sur moi-même. Une personne alitée voit mieux sa personnalité. Je confirme que je suis un homme aux femmes, tout en admettant volontiers que je n'ai rien contre tous les LGBT+. Je constate aussi que je n'accepte aucune forme de racisme basée sur le genre d'une personne, la couleur de sa peau ou son orientation religieuse. Il est vrai que je n'ai jamais été victime d'une forme de racisme, étant blanc et sans orientation concernant la religion. Cela ne vient sûrement pas de mes géniteurs. Aucun rejet non plus des personnes malades, handicapées physiquement ou intellectuellement. De toute façon, plus je prends de l'âge, plus mes chances d'en faire partie augmentent. Depuis que je suis à l'aise financièrement, la richesse des uns et des autres me laisse froid, ce qui n'est pas le cas des gens dans le besoin. Pourtant, je suis un homme colérique qui s'emporte parfois, particulièrement quand je suis témoin d'injustices. Il ne faut pas croire que je sois un homme d'agréable compagnie de l'aurore à la brunante. Je possède trop de qualités pour m'empêcher d'avoir autant de défauts. Je souhaite cependant partager les premières avec mes amies et garder les secondes pour mes périodes d'intimité. Je parviens à bien vivre avec mes défauts. Du moins, la majeure partie du temps. Mais comme je ne peux pas me quitter, je dois m'accepter.

L'accueil est immédiat. Les lecteurs désirent en savoir davantage et les abonnements au journal gratuit viennent de doubler. Les visites au bar augmentent ainsi que la consommation de boissons sans alcool. Le Jenquetois ressemble de plus en plus à un musée pour amuser ses clients. Les toiles de Jenquet prennent de la valeur.

Les villageois ont toujours cru que Jenquet venait d'une famille richissime. Ils vont découvrir qu'il en fut tout autre. Pour preuve, ce texte que Jenquet a confié à Marilou tout en lui présentant sa toile illustrant *Les glaneuses* de Millet.

Quand on naît au moment où la Seconde Guerre Mondiale prend fin, la pauvreté fait partie de la normalité dans les familles ouvrières. Cela est encore plus vrai dans la société canadienne-française du Québec. Afin de permettre à ma mère de récupérer de ma naissance et de se préparer à sa future fausse-couche, j'ai hébergé très régulièrement chez mes grands-parents paternels. Je me vois dans les bras de grand-papa. Cela devait être un dimanche, si je me fie à leur habillement. Ma grand-mère, institutrice jusqu'à son mariage¹⁸ réussissait à amener quelques argents en faisant des travaux de couture à la maison. Elle y consacrait une dizaine d'heures par jour tout en me servant de gardienne. Assis à ses pieds, jouxtant le pédalier de sa machine à coudre, j'y demeurais très sage, tel un chien Mira accompagnant sa maîtresse d'accueil au travail. Mon grand-père, chômeur professionnel, se rendait quotidiennement au marché à denrées de la ville, proposant son aide en retour de nourriture. Mes grands-parents étaient très pauvres au point de confier leurs 13 enfants aux soins de communautés religieuses pour s'assurer de leur éducation et de leur sécurité alimentaire. Pensionnaires, ils étaient nourris et logés. Le prix à payer était simple : offrir des vocations au Seigneur. Trois filles devinrent religieuses et deux garçons se destinèrent à la prêtrise. La plus jeune se voua aux soins hospitaliers

¹⁸ Une femme mariée ne pouvait pas enseigner dans les 45 à 60.

en pleine période de tuberculose. Elle en décèdera après avoir infecté deux enfants de la famille dont mon père. Une de mes tantes devint aussi enseignante en allant vivre son lesbianisme à Montréal, loin des regards ruraux. Deux autres filles se consacrèrent aux services de prêtres comme épouse non officielle dans une paroisse mauricienne. Quatre garçons s'attelèrent à la tâche de peupler le Québec via leur mariage. Malgré leur pauvreté, je n'ai jamais connu de gens plus généreux de leur temps et de leurs partages de dons.

Une autre fois, je devais avoir six ou sept ans, j'hébergeais chez mes grands-parents maternels vu que ma mère préparait un autre enfant qui ne vit jamais le jour, ni la nuit. Je parlais avec la petite voisine d'une dizaine d'années et qui me servait parfois de gardienne. Celle-ci m'a alors raconté qu'elle couchait dans la même chambre que ses sept frères et sœurs et qu'ils s'amusaient à jouer au docteur. J'étais bien content de pouvoir dormir dans ma chambre avec un seul frère qui dormait à côté de moi. Je ne pouvais jouer au docteur même si on venait d'apprendre que mon frerot était épileptique. Chez nous, on aurait pu ne pas être pauvre si ma mère ne s'était pas entêtée à faire un bébé à chaque fois que mon père la baisait. Sur huit grossesses, nous ne sommes que trois à avoir survécu. Les revenus de mon père partaient en soins de santé et en aide-ménagères. Pas moyen de ménager. Mais on se consolait quand on voyait la situation de M. Bordeleau, le locataire de mon père. Chômeur, il ne voulait l'avouer. Le matin, il partait tôt, faisant semblant d'aller travailler. Je voyais alors ma mère aller porter de la nourriture à sa voisine pour que les enfants puissent manger. J'ai compris que cela prenait des pauvres pour aider des démunis. À cette époque, quand nous allions jouer dans le parc, on se moquait d'un vieux couple habitant dans un petit chalet qui, de nos jours serait trop petit pour servir de remise. À tous les jours, ils partaient en charrette tirée par un cheval, afin

d'aller fouiller dans les dépotoirs. On les appelait les guenilloux. Pourtant, ils n'étaient que pauvres. J'ai eu la chance que mon oncle curé puisse me prêter des sous pour que je puisse payer mes inscriptions universitaires. Quelques prêts d'honneur et une bourse gouvernementale m'ont aussi permis de me loger et de me nourrir. Les pâtes et le baloney ont souvent été à l'honneur. Très tôt, j'ai appris à compter sur mes propres revenus qui, au début furent d'une modestie à faire rougir les plus humbles. Mes études terminées, il a fallu étudier la manière de rembourser toutes mes dettes, tout en comblant une première femme qui demandait, à juste titre à être logée, habillée et nourrie convenablement. Je me suis fait de nouvelles dettes pour payer mes dettes d'études. Cartes de crédit au maximum et revenus insuffisants se sont côtoyés jusqu'à ma trentaine. J'ai presque fini de tout payer quand un premier divorce et un nouveau mariage m'a remis en zone rouge. J'ai fini par retrouver une situation plus confortable grâce à la juxtaposition de trois emplois. Les revenus ont finalement eu gain de cause en échange d'une troisième séparation. L'expérience et les héritages aidant, je suis parvenu à mettre de l'argent de côté pour mieux voir en avant de moi. Je vous épargne le montant de mes épargnes, cela n'a aucune importance. L'argent ne veut rien dire pour moi, en autant que mes réserves se maintiennent. La situation financière peut évoluer rapidement et je vois à tous les jours qu'il faut profiter du moment où je peux me le permettre pour aider ceux qui ont des besoins essentiels. Ma vision de la richesse est certes sous l'influence de la pauvreté qui a accompagné mon enfance et une grande partie de ma vie. Je suis fier aussi, en ce temps où le fisc nous rappelle au partage, de vivre dans un pays qui cherche à amoindrir les disparités sociales. On l'a vu particulièrement au moment où le Covid-19 a sévi.

Quand je lèguerai mes biens, ils devront aussi servir à la société et aux démunis.

Après avoir lu ce texte, René s'est agenouillé devant l'érable argenté pour remercier Jenquet d'avoir permis l'établissement de cet établissement qui accueille les plus pauvres de la société. Le maire, au nom de son village, envoie à son député une demande de subvention pour aider le refuge dans sa mission en joignant quelques exemplaires de La Dépêche afin d'appuyer sa démarche.

Hocquet et Chiquita avait déjà discuté de l'orientation sexuelle de Jenquet qui se disait résolument féminiphile tout en partageant ses loisirs avec de nombreux amis homosexuels. Chiquita est bien placée pour savoir que Jenquet adorait les femmes et les plaisirs charnels qu'il échangeait volontiers avec elles. Vénus confirme également que jamais, au grand jamais, Jenquet n'avait manifesté de l'attirance pour les hommes qui viennent à son salon d'esthétique. Par contre, il partageait de nombreux moments avec ses clients Drag Queen sans manifester aucune gêne. Hocquet décide d'accompagner son article d'une reproduction faite par Jenquet d'une œuvre de Delacroix : *La Liberté*.

Si ma mère, en cette époque lointaine, avait pu avoir recours à une échographie, elle aurait su avant ma naissance, que je serais de sexe masculin. Elle l'a appris en même temps que le médecin qui l'a accouchée. Dès ce moment là, je savais que j'aurais l'apparence d'un homme et, il y a 75 ans, je pensais bien qu'il en serait ainsi pour toute ma vie. Je fus élevé en garçon, habillé en bleu en jouant avec des camions. Mes amis étaient aussi masculins puisqu'on n'avait pas le droit de jouer avec les filles. On avait des écoles distinctes et même à l'église, les gars priaient dans les bancs de gauche et les filles à droite. Cela m'a influencé. Je suis un homme de gauche mais peu adroit. Plus tard, je persévérerai dans mon hétérosexualité. En ce temps-là, on jouait dehors et les portes de nos voisins étaient grandes ouvertes à nos visites. C'est ainsi que j'ai connu Roger,

un garçon de mon âge. À six ans, on s'en souvient. Le hasard a voulu qu'il se retrouve dans la même classe que moi, en première année. Je fus estomaqué quand j'ai constaté qu'on se moquait de lui parce qu'il était mal habillé, que parfois il dégageait une odeur de bière et de cigarettes, qui camouflait le fait que ses parents n'avaient pas d'eau chaude à mettre dans un bain inexistant : pourquoi lui reprocher d'être pauvre ? Souvent, il venait jouer chez moi. Je me souviens d'un samedi après-midi ou un dimanche, qu'importe, où j'avais étalé dans la chambre de ma mère un beau jeu de mécano. Pendant que je m'amusais à insérer les écrous dans les bons trous, mon ami Roger jouait avec les robes de maman et avec ses souliers à talons hauts. Il aurait pu faire une belle femme s'il avait été joli. À l'école, on a commencé à le traiter de fifi et on me demandait pourquoi je jouais avec lui. On ne comprenait pas que c'était mon ami. Quand il est sorti du placard à l'âge de 16 ans, moi je le savais depuis que je l'avais vu sortir de la garde-robe de ma mère. Cela ne me dérangeait pas. J'avais un compétiteur de moins dans ma chasse aux filles. Mon départ au même âge pour l'université d'Ottawa a signifié la coupure de nos fréquentations. Je savais depuis plusieurs années que les filles pouvaient s'aimer entre elles. Elles dansaient toujours ensemble en disant que les gars ne savaient pas danser. J'ai eu aussi des tantes religieuses dont les tendances sexuelles m'intriguaient. Leurs décès m'empêchent de confirmer mes soupçons. Lors des dernières années, le fils d'une de mes conjointes s'est rendu compte qu'il était une fille. Cette transformation l'ayant rendue heureuse, je ne peux que m'en réjouir. Pour ma part, j'ai persévéré dans mon hétérosexualité même s'il m'arrive souvent de faire l'amour à un homme en me masturbant, ce qui démontre très bien que je ne suis pas homophobe.

Un témoignage qui touche particulièrement Bastien qui a connu un ami qui s'est enlevé la vie ne se sentant pas à sa place dans un corps de garçon. Pour lui, Jenquet est un exemple à suivre et il aurait aimé le côtoyer vivant au lieu d'être limité à honorer ses cendres.

C'est Arthur qui vient consoler Bastien lui disant que lui aussi avait un ami comme lui qui avait tenté de s'enlever la vie, sans y parvenir. Son homosexualité lui pesait. Il vivait dans la communauté autochtone de Wemotaci isolée géographiquement et dont les Atikamekws sont victimes de racisme systémique. Hocquet leur dit que le racisme et Jenquet étaient incompatibles. Fouillant dans les documents de Jenquet, il trouve quelques réflexions sur sa vision des différences sociales. Il en fera un résumé pour son journal, l'illustrant de la toile *Le Radeau de La Méduse* de Théodore Géricault imitée par Jenquet.

Debout devant mon miroir qui réfléchit mon image, je me lave le visage (ici on a un verbe réfléchi) en réfléchissant aux événements qui se sont passés aux États-Unis. Un policier blanc qui n'avait pas réfléchi, avait fléchi son genou sur le cou d'un homme noir empêchant l'air de pénétrer dans ses poumons, ce qui a entraîné sa mort. Ici même, au Québec, on crie au racisme, systémique ou non. Je ne suis pas de la race des racistes. Mon enfance et mon adolescence ne m'ont pas permis d'être raciste vu que dans mon patelin, il n'y avait que des blancs catholiques. Puis, vers mes 16 ans, un intrus arriva dans ma rue. Un Témoin de Jéhovah et sa famille. Mais comme il ressemblait en tous points à un homme ordinaire et que sa religion ne heurtait pas la mienne puisque je n'en avais plus, je n'ai pas fait de cas de son cas. L'année suivante m'a amené à l'université d'Ottawa. Tout un choc. J'y ai rencontré des extra-terrestres. Des gens qui ne parlaient qu'anglais. Je les ai trouvés malheureux de ne pouvoir

apprendre le français. Puis, j'avais des confrères de classe qui avaient de la classe et avec qui j'avais plaisir à discuter politique. Ils m'apprirent autant sur le monde international que mes professeurs l'ont fait. Comme je les connaissais bien et qu'on prenait des bières ensemble, je n'ai remarqué que plusieurs semaines plus tard que je côtoyais des africains, un juif et même des musulmans. Mais quand tu es ami avec des minorités culturelles, tu ne vois aucune différence, ce qui ne cause aucun différent. C'est ainsi que j'ai appris à voir la personnalité des gens avant de considérer l'apparence qui est souvent trompeuse. Comme je me spécialisais dans l'étude de la Chine et des pays communistes, j'ai eu une attirance particulière pour les Asiatiques. Leur histoire m'a conduit à devenir un vrai socialiste dans l'âme. Cela explique sûrement que lorsque je pense voyages, Cuba a la préférence sur le pays de l'Oncle Sam. Comme enseignant, j'ai eu aussi le privilège d'enseigner pendant deux ans à une classe exclusivement composée d'Atikamekws. Ils m'ont plus appris que je leur ai enseigné. Évidemment, cela me choque quand ils bloquent les routes pour obtenir justice, mais c'est juste un juste retour des choses. On les a brimés, il nous faut donc réparer. Je n'ai rien contre les juifs, même si les hassidiques m'horripilent quand ils défient les lois québécoises surtout en période de pandémie. Je n'ai rien contre les musulmans, surtout quand ils laissent leur femme libre de porter le voile. Ce qui m'amène à affirmer haut et fort que je suis pour l'égalité femme-homme. Je suis assez âgé pour avoir vécu à une époque où les femmes n'avaient aucun droit. L'Église disant même qu'elles n'avaient pas d'âme. Cela explique en partie pourquoi je n'ai pas l'âme à me dire catholique. Quoiqu'on en dise, la situation des femmes au Québec a évolué à la vitesse d'un TGV. Il y a un demi-siècle, une femme ne pouvait pas signer un bail, ouvrir un compte bancaire ou signer un acte juridique. En se mariant, elle faisait vœu

d'obéissance à son mari, portant même le nom de ce dernier. Elle faisait des enfants au rythme de la volonté des prêtres et du désir sexuel de leur mari. J'ai connu des familles de 21 et de 24 enfants où les mères n'étaient que des usines à production. En réaction, j'ai pris la teinte rosée du nouvel homme. Mes épouses ont gardé leur nom et on a assumé les dépenses familiales au prorata des revenus gagnés. Les tâches domestiques se faisaient à part égale. Évidemment, quand je vois que la femme n'est pas considérée à l'égal des hommes dans certaines cultures, cela m'est insupportable. Je me dis cependant, que si les Québécois ont été capables d'évoluer avec une telle rapidité, les gens de d'autres cultures en sont sûrement capables. Il suffit de leur donner le temps et l'exemple.

Victime de violence dans son enfance, Nathalie demande à Hocquet si Jenquet était un homme violent. *Jamais* de répondre ce dernier. Après une fouille dans les rapports psychologiques de Jenquet, il publie un court texte le démontrant accompagné d'une peinture à numéros de Jenquet : *Guernica* de Pablo Picasso.

J'ai beaucoup de problèmes à conjuguer le verbe *violenter*. Je me fais violence (encore un verbe réfléchi) en y réfléchissant. Je ne suis pas un homme violent et je n'ai jamais levé la main sur quiconque, homme ou femme. Je ne comprends pas qu'on puisse résoudre un conflit par la violence. Mon enfance fut pourtant témoin d'une vraie violence conjugale amenant ma mère à porter des manches longues pour camoufler ses bleus. Je me suis juré de ne pas être ce type d'homme. Malheureusement, et j'en fais un mea culpa, je sais maintenant que la violence arrive aussi par les éclats de voix et par des comportements inappropriés comme faire preuve d'indifférence suite à des querelles. Menacer d'un divorce et le faire sont aussi une forme de violence dans un couple, que cela

vienne de l'homme ou de la femme. Mais à cette époque, on ne le voyait pas ainsi. Cela n'est pas une excuse mais ça mériterait des excuses. Évidemment, je suis maintenant à l'abri de la violence conjugale depuis que je vis seul. Mais toute cette violence gratuite que les actualités nous montrent quotidiennement m'attriste. Moi qui pensais qu'on vivait dans un monde évolué, je constate qu'on est loin de la coupe aux lèvres. Je vis dans une époque où il y a le plus de conflits armés dans le monde et le plus de divisions entre les peuples. Même le Covid-19 n'a pu réunir les terriens. Les changements climatiques y parviendront-ils ? On devrait arrêter de prier Dieu, même s'il n'existe pas, pour que le monde aille mieux et agir.

Mais je me trompe sûrement.

La publication de ce texte suscite de nombreuses querelles dans les couples du village. Les femmes dénoncent le comportement de leurs maris et ces derniers cherchent des excuses pour expliquer leurs éclats de voix. Chiquita, mise au courant de cette situation, avoue que cela provient probablement de la fermeture de son bordel qui permettait à plusieurs hommes un défolement émotionnel. Aline affirme alors que la violence a toujours fait partie de sa vie familiale et est la cause principale de sa déchéance jusqu'à la rue. Elle voit en Jenquet un homme idéal mais Hocquet s'empresse de lui dire que son héros avait aussi des faiblesses. Il prend à témoin sa relation face aux déficients.

Vous savez tous, de dire Chiquita à ses amis, que Jenquet était d'une timidité malade et que souvent les huitres l'imitaient quand elles voulaient se fermer pour se protéger. Elle sortit alors un court texte où Jenquet dévoilait son malaise devant les malaises d'autrui.

La Dépêche s'empresse de le publier accompagné d'un autoportrait de Frida Kahlo, peintre célèbre atteinte de polio.

Voici un aveu qu'un homme ne veut pas faire. Je suis toujours pris au dépourvu devant une personne handicapée. Ni mal à l'aise, ni épris de pitié, seulement sans outil pour manifester de l'empathie. Est-ce vraiment nécessaire ? En réalité, je me sens exactement pareil face à une personne sans handicap visible. Je pense qu'on a tous un handicap. Pour certains, l'analphabétisme invisible, freine leur progression sociale. Pour d'autres ce sera un manque d'éducation ou de savoir-vivre. Plusieurs souffrent de phobies ou de blessures émotionnelles. Je me dis donc que nous sommes tous déficients d'une manière ou l'autre. La vie m'a mis en contact régulièrement avec des personnes qu'un handicap n'a jamais empêché d'être des êtres extraordinaires. Tout petit, quand j'allais chez ma grand-mère, mon oncle Faïda me prenait sur ses genoux pour me lire les comics du journal ou pour me raconter ses voyages imaginaires à travers les images d'une encyclopédie. Il souffrait d'un eczéma généralisé qui le clouait à la maison, enveloppé de crème apaisante. Sa présence m'apaisait à elle seule. Puis, la naissance de mon frère m'a mis en contact avec l'épilepsie et le retard mental. Ce qui ne l'a pas empêché d'être autonome une fois que ma mère, en décédant, lui en a laissé l'opportunité. L'année 1950 a vu l'arrivée dans notre immeuble d'une famille dont la plus jeune souffrait de trisomie 21. On parlait alors de la *mongole* en se moquant d'elle. Pourtant, ses yeux étaient toujours pleins de vie et de bonheur. J'aurai aimé jouer avec elle, mais les gars devaient jouer avec des gars. Puis, dans ma classe, il y avait Jean-Claude qui ne voyait que d'un œil puisque l'autre était de verre. Quelques fois, j'ai joué au golf avec lui et il trouvait les balles que je perdais de vue malgré mes deux yeux. Je jouais aussi avec

Claude, un gars tellement sympathique qui nous faisait rire avec sa chorée¹⁹. Évidemment, à cette époque on ne connaissait pas sa maladie. On disait qu'il avait la danse de Saint-Guy. Cela ne l'a pas empêché de réussir dans la vie comme comptable. Un autre compagnon de jeu avait un oncle plus petit que nous. On parlait du petit nain, ce qui est un pléonasme vraiment vicieux envers les gens de petite taille. Mais c'était le meilleur conteur d'histoires que je connaissais. Il me plaisait bien car, en sa présence, je n'étais plus le plus petit de la gang. Professeur, j'ai eu à enseigner à des étudiants aveugles et même à un gars merveilleux, aujourd'hui décédé, qui a réussi des études universitaires en dépit qu'il souffrait de paralysie cérébrale. Je dois les remercier tous de leur influence sur ma perception de la vie. Ils ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui.

Le journal vient de se trouver une toute nouvelle clientèle auprès des handicapés de la Mauricie. Ces derniers le lisent tous, sauf les aveugles qui doivent compter sur une aide externe. On se demande pourquoi ce grand homme n'était pas plus connu de son vivant. Jenquet rejoint ainsi les Van Gogh, Paul Gauguin, Camille Claudel, Modigliani et Bruce Lee parmi les grands qui ne furent reconnus qu'à titre posthume.

Marilou a souvent fait référence à un certain Freud, certain que les maladies psychologiques de ses patients avaient été engendrées par leur mère. Mais pour Jenquet, ses plus grandes influences viennent de ses professeurs. Il a laissé plusieurs écrits sur ses maîtres à penser dont celui qui fait la une du journal ce matin. Curieusement, la toile qui accompagne cet article est un autoportrait de Jenquet par lui-même.

¹⁹ Gestes involontaires et désordonnés évoquant une danse. Ils se voient lors d'une atteinte des noyaux gris centraux du cerveau, d'origine souvent infectieuse.

Impossible pour moi de ne pas souligner l'apport des professeurs qui ont orienté le cours de ma courte vie. Tout a débuté avec la belle Claire Gagné qui a eu l'honneur de m'avoir dans sa classe de première année A. Ma mère avait vraiment confiance en elle puisqu'elle m'a abandonné entre ses mains et ses enseignements. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle m'a appris. Mais en la quittant, je pouvais lire et écrire tout en comptant jusqu'à 100. Elle devait être extraordinaire puisque j'ai décidé de poursuivre mes études après son départ. Je passe sous silence Mme Pontiac qui aurait gagné à suivre les traces de Mlle Gagné. J'ai alors changé d'école en passant de l'école de bois à l'école Chapais. Il faut dire qu'on ne m'avait pas laissé le choix. C'est là que j'ai rencontré le Frère Germain, directeur de l'école qui fut subjugué par ma voix et m'a amené à chanter dans la chorale de la paroisse. Des dimanches heureux puisque la messe passait plus rapidement. Ma sixième année de l'élémentaire fut pour moi une révélation. Un homme marié pouvait aussi enseigner. Roland Ducharme m'a charmé par sa présence. Je regrette de ne pas me souvenir de ce qu'il enseignait. Par contre, il a ouvert la porte à une vocation possible. Mais j'étais tellement gêné, surtout de parler en public. C'est en terminant mon primaire que M. Bornais m'a fait sortir de ma coquille comme il a dû le faire avec Calimero. Il enseignait le français et je pense avoir retenu la majorité de ses règles de grammaire. Cependant, il devait avoir des faiblesses avec les virgules, faiblesses qu'il m'a léguées. Il consacrait ses loisirs à monter des pièces de théâtre en parascolaire. Il m'a permis de mieux gérer cette timidité. Aucun doute que ce fut un tournant dans ma vie. Je remercie aussi les prêtres qui m'ont enseigné au séminaire. Grâce à eux, j'ai rejeté la religion et l'existence de Dieu. L'Université d'Ottawa m'a mis en contact avec un professeur d'histoire extraordinaire. M. Ladouceur m'a ouvert les yeux sur l'histoire du monde européen. Il enseignait en

ayant constamment une anecdote ou une drôlerie à nous narrer. J'allais à son cours parce qu'il était vivant. Un exemple à suivre. Puis, William Badour m'a mis en contact avec la Chine et le communisme. Lors de son premier cours, en anglais, il comprit que ses étudiants auraient mieux aimé un cours en français. Il a pris l'automne pour apprendre cette langue. Un exemple qu'une certaine gouverneur-générale et un PDG d'Air-Canada auraient pu suivre. En janvier, j'ai eu la surprise de suivre ses cours en français. Quand il a été question de me trouver un directeur de thèse, il fut mon choix. Puis, à la maîtrise, c'est André Vachet qui m'a montré la rigueur qu'un chercheur devait avoir. J'ai compris qu'un bon enseignant devait être très exigeant tout en demeurant juste envers tous ses étudiants. Ce sera mon modèle quand viendra mon tour à embrasser la profession d'enseignant. J'ai toujours pris garde de l'influence que je pouvais avoir sur mes étudiants. J'espère y avoir réussi.

INTROSPECTION en rétrospection

Dans les dernières années de sa vie, Jenquet se confiait à ses amis en leur disant que parfois il partait dans un monde parallèle craignant de perdre la raison. Des heures durant, il regardait son téléviseur sans l'ouvrir cherchant à y voir le déroulement de sa vie. Il s'inventait des histoires où il menait des enquêtes sans jamais vraiment les résoudre sinon en leur inventant une fin plus ou moins crédible. C'est dans un moment de lucidité qu'il entendit à la télévision, heureusement ouverte, Jeannette Bertrand qui conseillait aux personnes âgées comme elle d'écrire leurs mémoires. Il sortit un cahier Canada, pris son stylo et rédigea ses souvenirs. Évidemment, ils se retrouvent tous en possession de Hocquet qui s'empresse de les publier au bénéfice de ses lecteurs et de son journal. Curieusement, Hocquet constate que tous les écrits de son ami débutent par les premiers instants suivant sa naissance. Ces textes vont-ils nous permettre de mieux comprendre l'homme ? Les prochaines éditions du journal le diront. Un écrit de Jenquet nous démontre son attirance pour les chiffres.

À peine quelques secondes après mon arrivée sur la planète Terre, on m'affuble d'un numéro d'assurance sociale qui me donne l'assurance permanente de faire partie de la société canadienne. Depuis, je ne suis qu'un numéro matricule condamné à mourir à une date non-déterminée. J'aurais aimé devenir un homme de lettres mais je me suis contenté d'un homme de chiffres indéchiffrables.

Ma naissance égaye ce premier juillet qui fête le Canada. Je n'y participe pas étant trop jeune. Ma vie de citoyen débute mal. Pire, dès ma naissance je me retrouve dans un hôpital, entouré de bonnes sœurs (et non de bouncers) qui veillent à ma sécurité. Ma mère en profite pour prendre deux semaines de congé dans cet hôtel hospitalier entourée de fleurs sauvages et de la parenté. Moi, on

vient me voir, tel un singe dans un zoo, de l'autre côté d'une vitrine. Je n'ai pas frappé le bon numéro puisque mes confrères et consœurs de la pouponnière profitent des seins de leur maman respective tandis que moi je dois me contenter d'un biberon à la tétine caoutchoutée laissant couler un lait de vache qui ne vaut probablement pas le lactose maternel. Mais je n'en saurai jamais rien.

Ce n'est point parce qu'on naît un premier du mois qu'on est le numéro 1 dans la vie, ni le 2. Je sais maintenant que l'on vise toujours le premier rang et dès mon arrivée à l'école je l'ai obtenu. Pas uniquement à cause de mes résultats scolaires mais parce que j'étais le plus petit du groupe. On me plaça donc au premier rang, juste devant la robe de ma première maîtresse. J'étais un des privilégiés de la classe qui pouvait apercevoir ses chevilles lorsqu'elle écrivait au haut du tableau noir. Quelle excitation ! Ce chiffre 1 me portera malheur. Je n'avais pas prévu que je devrais partager mon quotidien avec quatre conjointes qui ont fait maison nette un Premier de l'an de l'an 1 d'une décennie. Le chiffre 1 souffre de bipolarité. Parfois il se sent comme le plus petit des nombres, valant moins que les autres. Dans ses bons moments, particulièrement quand on l'utilise dans un jeu de cartes, il se sent comme un as, dominant tous les autres. Il se sent particulièrement utile accolé avec d'autres chiffres pour former des douzaines et des centaines. Il se glorifie en regardant le vaurien de zéro qui, dans les premiers temps des mathématiques n'existait même pas. Ce moins que rien qui tourne en rond et qu'on ignore en débutant l'énumération des nombres se vante pourtant de son importance quand il se trouve à la droite des autres chiffres. Sans lui, point de centaines, de milliers et de millions. Comment savoir s'il fait très froid sans s'y référer ? Le zéro s'enorgueillit d'être le grand frère du "o", cette voyelle qui lui ressemble tant, surtout quand elle se présente en majuscule. Dans ma vie, le 0 et le 0.5 font partie des plaisirs de ma vie. Je ne

peux plus m'en passer particulièrement quand je prends des produits désalcoolisés. J'aurais dû le savoir durant toutes ces années consacrées à l'alcool que les deux "o" que contient le mot *alcool* étaient un message subliminal pour m'inciter à me désalcooliser moi-même. C'est ainsi que, pour être un homme neuf, je suis reparti à zéro. C'était mieux qu'être un moins que rien. Mon enfance fut très heureuse jusqu'à ce que je me rende compte que j'étais malheureux. Ma vie sexuelle se fit par gradation après ma graduation. Au début de mon adolescence, elle débuta à zéro. Même les frères St-Gabriel, à l'école élémentaire, m'ignoraient alors que mes amis avaient le " privilège " de recevoir des bonbons noirs de ces soutanes noires. Puis, je me suis rendu compte que Dieu m'avait doté de deux mains au bout de bras qui s'allongeaient en pouvant rejoindre mon sexe qui en faisait autant. Autant en profiter dans mes moments de solitude. C'est alors que le désir d'une vie à deux s'implanta dans ma vie d'ado. J'avais le choix entre partager ma vie avec un homme ou une femme. Les hommes n'ayant pas de beaux seins, j'ai opté pour les femmes que je trouvais de toute façon beaucoup plus attrayantes. Mon choix fait, il ne fut jamais question d'être aux deux. Le chiffre 2 m'en a voulu. Sans moi, le premier chiffre pair, tu t'y perds. Mais moi je voulais être père. Pas question de commettre un impair en faisant le mauvais choix. C'est alors que j'ai su que j'étais Pro-Choix. Dès mon jeune âge, j'ai compris que le corps de la femme lui appartenait. Mon seul souhait était qu'elle me le prête occasionnellement. À deux, il est plus facile de former un couple. Ce fut donc la quête de ce 2 qui a marqué la fin de mon adolescence. J'y suis parvenu en pairant le 2. Je me suis marié à l'âge de 22 ans. L'adage, qui n'a d'âge, veut qu'on n'est jamais deux sans trois. J'ai voulu en faire la preuve. En attendant d'avoir un enfant, j'ai dû fréquenter quelques maîtresses (jamais plus d'une à la fois pour demeurer à trois). L'arrivée de ma

fille compléta le triumvirat. Mais comme il est difficile de se débarrasser d'une mauvaise habitude, les maîtresses continuèrent à s'accumuler malgré moi. Je mis la faute sur la boisson. Cette dernière était mon talon d'Achille²⁰ et, comme ce héros grec, je perdis la bataille en recevant la flèche de Cupidon. Au lieu d'abandonner la boisson, je divorçai de mon épouse qui amena avec elle ma fille (qui était aussi la sienne). C'est ainsi que sans crier gare (aucune raison de prendre le train), je me suis retrouvé à quatre. La nouvelle épouse me procura deux enfants qui ne me ressemblaient pas du tout. J'eus beau me fendre les cheveux en quatre, rien n'y fit. J'avais fait une erreur. Ma psy avait beau me dire mes quatre vérités en pleine face, j'en perdais la face. Cette catastrophe aurait pu se rimer en quatre strophes. Pendant que je me consolais avec mon rhum, mon épouse se consolait avec un autre homme. Ma vie était devenue une impasse, la quadrature du cercle. Je tournais en rond, souvent rond moi-même. L'image même du moins que rien, un zéro. Il fallait que je prenne un nouveau départ. Je suis donc parti de la maison. Cela se passa un 29 mars il y a exactement 30 ans. Je fis comme le Christ qui vivait son chemin de croix. Et comme lui, trois jours plus tard dans la nuit du dimanche, j'ai connu la résurrection de ma vie sexuelle avec une nouvelle conjointe. Lui n'est demeuré sur Terre que 40 jours, moi je me suis senti au septième ciel avec elle pendant 10 ans. Disant cela, je ne cache pas l'apparition de quelques nuages dans le ciel azuré, mais jamais d'orages. Je fais un *high-five* à la vie qui permettait au bonheur de faire partie de la mienne. Dix ans plus tard, je me retrouvais encore au point de départ avec le chiffre 1 décrivant ma situation. Et pour la première fois, j'ai passé six mois avec zéro partenaire. Ce fut hideux comme situation. Je me mis à détester le chiffre 6. J'aurais vécu de sots six mois n'eut été de l'été qui m'a permis de me reposer.

²⁰ Héros de la guerre de Troie.

Pas question de refaire les erreurs du passé. Une année prend 12 mois pour arriver à maturité. Je n'y arriverai pas en toute une vie. Ce n'est pas un numéro d'assurance sociale qu'on aurait dû me donner, mais un mode d'emploi de la vie en société. Évidemment, comme tout mode d'emploi, je ne l'aurais pas lu.

C'est dans un tel état d'esprit que je devins économiste afin de côtoyer les chiffres alors que j'aimais tant les lettres. Mais il est plus facile de travailler avec 10 chiffres qu'avec 26 lettres. Quand je m'essaie avec les lettres, il m'arrive d'être cacographe²¹. Tandis qu'avec les chiffres, il est difficile de faire des fautes si on ne les transforme pas en nombres. Je ne vous ai pas encore mentionné mon nom. Pas nécessaire il est facile à déchiffrer.

Chiquita reconnaît l'obsession de son ami pour les chiffres et comprend qu'il ait eu besoin des services d'une psychologue pour voir clair dans sa vie peu banale. Bastien n'y a rien compris étant nul à l'école, il n'a jamais su maîtriser les notions mathématiques.

Le chef de police annonce à Hocquet qu'il a reçu le rapport de l'ADN prélevée sur la mallette brune mais qu'à date, aucune correspondance n'avait pu en identifier le propriétaire.

Le journal La Dépêche poursuit sa publication hebdomadaire des souvenirs de Jenquet tels que retrouvés dans le cahier Canada.

Dès mon arrivée sur la planète, j'ai compris que ma vie serait au service des autres. Je n'avais pas encore appris à nager qu'on m'inondait d'eau plein le front en m'affublant d'un prénom non désiré qui devait accompagner le nom de mes parents. Aucun contrôle sur ma vie. Sans avoir commis aucun crime, je me suis retrouvé entouré des barreaux d'une bassinette usagée. On ne me laissait aucun choix vestimentaire, toujours en couches blanches que je coloriais régulièrement

²¹ Mauvais écrivain qui fait des fautes d'orthographe.

(un truc à partager pour qu'on s'occupe de soi). Prétendant que le grand air me ferait du bien, les parents ont décidé de déménager. On m'a fait faire mes premiers pas à quatre pattes, usant un prélat encaustiqué à chaque semaine. Au moment où j'ai voulu me tenir debout, on a tenu à me tenir les mains afin que je ne tombe pas. Quel manque de confiance. Puis, on m'a laissé sortir de la maison afin de combler la solitude de la petite voisine. Elle n'avait que cinq ans elle aussi, mais elle me menait par le bout du nez. Je me souviens très bien que je ne me rappelle d'aucun événement de cette époque. Elle fut la première fille à me quitter. Ses parents sont déménagés et elle a décidé de les suivre. J'ai dû alors aller à l'école pour rencontrer d'autres humains de mon âge. À l'école, je percevais derrière moi des bruissements de chaises et des rires étouffés. Mon cerveau s'imaginait que j'étais la cause de ces risées. Cela me donnait un avantage : je n'avais jamais les yeux secs suite à mes pleurs. Cela me conduisit chez un oculiste qui trouvait un de mes yeux louchait. Il décida, sans me consulter, que je devais porter des lunettes. J'ai trouvé cela louche. De retour en classe, je fus vraiment la cause des risées. Faisant semblant que cela ne me faisait rien, j'acceptais de faire les commissions que mes amis demandaient, je devins la sagesse même pour la maîtresse, allant même jusqu'à écouter tout ce qu'elle disait et à m'appliquer dans mes leçons et devoirs. Au premier rang dans la classe, je me hissais au premier rang de la classe. Cela ajouta aux risées des autres humains qui auraient pu être mes amis. En élémentaire 3, je fis connaissance d'un grand frère en soutane. Tout en enseignant, il s'occupait de façon particulière des autres gars de ma classe. Moi, ma mère m'obligeait à m'occuper de mon petit frère handicapé que je devais traîner partout. Tout un handicap quand tu veux te faire des amis. Il faut alors compenser. Je remplissais mes poches de biscuits en feuilles d'érable pour pouvoir fournir mes amitiés et

garder ma place dans leur gang quitte à subir des représailles de la part de mes parents. Il faut souffrir pour ne pas souffrir de solitude. Mes études secondaires se firent sous la tutelle de ma mère et de prêtres en m'apportant tellement de satisfaction que la mort tira ses ficelles pour m'amener à elle. Quand je m'y suis approché, elle n'a plus voulu de moi. Tout un rejet. L'université m'a permis de m'évader à nouveau de la cellule familiale. Ce furent alors les ficelles organisationnelles qui m'attachèrent. Pour être apprécié, j'acceptai de me mettre au service de la collectivité. Ce trait de caractère me suivra jusqu'à ma mort. J'occupai tous les postes de présidence dont personne ne voulait. J'en étais tellement heureux que j'ai permis à la boisson de faire de moi son esclave. À quatre reprises, je me suis prostitué auprès de conjointes en adoptant leurs amis, leurs désirs, leurs façons de vivre et leurs loisirs. Une vraie marionnette entre leurs mains. Si j'en avais la capacité, je vous raconterais mes réminiscences sur cette existence, mais cela n'aurait aucun intérêt. Puis, la retraite m'a libéré d'une certaine façon. Mais cela ne modifiera pas la manière dont on m'a façonné. Ce n'est toujours pas moi qui tire les ficelles.

Hocquet se sent un peu mal à l'aise. N'est-il pas un autre manipulateur en utilisant les propos de Jenquet au profit de son journal ? Vénus le rassure. Les villageois veulent en savoir plus sur la vie de leur héros dont la réputation posthume ne fait que grandir. Pour preuve, le maire croule sous les demandes d'itinérants de la Mauricie qui ajoutent leur nom à la liste d'attente pour des places au refuge. Faudra-t-il songer à agrandir l'hôtel Le Repère ?

Un nuage noir passe dans la cuisine de l'hôtel, heureusement sans déclencher l'alarme incendie. Au cours du petit déjeuner, Aline boude. Elle se plaint le ventre plein,

puisqu'elle vient de terminer l'ingestion de son œuf brouillé, qu'elle a trop de travail. Elle doit aider Nathalie à la préparation des repas tout en assumant son rôle de coiffeuse pour les dames du village qui viennent de plus en plus nombreuses au Raseur Rasé. D'un accord commun, on lui enlève la préparation culinaire du souper au grand déplaisir de Nathalie qui voit sa tâche de travail augmenter. Hocquet en profite pour donner Jenquet en exemple d'un homme qui pouvait consacrer sa vie à de multiples tâches.

Bien que je sois encore un bébé, on me confie un rôle très précis : réunifier ma famille. J'en ai profité pour prendre leur nom de famille et pour les différencier, j'ai nommé ma mère *maman* et mon père... euh je ne le voyais jamais alors pas de nom. Rapidement, j'ai appris à me débrouiller par moi-même. On me gavait de lait alors je remplissais leurs couches afin d'occuper les loisirs de la maman. Grâce à moi, elle avait des occupations journalières intéressantes qu'elle appréciait sûrement vu qu'elle me remettait toujours des couches afin que je puisse les remplir. Un vrai travail d'équipe. J'ai dû développer également mes cordes vocales sans l'aide de personne. Quelques séances de brailage pour les notes aigües, des cris de joie quand j'atteignais le SI bémol et des coups de pieds sur ma bassinette pour bien marquer le rythme. Des concerts toujours appréciés si je m'en remets à la vitesse à laquelle maman venait y assister. Un soir, alors que maman est venue proche de me reprocher un concert rock, j'ai découvert qu'il suffisait de lui rire de mes deux dents et dire « *maman* » pour apaiser sa colère. Toute une découverte qui me profitera pendant plusieurs mois. Un matin de septembre, j'ai profité de mes trois mois pour marcher à quatre pattes. Je venais de découvrir la liberté du déplacement. Plus besoin des bras de maman pour aller d'une pièce à l'autre, il suffisait d'avancer le genou gauche et de demander au droit d'en faire autant. J'ai su rapidement qu'avancer aussi les bras empêchait le plancher de venir embrasser mon front. Ce que l'expérience

peut faire ! En jouant avec mes orteils, mes pieds et mes oreilles, j'ai réussi à les faire pousser. Avoir connu le futur, j'aurais aussi tiré sur mon outil servant à mouiller les couches. Quelques mois plus tard, sans l'aide de personne, je me suis mis à avancer debout, un pied à la fois. À l'âge de 13 mois, constatant que maman pleurait aussi souvent que moi quand père prenait sa voix d'opéra, je me suis dit qu'il était temps que je réunisse de nouveau la famille ou que je prenne la fuite. C'est en prenant cette dernière option que j'ai atteint la première. Je me suis enfui par la fenêtre. Une mauvaise et douloureuse expérience qui m'a conduit au même hôpital qui avait assisté à ma naissance. La peur de me perdre a amené maman et le père à devenir mes parents. Cela les a rapprochés, semble-t-il. Grâce à moi, ils ont compris que la vie urbaine dans une tour de deux étages n'était pas pour nous. Une fois remis de ma chute et d'une fracture du crâne, j'ai amené la famille dans une maison unifamiliale au Cap, une banlieue rurale. Une vie vraiment trépidante. Je me sens comme un homme orchestre qui doit tout faire. Mais je ne serai jamais un chef d'orchestre puisque je vois bien qu'autour de moi c'est la cacophonie. Puis, ma vie devient un enfer. Je dois faire face à des fauves bipèdes. On me demande d'être un ami, un frère vu l'arrivée d'un frère et aussi un élève qui occupe ses maîtresses. Je suis responsable de mes propres apprentissages. Il faut que je fasse tout par moi-même. Adolescent, j'ai dû me transformer en psychologue afin d'amener le père à prendre conscience de son alcoolisme et de sa violence envers maman. Un premier échec dans ma vie, celui de mon suicide, a amené la réussite de mon objectif initial. Évidemment, mon retour à la vie a ramené quelques ans plus tard le retour à la violence chez mes parents. Une seule solution s'imposait et je l'ai prise. J'ai fugué en m'inscrivant dans une université étrangère, permettant aux miens de vivre leurs malheurs sans me les imposer. Si j'avais eu un arc, il m'aurait fallu

plusieurs cordes pour les réunir. Faisant flèche de tout bois, j'accumulai les chapeaux. Étudiant, président des étudiants, bibliothécaire et chasseur de conjointe. Enrichi de toutes ces expériences, je m'achetai d'autres chapeaux : mari, père, professeur, journaliste, de nouvelles présidences, amant et l'ex de quatre conjointes. Je fus sportif, politicien, analyste pour les médias et chercheur en éducation. Toutes ces tâches pour me conduire finalement au rôle de retraité que j'assume depuis presque 25 ans. Une vie mal orchestrée où j'ai joué de tous les instruments sans n'en maîtriser aucun. En passant, j'ai réussi à réunir mes géniteurs qui pataugent tous les deux six pieds sous terre et, curieusement, c'est maman qui se trouve couchée par-dessus le père.

En tant qu'homme orchestre, je me dois de jouer plusieurs instruments. Je suis devenu homme de ménage, cuisinier à temps très partiel, gestionnaire de mon budget et homme à tout défaire (vraiment pas habile de mes mains). Il ne faut pas omettre mon rôle *d'aide-aidant* auprès d'un chat âgé. Heureusement, il me reste du temps pour permettre à mes amis de s'occuper de moi. Alors je leur invente des histoires d'un héros imaginaire qui me met en vedette. Ils rient de mes enquêtes et en partagent même leurs conclusions. Parfois même, je m'imagine que mes élucubrations sont réelles. Quand je relis mon certificat de baptême et ma carte d'assurance sociale, il ne fut jamais question de me confier tous ces rôles dans ma vie. Mais il est trop tard pour les regrets.

Hocquet, Vénus et Chiquita se regardent. Ils y croyaient eux aux histoires de Jenquet. Peut-être pas un bon détective privé mais un sapré conteur, un homme qui savait jouer avec les mots. Ils se demandent tous comment un homme qui aimait tant les chiffres pouvait si bien se débrouiller avec les lettres. La réponse repose dans une lettre adressée à Marilou.

Tu sais Marilou, que ma naissance n'a pas passé comme une lettre à la poste. De faible constitution, grâce à la mère, on a eu peur que ma mort arrive avant ma naissance. Mais j'ai survécu puisque tu me lis. Je ne faisais pas le poids, disait-on. Pourtant, je portais très bien mes quatre livres et quart quand ma couche était mouillée. Présage de mon état actuel, mes cheveux ont tardé à pousser mais furent précoces à tomber. Je me souviens que dès l'âge de quatre ans, je savais lire toutes les images de l'encyclopédie Pays et Nations et je suivais les aventures d'Henri et de Blondinette dans le journal. Plus tard, j'ai appris qu'il y avait aussi des mots dans les bulles de ces dessins, pour ceux qui ne pouvaient comprendre que via l'image. On m'a appris à compter jusqu'à 10 avant même que j'aie à l'école ce qui m'a permis de savoir que j'avais 10 doigts et 10 orteils. Puis, ma première maîtresse m'a mis en contact avec six voyelles, dont une qui venait de la Grèce, le Y. Mes lectures encyclopédiques me furent alors très utiles, l'image de ce pays étant imprégnée dans mon cerveau. Quelques mois plus tard, on m'a appris l'existence de consonnes, beaucoup plus nombreuses. Il m'a fallu apprendre à mettre les points sur les i, les barres sur les T et une queue dans le Q. Il ne suffisait pas de les apprendre, il fallait aussi les calligraphier correctement. Cela m'a permis de savoir écrire lisiblement, savoir que, semble-t-il, j'ai perdu.

Ma carrière d'écrivain débuta à cette époque. Comme plusieurs auteurs, j'ai débuté par copier les écrits des autres puis à recopier les paroles de mes professeurs pour m'en souvenir. Lors des examens, je réécrivais ce qu'ils m'avaient dit pour leur permettre de s'en souvenir à leur tour. La première lettre de mon cru fut pour annoncer à mes parents la raison de mon suicide. Personne n'a souligné sa qualité littéraire, mais je sais que je fus lu. Puis un échange épistolaire s'est engagé avec ma grand-mère. Je lui donnais de mes nouvelles

en retour d'un billet de cinq dollars. C'est à ce moment que j'ai compris le pouvoir financier que j'avais au bout de ma plume. Mon arrivée comme professeur au CEGEP m'a permis de créer la revue généraliste *Embruns*. Mon départ pour un congé sabbatique d'un an verra son départ pour toujours.

C'est pendant cette période que j'ai mis les lettres au service de l'Écho du St-Maurice et des Hebdomadaires du Cap et de Trois-Rivières. J'ai signé des textes à chaque semaine pendant 12 ans. Puis l'Hebdo du Saint-Maurice m'a confié une chronique hebdomadaire qui m'a permis de dire tout haut ce que je pensais tout bas. Une aventure qui a duré neuf ans. La soif d'écrire s'est rassasiée par la création de notes de cours et d'un livre d'Économie Globale. Projets de recherches, études, analyses et rédactions de politiques résultent du simple fait qu'à l'âge de six ans, j'ai appris mes lettres. Oui, j'écris beaucoup. Mais je suis un homme timide, de peu de mots. Les textes me permettent de m'exprimer sinon je serais taciturne. Ce matin, j'ai ajouté d'autres pages imprimées à mes petits écrits depuis deux ans. Aurais-je le temps de me relire un jour ? Et dire que j'ai toujours rêvé d'être écrivain. Cela sera pour une autre vie.

Hocquet est dubitatif. S'il avait su que Jenquet avait déjà été journaliste, il n'aurait pas engagé Hermès le frère de Vénus, pour écrire dans son journal. Jenquet aurait été sa carte cachée. Il s'en veut beaucoup. Vivement le dévoilement d'un autre trait de caractère de son ami. Il se souvient des nombreuses fois où Jenquet lui disait que sa vie se résumait à absorber des expériences afin d'en faire profiter les autres. Il apprenait dans le but d'enseigner.

Les éponges sont exploitées par l'Homme pour leur capacité à absorber. On les retrouve dans la mer et dès leur sortie de l'eau on s'empresse de les réhydrater avant de les presser pour qu'elles puissent rendre ce qu'elles ont absorbé. J'étais

loin de me douter, lorsque je baignais dans les eaux utérines de ma mère, que je faisais partie de la famille des éponges. Je comprends maintenant pourquoi j'ai épongé toute ma vie. Comme tout se joue avant six ans, semble-t-il, J'ai passé ces années chez des grands-mères avec des bonnes pour me garder. Pendant ce temps, ma mère gardait le lit pour causes d'engrossemements voués à des avortements involontaires. J'ai vite absorbé que mes parents ne m'aimaient pas. Je me suis empressé, plus tard, à leur remettre ce manque d'amour. Mon séjour dans des établissements scolaires, pendant plus de 20 ans, furent la preuve de mon épongisme. J'absorbais toutes ces connaissances que je remettais en échange de notes. Mon immersion dans le monde des relations amoureuses connut le même sort. Pendant de nombreuses années, je laissais les alvéoles de ma patience se gorger d'insatisfactions jusqu'à saturation. Règle générale, l'éponge se tordait au bout d'une dizaine d'années, prête à repartir pour de nouvelles immersions. J'en ai profité aussi pour éponger ma soif grâce à l'alcool qui devint une sorte d'alcool à frictions jusqu'au moment où, saturation oblige, plus aucune goutte de ce liquide n'y trouva place. Je suis une éponge prête à toutes les tâches pour être aimé. Je crains par-dessus tout qu'on me laisse dans un coin du placard ou en CHSLD en me laissant me dessécher. Je n'aurais alors plus aucune utilité. J'ai vite compris que même la plus belle éponge n'a de beauté que dans son utilité à la société. On ne la sort pas de la mer pour en faire un objet de décoration. Évidemment, je parle ici des éponges d'origine animale. Très peu pour moi ces éponges synthétiques vendues en épiceries dont la seule fin est de terminer dans un bac à déchets. Je suis un homme éponge dans tout ce qui a de plus noble et d'élégance. Je suis au service des autres mais tout en me nourrissant de ce que j'absorbe. Sur ma pierre tombale (qui n'existera pas) on pourrait inscrire : Ci-gît l'homme-éponge qui a tout pris ce qu'il a pu de la

société et qui a toujours pris soin de la lui rendre par la suite.

P.S. Je souhaite que mes cendres retournent à leurs racines.

René s'agenouille devant l'érable argenté heureux que les cendres de Jenquet soient sous ses racines. À genoux pour biner et sarcler autour de l'arbre, il se demande ce que lui a retenu de la société et ce qu'il lui rend. Une petite déprime s'installe. Vivement un peu de cannabis thérapeutique. Sait-on vraiment qui nous sommes ?

Nathalie se sent de plus en plus seule et aimerait bien que Bastien puisse combler cette solitude. Mais elle craint les hommes qui sont trop souvent fidèles à leurs infidélités. Elle demande l'avis de Chiquita qui lui confirment qu'à son bordel, 100 % des maris qu'elles recevaient étaient des maris infidèles. Jenquet, si exceptionnel fut-il, ne faisait pas exception. Vénus intervient auprès de Nathalie en lui demandant de voir le bon côté de la vie qui prend plusieurs détours pour lui transmettre des valeurs à privilégier. Jenquet à profité de telles transmissions des valeurs québécoises.

Dès ma naissance on m'ausculte. "Il a dix doigts et dix orteils et un pénis. Il est normal". Voilà comment s'est faite mon entrée dans la vie. À l'aube d'en sortir, je possède toujours tous mes doigts de mains et de pieds ainsi que mon attribut masculin. Dès ma jeunesse, une maîtresse m'enseigna les rudiments de la langue française. Moi, je n'apprenais que des lettres que je liais ensemble et qui donnaient des mots que j'écrivais côte à côte. Toute cette démarche m'apparaissait tellement inutile. Pourquoi écrire alors qu'on peut dire à haute voix ce que l'on veut exprimer ? Puis on m'a demandé de réécrire ce que je pouvais lire dans un livre. On ne m'a jamais parlé des droits d'auteur. De toute façon, je ne pouvais m'imaginer ce qu'était un auteur. Pourquoi copier quelque chose qui existe déjà. On n'a qu'à lire l'original ! Le temps passa et on commença à me dicter des dictées. Aucun problème de compréhension du texte, mais

incompréhension quant aux remarques concernant ma façon de le réécrire. Pourquoi de vieilles règles de grammaire et de grands-mères quand moi je comprends très bien mon écriture ? Je faisais des fautes et ce n'est pas faute d'avoir fait attention, malgré la tension engendrée par le regard vigilant de cette mère qui m'a engendré. Probablement par manque d'intelligence, j'ai dû consacrer 20 ans de ma vie pour compléter ma scolarité, passant près de devenir docteur, sans avoir le droit de pratiquer la médecine. Ne sachant que faire de ma vie, j'ai décidé de la consacrer à une douce vengeance. Je ferai souffrir d'autres étudiants en essayant de leur inculquer ce qu'on a mis tant d'années à m'apprendre. J'y ai mis tout mon cœur, en m'assurant que ces cégépiens puissent noircir page après page que je corrigeais avec attention, tant au fond qu'à la forme. On nomme cette opération la formation éducative. Et puis, 35 ans plus tard, est venue la délivrance. Plus besoin d'apprendre ni d'enseigner. Je suis devenu un homme de huit lettres : R-E-T-R-A-I-T-É. Fini l'obligation d'écrire dans un français correct. C'est à cette époque que je me suis consacré à l'espagnol dans le but de bien prononcer les lettres, écrire des mots correctement et faire des phrases significatives, le tout dans une grammaire correcte. Cinq années furent suffisantes pour y parvenir. Au cours de celles-ci, je me suis permis d'enseigner cette langue et de l'utiliser pour corriger des étudiants qui l'apprenaient. Puis, comme une vieille hémorroïde, je suis sorti du corps enseignant. Malheur à moi ! Mes amis de St-Jean-D'Épîles ont insisté pour que je leur transmette des récits d'enquêteur sur des causes irrésolues. Je suis devenu inventeur d'histoires.

Je ne me gêne pas pour vous avouer que j'avais l'enseignement dans les gènes de mes parents. Elles portent l'ADN de ma grand-mère, enseignante en son

temps. Six de ses 13 enfants se retrouvèrent devant des classes. Nous sommes quatre cousins, cousines à être sortis du corps enseignant en prenant notre retraite. Dès mes premiers jours, je me suis efforcé d'enseigner à ma mère l'art d'être mère. Je lui ai montré à me changer, à me laver, à m'endormir et à me nourrir. J'avais déjà beaucoup de pédagogie en moi en lui laissant expérimenter toutes ces tâches avant de lui signifier mon accord sur ses manières d'agir. J'ai sûrement eu beaucoup d'influence sur elle puisqu'elle a réussi à s'occuper de deux autres enfants. Lors de mon quatrième anniversaire de naissance, on m'a offert un tableau noir et des craies. Grâce à mes enseignements, mon nounours a appris les bonnes manières et a su que je n'avais aucun don pour le dessin. Je n'en ai toujours pas.

DES TROUBLES DE DÉMENCE

Hocquet se demande si on doit publier les derniers écrits de Jenquet alors que, de toute évidence, la démence faisait partie de sa vie. Il rappelle à Chiquita, Vénus et aux cinq itinérants les histoires abracadabrantes que Jenquet souhaitait publier dans le journal. Chiquita se souvient des longues soirées que Jenquet passait avec son téléphone qu'il appelait SÉSAME en s'imaginant que ce dernier pouvait le faire voyager à travers le monde et se déplacer dans le temps. Il croyait avoir vécu avec Platon et Aristote. Vénus se souvient des folles histoires où Jenquet côtoyaient Blanche-Neige et les personnages de conte de son enfance. Il voulait même prouver l'inexistence de Pinocchio quelques jours avant de disparaître lui-même. Le journal a toujours refusé de les publier.

C'est donc un grand conseil de famille où le maire et le chef de police vont décider du sort des derniers témoignages de Jenquet consignés dans son cahier Canada. Il reste de nombreuses pages écrites de façon presque illisible.

Après une longue discussion qui dura toute la soirée, il est décidé que l'on ne doit pas en dévoiler tout le contenu. La Dépêche annonce à ses lecteurs que la prochaine édition contiendra les deux derniers textes de Jenquet. Bien entendu, les documents contenus dans la mallette brune resteront lettres mortes.

Nous y voilà ! Le journal La Dépêche entreprend la publication des derniers écrits de Jenquet alors que son esprit avait perdu contact avec la réalité. Une mise en garde est faite aux lecteurs de ne pas prendre ces écrits au pied de la lettre. Il s'agit des pensées d'un homme très malade qui s'imagine tout faire sans tenir compte de la réalité un peu comme Donald Trump aux USA.

Le don

J'ai un don. Est-ce un adon, mais mes deux dernières massothérapeutes et maintenant ma coiffeuse m'ont annoncé qu'elles étaient enceintes. Je pense que j'ai un don. Celui de donner la vie par transmission de pensée. Ce n'est pas une pratique à laquelle je m'adonne particulièrement et je devrai faire attention pour ne pas l'utiliser quand je suis avec mes amies. Je n'ose pas faire de recherches exhaustives auprès de toutes les professionnelles que j'ai côtoyées afin de connaître le nombre de ma progéniture ésotérique. Ma coiffeuse aurait dû se méfier : c'est la deuxième fois qu'elle est enceinte depuis que je fréquente son salon. Même pas besoin d'aller dans sa chambre ni dans son lit. Une chaise suffit. Elle collabore inconsciemment. Au fur et à mesure qu'elle enlève des cheveux de ma toison chevelue, mon don s'agite et agit. Je ne sais pas comment cela se passe. Je n'ai pas besoin d'y penser. De toute façon on ne pense pas au sexe assis chez une coiffeuse. Quoique couché chez une masseuse, il y a des idées qui se promènent sous ses mains. Mais je pense que je rêve quand je pense posséder un tel don. Il n'est pas donné de procréer seulement par la pensée. Je pense plutôt que je suis une pauvre victime de certaines femmes qui désirent tellement avoir un enfant, qu'elles profitent de mon don pour se donner, sans que je le sache. Je me suis laissé dire qu'il existait même un mantra pour avoir un enfant. Il s'agit de la Déesse Mantra pour tomber enceinte et concevoir un bébé. Lectrice, ici une mise en garde, ne lis pas le mantra suivant à haute voix, sinon tu risques l'enfantement. Garbarakshambikai est un sloka (un chant) puissant à réciter tous les jours pour celles qui ont des problèmes d'infertilité et d'autres qui essaient de concevoir. Je soupçonne mes masseuses et coiffeuses de l'avoir récité régulièrement et en ma présence, l'opération du Saint-Esprit s'est

opérée. Un tel don n'est pas unique à ma personne. L'Histoire démontre qu'un certain Joseph avait fait le même coup à une fille nommée Marie.

Chiquita rassure ses amis que ce don n'a pas fonctionné sur elle. Je ne pouvais enfanter même quand il couchait avec moi, dit-elle. Il est vrai que le port du condom m'aidait !

(NDLR) Voici le dernier texte que le journal publie en hommage à Jean Jenquet. Dans celui-ci, notre héros avoue que sa mémoire commence à défaillir. Un témoignage touchant touchant à sa vie privée.

En mémoire de ma mémoire. Ce n'est pas parce que j'écris ce qui peut ressembler à des mémoires, que j'ai de la mémoire. Au contraire, j'ai l'amnésie facile. Je me souviens peu de mon enfance parce que j'ai voulu l'oublier. Un court séjour dans l'au-delà m'a permis de tirer un trait sur cette période sans attrait et ce n'était pas un trait d'humour. Mais je m'en suis soustrait. Puis la divine bouteille (parfois aidée par un verre) m'a permis de vivre un tas d'aventures qui ne m'ont laissé aucun souvenir de leur passage. Elles devaient être passagères. Je ne saurai jamais le nombre de beaux souvenirs qui me sont arrivés. Je sais seulement que les femmes me sont apparues comme des branches d'arbres. Quand je m'accrochais trop, ça lâchait. Combien de fois leur ai-je menti ? Je ne le sais pas, je suis amnésique sur ce passé. Je leur aurais sûrement moins menti si elles n'avaient pas posé autant de questions. Et puis, à cette époque, tout comme de nos jours je présume, les femmes ont besoin d'une raison pour faire l'amour, les hommes ont juste besoin d'un endroit. J'admets que les faiblesses des hommes font la force des femmes. J'ai dû avoir beaucoup de faiblesses parce que j'ai toujours eu des femmes fortes. Ou tout simplement que ce sont elles qui m'attirent. Je suis un vieux romantique. On dit que si un homme ouvre la portière de sa voiture à sa femme, c'est que l'une des deux est neuve ou

que c'est un vieux pour qui la galanterie existe encore. Je l'ai dit, je suis vieux jeu. Mais cela ne m'empêche pas de dormir. Je ne suis même pas obligé de compter les moutons pour sombrer dans les bras de Morphée, alors que pour s'endormir, le mouton ne peut compter que sur lui-même. J'aime me souvenir de souvenirs perdus. Les coucher par écrit m'aide à les ressusciter. Et les mots me viennent plus facilement que lorsque je dois converser. De nos jours, on a toujours peur du silence quand on chemine avec une autre personne, comme si le silence était un crime social. Pourtant quel privilège de partager ces souvenirs de silence. Parler de mes souvenirs a surgi dans ma tête en regardant sur les murs de ma chambre toutes les peintures que j'ai faites grâce à des numéros. Je n'oublie pas que c'est à chaque jour que se construisent nos souvenirs pour le futur. Obligation donc de me créer les plus beaux souvenirs.

Arthur et René n'en reviennent pas. Même dans leurs pires *bad trip*, ils n'ont jamais été aussi drogués que Jenquet a pu l'être pour écrire de telles histoires. Les lecteurs du journal sont estomaqués. Jamais ils n'ont pensé que leur héros était si mal en point et si perdu. Mais la découverte de sa vraie personnalité le rend encore plus sympathique aux yeux de tous.

Le maire décrète que tous ses écrits publiables seront encadrés et orneront les lieux publics du village et il propose que le Jenquetois soit considéré comme un bar-musée en l'honneur de Jenquet.

ÉPILOGUE

Grand branle-bas de combat à St-Jean-D'Épîles en ce début de printemps. On célèbre le premier anniversaire de l'arrivée d'itinérants au refuge-hôtel Le Repère alors que trois limousines font leur apparition en haut de la côte menant au village. Le ministre des Affaires Sociales, le charmant M. Carman, vient faire une annonce très importante. Suite aux succès de l'intégration des cinq itinérants dans leur village, le ministre veut s'assurer qu'il y ait une suite à ce projet en octroyant une subvention annuelle de trois millions de dollars au village et à l'hôtel. Une fois l'annonce faite et surtout la photo protocolaire prise, le ministre retourne à sa limousine et au bar qui s'y trouve, refusant le vin d'honneur sans alcool offert par la municipalité.

Le soir venu, Hocquet convoque les résidents et annonce l'utilisation qui sera faite de cet apport monétaire. Arthur se voit confirmé dans son rôle de distributeur du journal et de la cueillette des victuailles auprès des fermiers du village et en plus, il veillera à dédommager ces derniers. Fini le bénévolat. Lui-même recevra un salaire pour ce travail. René, dont la santé se détériore rapidement, sera placé dans un établissement de soins prolongés aux frais du village. Bastien est engagé à titre de travailleur de rue. Il devra se rendre à Trois-Rivières et à Shawinigan afin d'aider les itinérants qui s'y trouvent tout en recrutant annuellement six personnes qui pourront profiter des services du Repère. En effet, la chambre no 6 accueillera elle aussi un pensionnaire.. Aline est devenue autonome avec sa nombreuse clientèle au salon Le Raseur Rasé. Finalement, Nathalie accepte de s'occuper de l'entretien et de la cuisine de l'hôtel en recevant un salaire décent. Puisqu'ils sont tous devenus autonomes, le maire met à leur disposition un duplex inoccupé financé grâce à la subvention gouvernementale. C'est ainsi que la population du village grimpe à 1236 âmes.

Deux semaines plus tard, le chef Lapolice vient voir Hocquet. De nouveaux développements sont survenus concernant le vol par effraction de la chambre no 6. Interpol a établi un lien avec l'ADN trouvé sur la mallette brune grâce à un cheveu qui y avait trouvé refuge. Il appartient à un Vénézuélien, un dénommé Luis Martinez bien connu dans le village pour y avoir résidé. Il a avoué son crime disant vouloir se venger de Jenquet qui lui avait volé le cœur de Chiquita dont il était amoureux. Après s'être enfui avec Hermès, le frère de Vénus, ils ont vivoté quelques semaines chez des amis. Quand ils ont appris par La Dépêche que des itinérants occupaient les chambres de l'hôtel sauf une, Hermès s'est souvenu de la liasse d'écrits que Jenquet voulait faire publier dans La Dépêche alors qu'il y travaillait. C'est de là que vint l'idée du cambriolage et de la diffusion de ces documents sur Tak Tik.

Luis, arrivé illégalement au Canada vient d'être rapatrié au Vénézuela alors qu'Hermès, ayant reconnu ses torts est condamné à des travaux communautaires dans la collectivité. Suite à la suggestion de Hocquet, Hermès devra remplacer René auprès de l'érable argenté et veiller à ce que les cendres de Jenquet y reposent en paix.

C'est la fête au village. Ils sont tous réunis autour d'une table bien garnie. Nathalie a préparé du sanglier pour tout le monde. On lève son verre à Jenquet qui, par son leg, a permis la réussite de ce projet et a revitalisé le village. Avec trois millions de subvention annuelle, les cendres de Jenquet ont vraiment produit un érable argenté.

P.S. Aucun chantre n'est venu troubler la quiétude des convives dans ce seul village sans frictions où le seul alcool permis est celui à friction.